

**REVUE**  
**ARCHÉOLOGIQUE**

---

JUILLET-DÉCEMBRE 1942-43

## COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales.* — R. LANTIER, conservateur en chef du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
  - II. *Orient asiatique.* — R. DUSSAUD, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur honoraire des Musées nationaux.
  - III. *Préhellénisme, Sculpture grecque et romaine.* — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
  - IV. *Architecture grecque et romaine.* — R. VALLOIS, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.
  - V. *Céramiques antiques.* — Ch. DUGAS, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.
  - VI. *Histoire et Institutions grecques.* — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
  - VII. *Épigraphie grecque.* — G. DAUX, doyen de la Faculté des Lettres de Dijon.
  - VIII. *Épigraphie latine.* — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur en chef au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.
  - IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, directeur de l'École Normale Supérieure.
  - X. *Archéologie latine et africaine.* — L. LESCHI, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.
  - XI. *Antiquités gallo-romaines et Numismatique.* — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
  - XII. *Religions orientales.* — F. CUMONT, membre de l'Institut.
  - XIII. *Antiquités chrétiennes.* — J. ZEILLER, membre de l'Institut, directeur à l'École pratique des Hautes-Études.
  - XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
  - XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur en chef au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- Secrétaire de la rédaction.* — Y. BÉQUIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Caen.



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur en chef  
du Musée des Antiquités nationales,  
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

---

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XX

JUILLET-DÉCEMBRE 1942-43



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—  
1943

TOUS DROITS RÉSERVÉS



## LES HÔTES DU TOMBEAU DE PSOUSENNÈS<sup>1</sup>

---

L'examen des parois nous a révélé deux changements d'importance. Les nombreux objets qui encombraient l'antichambre apportent aussi une intéressante contribution à l'histoire du tombeau (fig. 6).

Le plus volumineux d'entre eux, qui attirait impérieusement l'attention, était le sarcophage en argent du roi Heqakheper-rê Chechanq qui contenait sa momie revêtue de magnifiques parures et enveloppée d'un cartonnage doré. Les personnes dévouées qui ont transporté ce cercueil de son tombeau au tombeau de Psousennès ont, en outre, sauvé quelques débris du mobilier funéraire et en particulier de petits cercueils d'argent renfermant un menu paquet momifié. Ces cercueils portent tous une inscription identifiant cet organe avec l'un des quatre génies, Douamoutef, Amset, Qebhsenouf et Hapi. Le cercueil de Douamoutef a été trouvé dans un vase d'albâtre dont le couvercle en plâtre représentait une tête de chacal, mais les trois autres avaient été posés dans des vases d'albâtre ouverts, tandis que les trois autres couvercles en forme de tête humaine, de tête de faucon et de cynocéphale, ornaient au hasard l'un ou l'autre des vases d'albâtre mélangés à ceux de Chechanq. Pressés par le temps ou gênés par l'obscurité, ceux qui installèrent la dépouille de Chechanq ont dû laisser les choses dans ce grand désordre. Dans le coin de l'antichambre était campée une grande jarre de poterie rouge, pleine de terre, qui faisait sans doute partie du mobilier de Chechanq, car elle me paraît correspondre aux

---

1. Deuxième et dernier article. Cf. *Rev. arch.*, 1942-1943, I, p. 97-112, fig. 1-5.





grandes jarres d'albâtre trouvées à côté des canopes dans les caveaux de Psousennès et d'Amonemapit et dans la chambre du tombeau d'Osorkon qui abritait la momie et le mobilier du roi Takelot II. Cette dernière était vide. Les deux premières scellées et intactes n'avaient aucun contenu appréciable. Je ne saurais dire à quoi servaient ces jarres, mais on voit qu'elles faisaient partie du mobilier funéraire royal, tel qu'on le comprenait à Tanis. Si donc la jarre de poterie tient la place d'une jarre d'albâtre, il faut obligatoirement l'attribuer à Chechanq, puisque les autres personnages de l'anti-chambre ne sont pas rois.

Enfin, parmi les centaines de statuettes funéraires entassées contre le mur Ouest, nous en avons remarqué une quarantaine qui représentent un roi portant l'uraeus et la barbe postiche. Elles ne portent pas d'inscription et leur attribution à Chechanq est probable sans être certaine.

Tout cela ne constitue qu'une partie des objets qui ont dû garnir le tombeau original du roi Chechanq. Quand le transfert fut décidé, les personnes qui lui étaient dévouées purent sauver l'essentiel, mais beaucoup de pièces furent perdues.

Les deux personnages qui encadraient le cercueil de Chechanq n'avaient pas, pour toute protection, que leurs bandellettes, comme les momies trouvées par M. V. Loret dans une chambre du tombeau d'Aménophis II<sup>1</sup>. Le personnage de droite possédait un cercueil, et celui de gauche un double cercueil, tous en bois, habillés partiellement de feuilles d'or et inscrutés d'ornements en bronze. Le bois a été détruit jusqu'à la dernière parcelle. Les feuilles d'or sont restées mêlées parmi les ossements. Les parures de bronze entraînées par leur poids sont tombées, celles de gauche sur le tas des statuettes funéraires, celles de droite dans le coin Sud-Est, près de la grande jarre en poterie rouge. L'explication de tous ces fragments nous est apparue clairement quand nous avons vu dans le sarcophage usurpé de Moutnedjem le cercueil en

---

1. *Bulletin de l'Institut égyptien*, 3<sup>e</sup> série, n<sup>o</sup> 9, pl. 11.



bois d'Amonemapit, recouvert de feuilles d'or, avec des yeux, un uræus, une barbe postiche rapportés.

Les fragments de bronze recueillis parmi les statuettes et appartenant en conséquence à la momie de gauche, comprennent deux paires d'yeux, dont les paupières sont en bronze, l'intérieur en faïence blanche avec la pupille d'un beau noir, deux sourcils et deux superbes uræus de bronze avec des incrustations d'or et de nielle. Une paire d'yeux, une paire de sourcils et l'un des uræus sont nettement plus petits<sup>1</sup>. C'est pourquoi nous avons admis que la momie avait été posée dans un cercueil, et celui-ci dans un plus grand. A Thèbes, beaucoup de momies possédaient double et même triple cercueil.

La momie de gauche avait été respectée au moment de son transfert dans l'antichambre, car nous avons recueilli parmi les ossements quelques objets d'or que des voleurs n'auraient pas négligés. La collection est modeste, et, ce qui est pour nous un défaut plus grave, elle est anonyme. Elle comprend :

soixante perles en or, de forme conique, très allongées, ornées de raies parallèles. Au Musée du Caire elles sont présentées bout à bout. Je croirais plus volontiers qu'elles étaient placées côte à côte, comme ces ornements triangulaires ou en forme de feuilles de laurier formant des demi-cercles sur un pilastre ou sur un balcon ;

un grand faucon en or aux ailes éployées ;

un pendentif et sa suspension. Le pendentif, en jaspé rouge bien poli, a la forme d'un vase dont la panse est décorée de deux visages de femme. Un tenon placé sur la coiffure est percé pour le passage d'un crochet qui s'adapte à un beau cordon lisse en or, long de 0 m. 30, aplati et troué aux deux bouts ;

un pendentif creux, en or, ayant la forme du cœur, dont les deux moitiés s'emboîtent l'une dans l'autre ;

une silhouette d'Anubis et une de Thot, découpées dans une plaque d'or ;

---

1. *Kémi*, IX, p. 75 (n° 244), p. 76 (nos 246 et 247) et pl. XXIV



quatorze doigtiers en or, beaucoup moins robustes que ceux de Chechanq et de Psousennès, en partie déboîtés et froissés<sup>1</sup>.

Tout ce que nous apprenons par cette collection, c'est que notre personnage était une femme et faisait partie de la famille royale. Du tas des statuettes funéraires, nous avons extrait deux séries féminines : l'une composée de 360 objets bien conservés, mais anonymes ; l'autre, plus nombreuse encore qui comprend 400 exemplaires environ d'un petit être, haut de 0 m. 06 à 0 m. 07, d'une exécution si peu soignée que nous nous sommes demandé plus d'une fois



Fig. 7. — Statuettes funéraires.

si c'était un homme ou une femme (fig. 7 à g.). Le visage est encadré d'une longue perruque qui orne les statuettes masculines aussi bien que les féminines ; mais nous croyons distinguer sur la poitrine, entre la perruque et les mains, deux renflements qui pourraient figurer les seins. On leur comparera dix statuettes représentant une femme complètement nue (fig. 7 à dr.). Elles sont de la même grandeur, du même style et l'on dirait qu'elles ont même visage. C'est surtout à cause de ces dix statuettes que la série des quatre cents me paraît appartenir à une femme. Le cartouche de l'Osiris-roi Psousennès se lit sur beaucoup de statuettes habillées, et sur deux statuettes nues. Sur quelques autres ont été tracés quelques signes, mais avec si peu de soin qu'il m'a été impossible de les déchiffrer. Or, un assez grand nombre de ces statuettes a été trouvé sur la momie et l'on en conclura qu'elles lui appartenaient. Le nom de cette princesse reste inconnu, mais nous savons du moins qu'elle touchait de près à Psousennès. On

1. *Kémi*, IX, p. 76 et pl. XXV.



supposerait volontiers que cette femme est la reine Moutnedjem, qui occupait avant Amonemapit la chambre voisine de Psousennès. Toutefois, ses parures sont bien modestes pour une personne à qui le roi avait attribué un logement égal au sien. S'il pouvait être hors de doute que les statuettes nues lui appartiennent, j'y verrais plutôt une des épouses ou des concubines du roi.

La momie de droite était moins bien pourvue. Elle n'avait qu'un seul cercueil, puisque nous n'avons trouvé dans son voisinage que deux yeux, deux sourcils, un uraeus et une paire de supports auxquels s'accrochait la barbe postiche, indiquant qu'il s'agit d'un sujet masculin, et qui plus est d'un prince. Son nom reste inconnu, car il n'a conservé des avatars qui l'ont amené chez Psousennès qu'un seul objet, un scarabée sans monture, dont le texte usé ou mal gravé est complètement illisible. Qui sait si ce prince n'est pas l'inconnu de la chambre voisine ? Rien n'empêche évidemment de le supposer, mais c'est une hypothèse invérifiable.

#### IV

Ayant mis de côté ce qui appartient à Amonemapit, à Chechanq, et aux deux momies anonymes, nous avons encore à examiner neuf vases canopes et plusieurs centaines de statuettes et de petits objets.

Les canopes mentionnent sept personnages qui sont :

le prince Amenhotep ;

le prince Qenamou, préposé aux terrains de l'épouse du dieu, juste de voix auprès du dieu grand ;

le vizir Ousir, préposé au château des Six ;

Thoutmose ;

Meryfmenouf ;

le majordome de Chonsou-dans-Thèbes, de-bon-Conseil, prêtre de Chonsou, Oundebaounded (fig. 8) ;

le commandant en chef des armées de Sa Majesté, majordome d'Amonrâsonter, fils royal de Ramsès, Onkhefenmout, juste de voix auprès d'Osiris, seigneur de l'éternité (fig. 8).





Le nom et le titre du vizir Ousir font penser au Moyen Empire, beaucoup plus qu'à l'époque des rois tanites ou bubastites. Les noms d'Amenhotep, de Qenamou, de Thoutmose, qui ont été très portés sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, n'ont jamais cessé d'être employés. Mais c'est la première fois que ces quatre personnages, auxquels nous joindrons Meryfmenouf, apparaissent à Tanis. Ils ne sont mentionnés sur aucun monument de la XXI<sup>e</sup> ou de la XXII<sup>e</sup> dynastie. Aussi, je suis tenté de considérer leurs vases canopes comme des remplois. D'ailleurs, nous avons trouvé dans le tombeau V une tête humaine ayant servi de couvercle de canope, qui a tous les caractères d'une œuvre du Moyen Empire. Les Égyptiens du temps de Psousennès qui se fournissaient de sarcophages dans les antiques nécropoles, faisaient main basse en même temps sur les vases canopes et les employaient sans toujours prendre la peine d'effacer les inscriptions originales. Jusqu'à preuve du contraire, nous ne considérons pas les cinq personnages précités comme ayant véritablement occupé le tombeau.

Il n'en est pas de même des deux derniers qui ont sûrement joué un rôle important auprès de Psousennès.

Au prêtre et majordome de Chonsou-dans-Thèbes et de bon-Conseil, appartient une collection d'environ 360 statuettes funéraires d'un modèle très banal, sur lesquelles on lit plus ou moins aisément : « l'Osiris, intendant de Chonsou Oundebaounded » (fig. 8). Plusieurs dizaines de ces statuettes grossissaient le tas commun, mais le plus grand nombre a été trouvé dans les creux du soubassement, d'où nous avons retiré également une vingtaine de statuettes de bronze ressemblant beaucoup aux précédentes et clairement désignées : « l'Osiris, chef des soldats Oundebaounded juste de voix » ou « l'Osiris majordome de Chonsou Oundebaounded » (fig. 8). Il nous a même semblé légitime d'attribuer à ce personnage une nombreuse collection de petits objets de bronze ou de céramique, trouvés généralement dans les joints du soubassement, qui représentent les instruments dont les répondants avaient besoin pour leurs travaux : pioches, maillets, couffins, corbeilles, palanches de porteur d'eau.



Enfin, nous avons déchiffré le nom d'Oundebaounded sur une arme de bronze, malheureusement très oxydée, déposée dans le propre sarcophage de Psousennès. Ce personnage n'était pas seulement un des chefs de l'armée, un haut dignitaire religieux, il était un ami fidèle de Psousennès, sinon un de ses parents. C'est à ses rapports personnels avec le roi plus encore qu'à ses titres qu'il dut d'être enterré dans l'antichambre.

Le fils royal de Ramsès Onkhef-en-mout était, lui aussi et plus encore que le prêtre de Chonsou, un familier de Psousennès. Il avait reçu du roi, dans quelque cérémonie de récompense, comme celles qu'on voit représentées dans les tombeaux de Thèbes et de Tell-el-Amarna, un bol d'argent signé du roi et de la reine-mère :

« Le roi Psousennès et l'épouse royale Moutnedjem ont fait pour le majordome d'Amonrâsonter Onkhef-en-mout » (fig. 8)<sup>1</sup>,

et il l'a rendu à celui qui lui en avait fait présent. Il était le fils du grand-prêtre d'Amon Païankh<sup>2</sup>. Un autre fils de Païankh, son successeur dans la charge de grand-prêtre d'Amon, Païnodjementa, plus généralement appelé Païnodjem, a aussi déposé dans le tombeau de Psousennès, à côté du bol d'argent, un beau calice en or<sup>3</sup>. Les deux familles, celle des rois de Tanis et celle des grands-prêtres d'Amon entretenaient alors les meilleurs rapports. Païnodjem a épousé deux filles de Psousennès. Son frère cadet Onkhefenmout était, de par ses attributions, en rapports constants avec la cour. Comme la plupart des grands seigneurs égyptiens, il cumulait des fonctions religieuses, militaires et administratives. Son titre de fils royal de Ramsès mérite surtout l'attention. On connaît sept de ceux qui l'ont porté après lui. H. Gauthier<sup>4</sup> leur a

1. *Monum. Piot*, XXXVIII, p. 36.

2. GAUTHIER, *Libre des Rois*, III, p. 242.

3. *Monum. Piot*, XXXVIII, p. 28 et 36.

4. *Annales Service Antiquités*, XVIII, 245. Nous avons trouvé dans le sarcophage du grand-prêtre d'Amon Hornekht une statuette de bélier ayant appartenu à Pachedbastit, l'un des fils royaux de Ramsès, cités par Gauthier. Cf. *Kémi*, IX, p. 29-30.

consacré une monographie spéciale. Ces fils royaux de Ramsès ont tous vécu sous la XXII<sup>e</sup> dynastie. Comme leur prédécesseur Onkhefenmout, ils ont atteint un rang éminent dans le clergé d'Amon, quelquefois dans le clergé de Bastit et les plus hauts grades de l'armée. Maspero croyait que ces fils royaux de Ramsès descendaient réellement des Ramsès. En fait, ceux d'entre eux dont nous connaissons la généalogie sont fils d'un Chechanq ou d'un Osorkon. Aucun n'a d'attache prouvée avec les Ramsès. Comme on l'a déjà remarqué, le titre « fils royal de Ramsès » ressemble à d'autres titres où les mots « fils royal » ont pour complément un nom de ville ou de pays ; fils royal de Kouch, fils royal d'El-Kab, fils royal de Thinis<sup>1</sup>. Il est d'ailleurs certain que Ramsès est un nom géographique ; c'est exactement la forme abrégée de Pi-Ramsès dont l'élément initial a été supprimé. La Bible emploie toujours la forme Ramsès. Les Égyptiens en font autant quand le nom de la résidence sert de complément à un nom divin : Amon de Ramsès, Seth de Ramsès et autres semblables. Les fils royaux de Ramsès sont donc des gouverneurs de la ville et du territoire de Ramsès, choisis dans les fils royaux qui étaient par surcroît de hauts dignitaires religieux et militaires. Après que la défaite des Impurs, sous la XX<sup>e</sup> dynastie, eût entraîné la destruction de l'ancienne ville d'Avaris et la suppression du culte de Seth, la résidence fondée par Ramsès et baptisée par lui Pi-Ramsès, où le dieu Seth et d'autres dieux asiatiques tenaient haut de place, ne fut pas épargnée ; mais tandis qu'Avaris était rayée de la carte de l'Égypte et n'était plus citée que par les chroniqueurs en parlant du passé, Pi-Ramsès fut maintenu parce qu'Amon y avait eu droit de cité dès le règne de Ramsès II, et que le roi y avait acquis de vastes domaines<sup>2</sup>. Nous ignorons si les fils royaux de Ramsès furent institués dès la fondation

---

1. Cf. Daniel HAIGH, *Aeg. Zeitschr.*, XVII, 154, et LAUTH, *Aus Aegyptens Vorzeit*, 408. H. Gauthier qui donne ces références reste cependant fidèle à l'opinion de Maspero.

2. *Drame d'Avaris*, p. 188.

ou peu après. En tout cas, il y avait intérêt à les maintenir s'ils existaient, ou à les créer s'ils n'existaient pas, pour surveiller une région, où, malgré le terrible châtiment infligé aux Impurs, une partie de la population restait attachée au dieu proscrit et n'attendait qu'une occasion favorable pour se révolter. Il est significatif que les gouverneurs de Ramsès sont choisis dans la famille royale et pourvus de titres qui leur donnaient une grande autorité.

Il n'est pas surprenant qu'un tel personnage ait eu sa place dans le tombeau du roi. Un point reste obscur pour nous. Comment Onkhefenmout, étant fils du grand-prêtre d'Amon Païankh, peut-il se dire fils royal? Avait-il épousé une fille de Psousennès, à l'instar de son frère aîné Païnodjem, qui est quelquefois appelé fils royal? Les Égyptiens n'observent plus en matière de titres les règles strictes qui avaient été autrefois en usage. Le roi se qualifie grand-prêtre d'Amon. Les grands-prêtres d'Amon usurpent les titres royaux et inscrivent leur nom dans un cartouche.

Il ne nous reste plus à mentionner qu'un scarabée en pierre verte, où nous lisons le premier cartouche de Siamon, successeur d'Amonemapit, et quelques statuettes en bronze et en faïence d'un personnage dont le nom est si mal écrit que je ne puis être certain de sa lecture. Il ne se confond avec aucun des précédents (fig. 9).

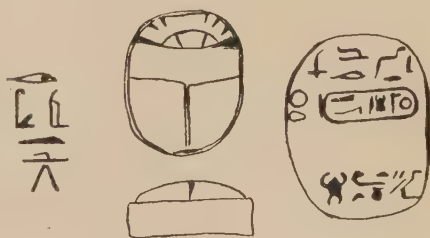


Fig. 9. — Scarabée de Siamon  
Inscription d'une statuette funéraire.

#### CONCLUSION

Il ressort des faits ci-dessus exposés que, tout d'abord, le tombeau devait abriter seulement, dans ses deux chambres de



granit, Psousennès et sa mère. Du vivant du roi, ou très peu de temps après sa mort, le bâtiment de calcaire fut agrandi ; on y construisit une chambre supplémentaire qui fut décorée de bas-reliefs et d'inscriptions, meublée d'un grand sarcophage, dont la cuve de granit rose et le couvercle de basalte avaient été retirés d'une antique nécropole. Nous ne savons pas à qui cette chambre était destinée, mais ce personnage n'y demeura pas très longtemps. Le sarcophage a été trouvé vide et les inscriptions, à l'endroit où l'on attendrait le nom, ont été martelées. Ce que devint la momie reste incertain.

Des personnes dévouées à la mémoire d'Amonemapit estimèrent que ce roi, qui ne possédait qu'un petit tombeau mal protégé, serait plus en sûreté dans le tombeau de Psousennès. Le cercueil de la reine Moutnedjem, ses vases, ses canopes et ses statuettes partirent pour on ne sait quelle destination, peut-être pour Thèbes, où les reines et les princesses de la XXI<sup>e</sup> dynastie ont été enterrées comme celles de jadis ; et l'on mit à la place Amonemapit et son mobilier.

L'antichambre n'avait pas tardé à être envahie. Nous y avons trouvé les vestiges de deux momies, une princesse et un prince, dont nous ignorons les noms, et des documents épigraphiques mentionnant trois personnages, deux contemporains de Psousennès fort bien connus, Onkhefenmout et Oundebaounded, un troisième qui pourrait être un contemporain de Siamon, car il n'est pas défendu de penser que le scarabée de ce roi et les statuettes de la figure 9 appartenaient à une seule momie. On peut également supposer que les ossements trouvés à droite de Chechanq sont ceux du fils de Ramsès ou du prêtre de Chonsou et que le possesseur de la chambre I était soit le mort anonyme, soit Onkhefenmout, soit Oundebaounded. Suivant qu'on adopte l'une ou l'autre des combinaisons qui s'offrent à l'esprit, le nombre des occupants du tombeau jusqu'à la fin de la XXI<sup>e</sup> dynastie varie entre huit et dix, qui sont : 1) le roi Psousennès, 2) la reine Moutnedjem, 3) le roi Amonemapit, 4) l'inconnu de la chambre I, 5) la momie de femme, 6) la momie d'homme, 7) Onkhefenmout, 8) Oundebaounded, 9) le contemporain de

Siamon, 10) le roi Heqa-kheperê Chechanq. Le chiffre de huit me paraît le plus vraisemblable, en supposant que 7 ou 8 ne font qu'un avec 4 et 6.

Pour la dernière fois dans l'antiquité, le puits et la porte d'entrée furent rouverts pour laisser passer le cercueil d'argent du roi Chechanq. Peut-être avait-on le désir de l'installer dans la chambre I et de graver les noms du roi à la place des noms originaux. Mais il fallut renoncer à ce projet. La chambre est si basse de plafond qu'on ne pouvait soulever le couvercle du sarcophage assez haut pour qu'on glissât le cercueil d'argent. On le laissa dans l'antichambre entre les deux cercueils de bois doré, voués à la destruction. On ne se donna même pas la peine de ranger convenablement les canopes et les accessoires. L'entrée fut murée, le puits comblé et couvert. Ces protections assez frêles préservèrent jusqu'au printemps de 1939 les richesses entassées dans le tombeau de Psousennès.

Pierre MONTET.

Clermont-Ferrand, le 12 février 1942.

POST-SCRIPTUM. — Étudiant dans le dernier volume des *Monuments Piot* les vases sacrés et profanes du tombeau de Psousennès, j'ai décrit une carafe et un vaste gobelet en or, qui me paraissaient deux pièces d'un service<sup>1</sup>. A titre de comparaison, je citai plusieurs monuments figurés où l'on voit des services composés de deux pièces du même genre. Pourtant la ressemblance n'était jamais complète. Ou bien le gobelet n'avait pas d'anse, ou bien le profil de la carafe était différent. Depuis, j'ai trouvé dans la belle publication du temple de Medinet-Habou, entreprise par l'Institut oriental de Chicago,



Fig. 10. — Porteur d'un service, au temple de Medinet-Habou.

1. *Monum. Piot*, t. XXXVIII, 26-28.



un dessin qui se rapproche beaucoup plus des deux objets de Psousennès<sup>1</sup>.

Le roi est descendu de son char pour batailler contre les peuples de la mer. Il a derrière lui des officiers qui portent des arcs, des flèches et des glaives, et aussi des sacs renfermant des provisions ou des médicaments, et jusqu'à des parasols. Il faut bien fournir le combattant de munitions et de provisions et quand ce combattant est le roi, lui rendre les honneurs comme on le faisait quand il sortait de son palais ou qu'il visitait le temple. Il faut aussi le "désaltérer" quand l'affaire a été chaude. C'est pourquoi un officier a emporté sur le champ de bataille un service composé de deux pièces, une carafe et un gobelet à anse (fig. 10). Le gobelet est assez grand pour contenir la carafe, ce qui est aussi le cas du gobelet de Psousennès. Les dimensions, les proportions, les profils des deux objets concordent absolument (fig. 11). Le dessin de Medinet-Habou ne serait pas différent de ce qu'il est, si l'officier de Ramsès III avait eu entre les mains les deux objets mêmes qui devaient être déposés au tombeau de Psousennès.

P. MONTET.

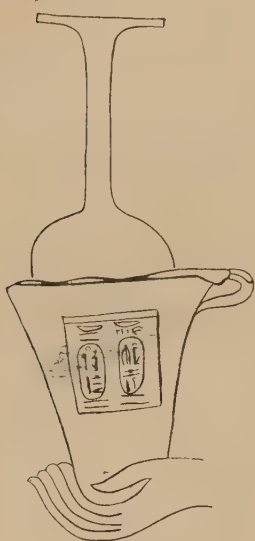


Fig. 11. — Détail du service porté (cf. fig. 10) : Carafe et gobelet.

1. *Medinet-Habu*, pl. 38 et pl. 55 (couleurs).

## AGAMEMNON, TÉLÈPHE DIONYSOS SPHALEÔTAS ET LES ATTALIDES<sup>1</sup>

---

Dans la région difficile au N.-E. des Thermes de l'Est, au pied d'un mur de soutènement plusieurs fois réparé, et immédiatement au-dessous d'un grand bâtiment construit au iv<sup>e</sup> s. avec des poros du temple des Alcéméonides, gît depuis 1896 à Delphes une grande et lourde stèle de calcaire. Elle porte le texte en hexamètres dont on a trouvé plus haut la transcription (*Rev. arch.*, l. l., p. 119). Recherchant dans la région des marbres remployés des trésors, j'ai eu la curiosité de relire ce texte oraculaire, fort peu engageant dans l'état où l'empressement du premier éditeur l'a donné au public<sup>2</sup>. Le nom, au vocatif, d'Agamemnon s'y lit avec une parfaite clarté.

Quelques jours auparavant (c'est ici qu'intervient le hasard), j'avais relu rapidement dans le sous-sol du Musée épigraphique un fragment de calcaire opisthographe, dédicace à Dionysos, compromis par un emploi, usé par les intempéries. Quelques lettres d'un autre texte métrique y apparaissaient, dont il ne semblait pas qu'on pût tirer grand'chose<sup>3</sup>. Le seul mot aisément lisible était, au dernier vers, [θε]μιστοπόλων,

---

1. Deuxième et dernier article : cf. *Rev. arch.*, 1942-43, I, p. 113-125.

2. M. H. W. PARKE, *The Delphic Oracle* (1939), p. 421, n. 2 : « meaning uncertain », n'en a eu connaissance que d'après Pomtow.

3. La pierre avait été remarquée, d'après une indication du catalogue grec, par E. BOURGUET, qui avait pris soin de la faire transporter à l'abri. Je n'ai vu qu'après avoir fait le rapprochement des deux pierres que M. R. FLACELIÈRE s'y était aussi intéressé (*BCH.*, 1935, p. 18, n. 2) : il a bien voulu, avec une obligeance dont je le remercie, m'envoyer sa propre copie du fragment opisthographe et m'abandonner sa publication.



épithète rare qui me revint à la mémoire en relisant l'oracle à Agamemnon. La comparaison des deux textes révéla rapidement qu'ils se complétaient l'un par l'autre, et qu'ils étaient identiques. L'épaisseur était la même, et, sous la pierre opisthographe, malgré la mutilation du lit de pose, il restait le fond d'un scellement vertical qui devait correspondre à l'un des scellements pratiqués sur le lit d'attente de la grande stèle (fig. 1).

L'histoire du monument était, dès lors, facile à reconstituer. Il était composé de deux blocs goujonnés dans le sens vertical, au moyen de canaux de coulée. Une première fois, on y avait fait graver une dédicace suivie de l'oracle à Agamemnon ; plus tard, on voulut ajouter une deuxième dédicace : la stèle ne fut pas grattée, mais simplement retournée, les deux dédicaces furent inscrites l'une au-dessous de l'autre, et l'oracle descendit un peu plus bas, sur la partie inférieure de la stèle. Après l'extinction du culte, les deux parties du monument furent descellées, et remployées chacune de leur côté. On retrouva la première assez loin de sa place primitive, à l'ouest de l'opisthodomé, tandis que la partie inférieure de la stèle, qu'il faut trois hommes pour remuer, fut remployée sans doute presque sur place, dans un petit bâtiment d'époque tardive, au N.-E. des Thermes de l'Est<sup>1</sup>.

*Inv. 1662.* — Calcaire opisthographe, trouvé le 13 juin 1894, à l'Ouest de l'opisthodomé du temple d'Apollon.

*Inv. 3861.* — Stèle de calcaire, trouvée le 29<sup>e</sup> mai 1896, « entre les Thermes romains et la citerne au-dessus et au N.-E., remployée dans un mur. Brisée au bas » (Inventaire)<sup>2</sup>.

---

1. La pierre opisthographe a été retaillée sur tout son pourtour ; l'épaisseur est la seule dimension mesurable ; le bas de la stèle a subi un retaillage en haut et à gauche, et sa partie inférieure, brisée, se trouve encore engagée dans le mur du bâtiment où elle a été remployée ; pour ce motif, la hauteur donnée sur la fig. 1 n'est qu'approximative. M. H. Ducoux, architecte de l'École française, présent à ce moment à Delphes pour les travaux du grand temple, a examiné avec moi la pierre et la région avoisinante ; c'est à lui que sont dus, d'après mes photos et croquis, les dessins qui accompagnent cet article.

2. Pour les dimensions et la disposition des textes, voir fig. 1 ; *Inv. 3861*, photographie ci-dessus, tome I, p. 120, fig. 1 ; *Inv. 1662*, fac-similés d'après les





## Face A : a)

[Ἑρακ]λείδας Καλλία, Πίστα Ἑρακλ[εΐδα]  
 [τὸ ὑπὸ] τειχίῳ χωρίον καὶ τὰν ΘΕΑΡΤ[....]  
 [ἄπ]ασαν Διονύσῳι ὦ Σφαλεώτ[αι]  
 [ἀνέθηκαν] ἱερεῖς ἐόντες.

*vacat* 28 <sup>m</sup>/<sub>m</sub>

## b)

[Φράζω, δὲ Ἐγὰ]με[μ]ν[ον, ὅπως μή σ' εἶ]ς χθόνα Μ[υσῶν]  
 [ἐλθόντ' ἀφραδ]ίη[σιν ἀνὴρ δηλήσ]εται Ἑλλαν  
 [βαρβαρόφων]ος δ[ν 4 l.] ΔΙΕΙΝ Σφαλεώται ἄν[ακτι],  
 [Μυσιδίῳι θύ]σάντ[α, ἐ]πί τ' ἀγλα[ᾶ μ]ηρία θέν[τα],  
 [ἔντοσθεν μυχά]τοιο δόμου τόθι πρῶτον ἐσ[τήλθες],  
 [ἐλθὼν ἐς Πυ]θῶνα κεχρημέν[ος] ὅσσαν ἀκ[οῦσαι]  
 [Λοξία ἐξ ἀδύτοιο, θε]μιστοπόλων ἀπὸ ση[κῶν].

*N. Cr.* — Dans le texte *a*, l. 2, le τ de τὰν occupe très régulièrement le centre de l'espace qui sépare ι de α ; il est, sur le fac-similé, dessiné trop à droite. A la fin de la même ligne, les lettres θεαρτ sont sûres ; je ne puis rien tirer de là, même en supposant une faute de gravure pour θεα(τρ). — Dans le texte *b*, les premières lettres des lignes 1 à 3 sont d'une lecture très difficile ; l. 3, on croit voir ΟΣΟΝ ; sur le fac-similé dessiné par Ducoux et moi-même, les lettres ΟΣΟ sont d'ailleurs décalées à tort vers la droite.

## Face B : a)

[Ἑρ]ακλείδας Καλλία, Πίστα Ἑρακ[λείδα]  
 [τ]ὰν παστάδα καὶ τὸ οἶκημα [Διο]-  
 [νύ]σῳ Σφαλεώται ἀνέθη[καν].

photographies, fig. 2 et 3. L'usure de la pierre 1662 rend presque impossible la publication de mes photographies, qui, pourtant, peuvent être considérées comme bonnes ; les lettres sur la pierre n'apparaissent bien qu'en charbonnant patiemment. On verra par la comparaison avec la copie prise au moment de la découverte, de combien de lettres nous a privés la maladresse de l'ouvrier qui a retourné la pierre 3861 avec un levier, sans se douter que les lignes inscrites étaient si près de l'arête (cf. notre premier article, p. 120, fig. 1). Les lettres qui manquent à gauche ont été enlevées par un retaillage antique, lors du remploi.

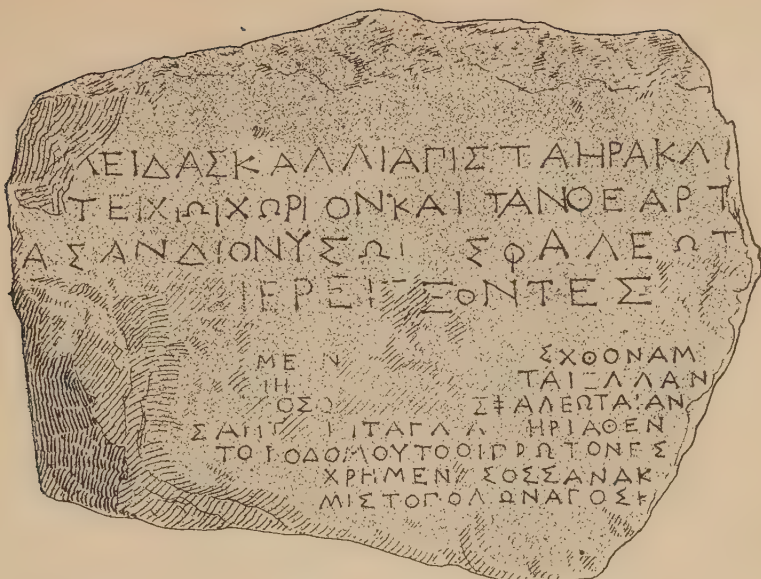


Fig. 2. — Inv. 1662, face A.

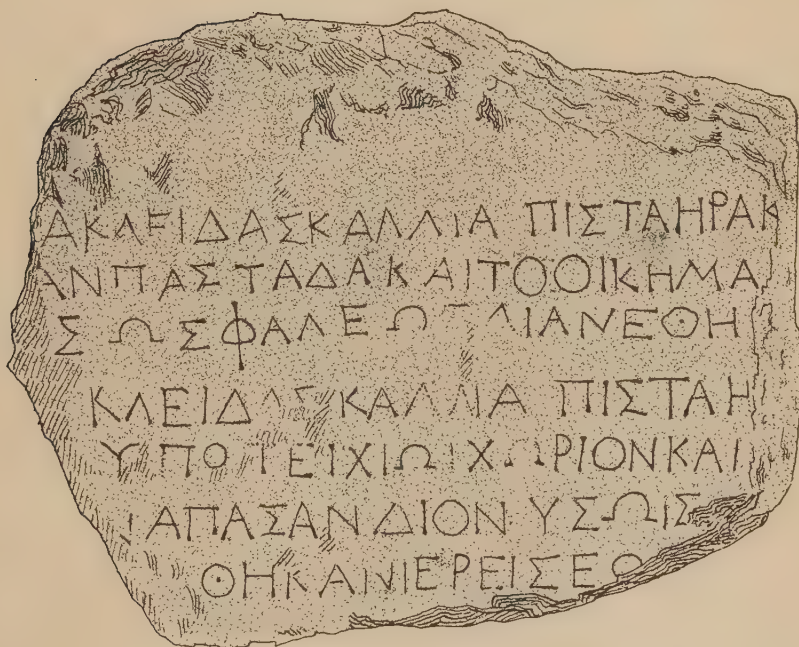


Fig. 3. — Inv. 1662, face B.

b)

[Ἡρα]κλείδας Καλλία, Πίστα Ἡ[ρακλείδα]  
 [τὸ] ὑπὸ τειχίῳ χωρίον καὶ [τὰν ΘΕΑΡ]-  
 [Τ...] γ' ἅπασαν Διονύσῳ Σ[φαλεώται]  
 [ἀνέ]θηκαν ἱερεῖς ἐβ[ντες].

(c)

[Φρά]ζσο, δι' Ἀγάμεμνον, ἔ[πως μὴ σ' εἰς χθόνα] Μυσ[ῶν]  
 [ἐ]λθόντ' ἀφραδίῃσιν ἀν[ήρ δηλήσεται] [Ἑλλ]αν  
 [β]αρβαρόφωνος δν [7 l. env.] γ' Σφαλεώται ἀνακτι.  
 [Μ]υσιδίῳ θύσαντα, ἐπὶ τ' ἀγλαὰ μηρία θέντα  
 [ἐ]ντοσθεν μυχάτοιο δόμου τόθι πρῶτον ἐσῆλθες,  
 [ἐ]λθὼν ἐς Πυθῶνα κεχρημένος ὄσσαν ἀκουῖσαι  
 [Λ]οξία ἐξ ἀδύτοιο, θεμιστοπόλων ἀπὸ σῆκων.

Héracléidas et Pista, prêtres de Dionysos Sphaleôtas, ont consacré au dieu un terrain (χωρίον)<sup>1</sup>, protégé par un mur de soutènement du côté de la pente, donc sans doute au Nord, — ainsi que τὰν ΘΕΑΡΤ[...]. γ' ἅπασαν (ou τὰν ΘΕΑΡΤ[...]. να παῖσαν). Pour donner aux fidèles une preuve de l'antiquité du culte, ils firent graver au-dessous de leur dédicace l'oracle de la Pythie à Agamemnon. Plus tard (ils ne se nomment plus ἱερεῖς), ils firent construire sur ce terrain un portique (παστάς)<sup>2</sup> et une chapelle<sup>3</sup>, le portique sans doute appuyé contre l'ana-lemma. La grande stèle fut alors retournée, la nouvelle dédi-

1. C'est le mot habituel pour désigner l'emplacement où sera construit un édifice de culte. Cf. SYLL.<sup>3</sup>, 280, l. 35 (Pirée, 333/2) ; Michel, 1529 (Asclépieion d'Athènes, fin du v<sup>e</sup> s.). A Olympie, c'est ainsi que Pausanias désigne le téménos d'Hippodamie : « Χωρίον περιεχόμενον θριγκῶ » (VI, 20, 7) ; cf. sa description du Pélopieion, V, 13, l. 1 : « τέμενος ... λίθων ... θριγκῶ περιέχεται ».

2. Pour le sens spécial de παστάς à Delphes, cf. *FD.*, III, 5, p. 285, n. 1 et l'index ; R. FLACELIÈRE, *BCH.*, 1935, p. 18, n. 2. — Au temple de Sta Lenikà, J. BOUSQUET, *BCH.*, 1938, p. 394. Cf. encore *Excav. Olynthus*, VIII, p. 161 sq.

3. HÉRODOTE, VIII, 144 : « τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα καὶ τὰ οἰκήματα » ; cf. p. ex. SYLL.<sup>3</sup>, 1106, 35 (Cos, env. 300 av. J.-C.) : « τὰ οἰκήματα τὰ ποτ[ι] τ[ῶν] τεμένει... ». La maison de la Pythie s'appelle οἶκημα au iv<sup>e</sup> s. (*FD.*, III, 5 n° 50, III, 2) et οἰκία à l'époque impériale (*BCH.*, 1896, p. 721). Y. BÉQUIGNON, *BCH.*, 1935, p. 514 sq., a réuni les sens profanes du mot.



cace inscrite en tête, et les textes de la première consécration recopiés en dessous.

Héracléidas, fils de Callias, est fort bien connu à Delphes : son aïeul a été naope et bouleute au IV<sup>e</sup> s. ; les deux noms de Callias et Héracléidas se retrouvent au III<sup>e</sup> s., et notre personnage est mentionné comme magistrat dans des actes entre la prêtrise VI et la prêtrise X, c'est-à-dire au maximum entre 153 et 116 av. J.-C. Nous le voyons ici investi, avec sa femme (ou sa fille ?) Pista, de la prêtrise de Dionysos Sphaleôtas<sup>1</sup>. S'ils n'ont été sans doute prêtres qu'un certain temps, ils ont toutefois entouré le lieu de culte de leurs soins à plusieurs années d'intervalle. En effet, l'écriture n'est pas la même sur les deux faces de la stèle ; la première présente les caractères ordinaires du II<sup>e</sup> s., tandis que la seconde a des lettres moins soignées et de type moins ancien, qui indiquent d'autres habitudes de graphie.

Les deux dédicaces sont donc très probablement séparées par un certain intervalle de temps<sup>2</sup>. Il est naturellement impossible de préciser plus exactement ; mais il nous suffira d'être limités dans la période 150-115, par l'activité officielle d'Héracléidas.

C'est donc apparemment pendant la prêtrise d'Héracléidas et de Pista que l'on installe le dieu dans un téménos qui est un simple terrain borné au Nord par un analemma<sup>3</sup> ; mais ce

1. Étaient-ils prêtres à vie ? si dans la deuxième dédicace le mot n'est pas rappelé, c'est peut-être par oubli ou négligence volontaire ; pourtant l'expression *ἱερεῖς ὄντες* se traduira par « pendant leur prêtrise ». Si les prêtres d'Apollon sont généralement nommés à vie, il ne s'ensuit pas nécessairement que les prêtres des autres dieux le soient aussi. Il semble même que Pasichon, prêtresse d'Eileithyia au II<sup>e</sup> s., n'ait exercé le sacerdoce qu'un temps limité ; cf. G. DAUX, *Delphes au II<sup>e</sup> s.*, p. 452-453, à propos de *BCH.*, 1899, p. 386. — Les Hosioi, au temps de Plutarque, étaient nommés à vie, mais ils n'ont probablement rien à voir avec les prêtres de Dionysos (cf. en dernier lieu : R. FLACELIÈRE, *Ann. Gand*, II, 1938, p. 78).

2. Il arrive d'ailleurs très souvent que l'*ἀνάδειξις* du sanctuaire, ou plutôt du lieu où il sera établi, en précède la *κατασκευή* ; cf. M. HOLLEAUX, *Ét. d'Ép. et d'Hist. gr.*, II, p. 173, n. 1 (= *REG.*, 1924).

3. Le terrain était en dehors du sanctuaire d'Apollon ou de tout autre endroit déjà consacré, car on n'en concevrait pas la dédicace par un particulier, fût-il

fait même prouve que le culte existait déjà et qu'il avait ses prêtres, dans une région probablement voisine. Dionysos est adoré à Delphes sous deux aspects déjà connus, dans le temple où est son tombeau, et au voisinage du théâtre où deux « trésors » jumelés lui sont attribués avec vraisemblance<sup>1</sup>. Mais on ne le connaissait pas encore sous le nom de Sphaleôtas. C'est en dehors du sanctuaire que nous devons le chercher, car le Dionysion d'Héracleidas ne peut pas être dans le voisinage du théâtre, où il n'y a pas de construction postérieure au IV<sup>e</sup> s., qui puisse nous satisfaire ; d'ailleurs, les prêtres n'ont pu consacrer à leur dieu qu'un terrain primitivement non cultuel<sup>2</sup>. Mais nous devons rester très près de chez Apollon, car, à la différence du téménos d'Athéna, le sanctuaire de Dionysos ne doit pas avoir eu une existence tout à fait indépendante de celui d'Apollon, il n'en est qu'une annexe, un prolongement dont l'existence en dehors du péribole n'est due, sans doute, qu'au manque de place. Il nous faudra demeurer dans la région que nous indique la lourde stèle, déplacée assez peu lors de son remploi : aux environs du Portique d'Attale, au Nord ou à l'Est, non loin de l'ensemble pergaménien. Et peut-être ainsi serons-nous sur la voie d'une explication de la situation bizarre qu'occupe le Portique. À cheval sur le péribole, ne servirait-il pas de passage entre les deux sanctuaires d'Apollon et de Dionysos ? Le combat dans la plaine du Caïque est une histoire nationale au premier chef pour les *Téléphides* de Pergame ; Dionysos, sous le nom de *Kathégémon*, est honoré tout spécialement par

---

prêtre à ce moment-là. Il se peut fort bien qu'il ait appartenu en propre à Héracleidas ; cf. l'oracle relatif au culte d'Asclépios à Athènes, MICHEL, 840 (= *IG.*, II<sup>2</sup>, 4969 ; PERSSON, *Die Exegeten und Delphi*, p. 58) : « ὁ θεὸς ἔχρησεν τῷ δῆμῳ τῷ Ἀθηναίων ἀναθεῖναι τὴν οἰκίαν τὴν Δῆμωνος καὶ τὸν κ[ῆ]πον τὸν προσόντα τῷ Ἀσκληπιῷ, καὶ αὐτὸν Δῆμωνα [ἐπεὶ εἶναι αὐτοῦ]. »

1. Hypothèse appuyée sur des raisons topographiques et sur la présence probable d'ex-voto (relief du héros dionysiaque Proxénos) ; cf. P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Musée de Delphes*, p. 484 ; L. LERAT, *BCH.*, 1936, p. 357-361 ; R. FLACELIÈRE, *Ann. Gand*, 1938, II, p. 81-82, 89 sq.

2. Pour les consécration de *téméné*, cf. M. SEGRE, *Bull. Soc. Arch. Alexandrie*, 30/31 (1936-37), p. 288 sq.

la famille royale, il tient un rôle de premier plan dans la petite frise de l'Autel de Pergame<sup>1</sup>. M. G. Daux a commenté les décrets delphiques en l'honneur d'Attale et d'Eumène, et a montré leur intérêt pour la réparation du théâtre<sup>2</sup>, εἰς τὰν ἐπισκευὰν τοῦ θεατροῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀναθεμάτων; les libéralités des rois de Pergame continuent pendant le II<sup>e</sup> s., puisqu'en 139 encore Attale II envoie à Delphes des artistes pour restaurer les peintures de quelque monument<sup>3</sup>. Est-il interdit de penser, tant qu'une fouille ne nous aura pas donné plus de précisions, que c'est pour complaire aux bienfaiteurs du sanctuaire qu'Héracléidas, peut-être fils du Callias qui fit partie de l'ambassade envoyée à Pergame, a installé le Dionysos pergamenien, témoin des aventures du premier prince mysien, dans un sanctuaire renouvelé ?

\*  
\* \* \*

Un sanctuaire de Dionysos a dû exister dans la région N.-E., bien avant la pieuse fondation d'Héracléidas, qui a dû être seulement un renouvellement, un élargissement du lieu de culte<sup>4</sup>. On en réunira, avant d'aller plus loin, quelques

1. Cf. tome précéd., p. 117, n. 3, I, p. 124, n. 4. — D'autre part, le culte d'Apollon Pythien est attesté à Pergame, quoique le sanctuaire n'ait pas été découvert; cf. L. ROBERT, *Études Anatoliennes*, p. 72-73; p. 85 sq.

2. G. DAUX, *I. I.*, p. 502 sq.; p. 507, M. DAUX fait remarquer que pour les ἄλλα ἱερεῖα, on n'a pas dû oublier « Athéna et Dionysos, divinités chères à Delphes comme à Pergame ». — On sait que les reconSTRUCTEURS du théâtre ont respecté scrupuleusement les deux οἰκοὶ voisins à l'Est (P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *I. I.*, p. 484). STÉPHANE DE BYZANCE rapporte que Dionysopolis de Phrygie a été fondée par Attale et Eumène, ἑξάκον ἐυρόνων Διονύσου περὶ τοὺς τόπους. Cf. L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*, p. 131 sq.

3. G. DAUX, *I. I.*, p. 509.

4. On se rappellera ici le passage de Plutarque si souvent reproduit, *Isis et Osiris*, 35 (cf. R. FLACELIÈRE, *I. I.*, p. 90, n. 3) : les Delphiens croient que les restes de Dionysos sont déposés παρὰ τὸ χρηστήριον (pour le sens de l'expression, cf. *ibid.*, p. 81, n. 4), « καὶ θύουσιν οἱ Ὅσιοι θυσίαν ἀπόρρητον ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος, ὅταν αἱ Θυιάδες ἐγείρωσι τὸν Λικνιτὴν ». Le sacrifice des Hosioi n'a pas lieu dans le temple, comme on traduit trop souvent, par conséquent pas au tombeau de Dionysos; Plutarque aurait sûrement dit dans ce cas ἐν τῷ ναῶ. Mais c'est dans un autre endroit du sanctuaire delphique que les Hosioi célèbrent le réveil de Liknités. Cet endroit inconnu ne serait-il pas l'une des chapelles delphiques de





Fig. 4. — Dédicace à Dionysos.

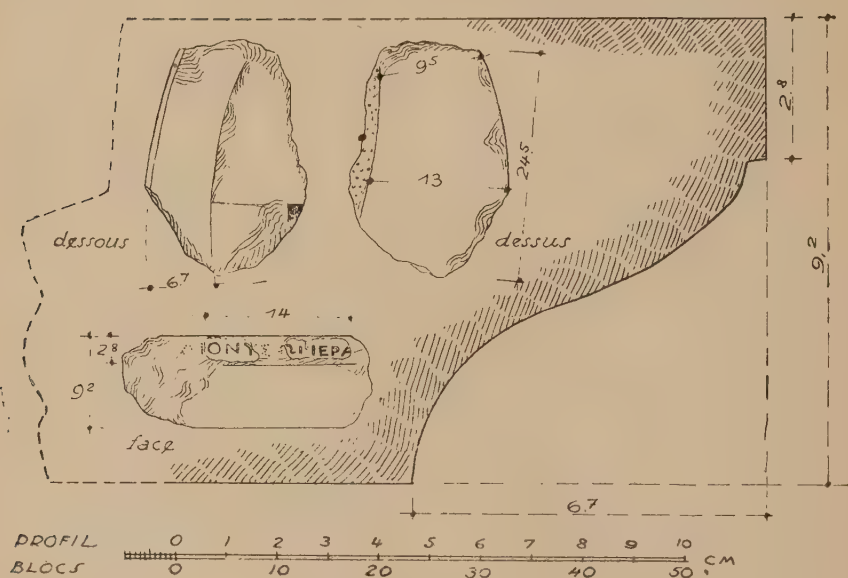


Fig. 5. — Même dédicace à Dionysos (dessin de H. Ducoux).

Dionysos, et spécialement le sanctuaire d'Héracleidas, qui peut être, nous l'avons vu, dit ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος, puisqu'il lui est accolé, et relié par un passage monumental ? On peut évidemment penser aux *oikoi* du théâtre, mais nous savons sur eux si peu de chose que toute nouvelle hypothèse à leur sujet est pratiquement interdite.



Fig. 6  
Inv. 6351 ; fragment métrique.

des Delphiens qui ont fait la dédicace indiquent le milieu ou la deuxième moitié du iv<sup>e</sup> s. :

Ταρχαντίος,  
Ἡέθης  
τῷ Διονύσῳ.

b) *Inv. 6849*, base en marbre de Paros (fig. 4 et 5), ramassée le 3 octobre 1940, dans le dépôt de marbres au pied des Thermes de l'Est. Belles lettres fines du iv<sup>e</sup> s., 9-11  $\frac{m}{m}$ . L'arrangement de la base est identique par exemple à celui de la base d'Argos, *Oest. Jahrh.*, 1919,

indices, d'ordre épigraphique, si toutefois l'on veut accorder quelque signification aux lieux de trouvaille de trois textes, exhumés tous les trois sur la pente à l'Est du péribole oriental.

a) *Inv. 3321*, publié *BCH.*, 1899, p. 530. Base de statue, en calcaire, trouvée près de la *pylis* (porte C), au pied des Thermes de l'Est. L'écriture et les noms

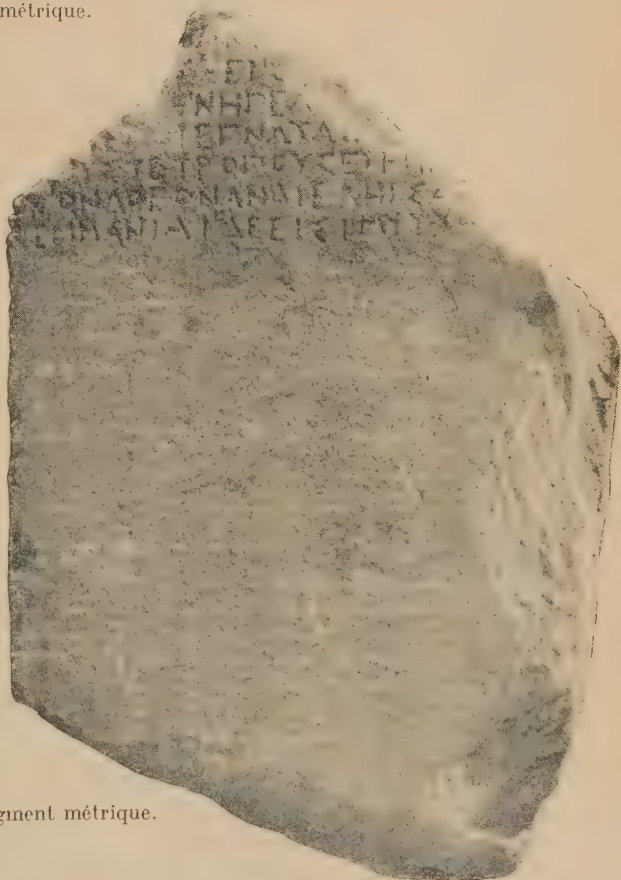


Fig. 7. — *Inv. 5566* ; fragment métrique.

p. 148, fig. 87 : cyma reversa sous un bandeau qui porte l'inscription.

[*nomen*... Δι]ονύ[σ]ωι ἱερα[τεύσας ? ἀνέθηκε].

c) *Inv. 5566*, 23 juin 1923, à l'Est du trésor de Cyrène, à l'extérieur et très près du péribole, dans un mur de basse époque. Fragment d'une stèle de marbre, bord gauche et partie inférieure conservés, brisé en haut et à droite. Trouvé et publié par P. de La Coste-Messelière, *BCH.*, 1925, p. 88, n° 16 (fig. 7).

+ *Inv. 6351*, 26 mai 1938, à l'Est de l'agora romaine, dans un mur de basse époque. Fragment de la même stèle, bord droit conservé, brisé ailleurs (fig. 6).

L'écriture des fragments est la même, et, comme on pourra s'en convaincre par les photographies, elle n'est pas d'époque impériale, mais aussi du iv<sup>e</sup> s. Le *xi* a la barre verticale, les lettres grasses, profondes, sans apices, sont un peu négligées mais ont bon aspect.

*inv. 6351*

	----	ΝΩΣΗΙ[?]	
	.....	τον ἐτρῶ[θη ?]	
	.....	εἰκῶν,	
	.....	ε λόγιοι,	
5	.....	ἸΣ ἐστίν,	
	.....	τησας δὲ εἰσι[?]	
		ΛΕΜ ποτὲ μῆ[?]	
		χερσὶ ?] τε πάλ[λιν ?]	

*lacune de longueur indéterminée*

		ΝΙ[...]
10	[6-7 l.]	ξεις[...]
	[5-6 l.]	ΙΝΗΓΕΛ[...]
	[τῶνδ ?]	μοι ἔγνωται[...]
	[ το]ύς τε	τρόπους εἴρη[...]
	τὸν λόγον	ἂν διέληι σα[φῶς ? ...]
15	ἐμ	μανίαι δὲ εἰσὶμ ψυχαι[? ....]
		<i>vide O m. 29</i>

*N. Cr.* — Le poème est en hexamètres, comme on peut s'en convaincre facilement. Le v. 6 doit être spondaïque. — V. 1 : sans doute pied final du vers. — V. 2 et 3, malgré la « blessure » et l'εἰκῶν (divine), je ne crois pas qu'on puisse songer encore une fois à la Téléphie mysienne. — V. 6, il reste à la fin du vers les traces de



εἰσῆν ou εἰσῆν. — V. 7, ΔΕΜ, sans doute [οὐ]δέμ. — V. 8, restitution hypothétique, les lettres pointées sont dans la cassure. — V. 6 et 15, δέ n'est pas élidé devant voyelle dans la graphie. — V. 13, εἰρηχ[... est également possible.

Le sens de ce poème primitivement assez long (car les deux fragments ne se raccordent pas), en vers hexamètres et de style épico-philosophique, nous échappe à peu près complètement. Mais au dernier vers, on est frappé par « la μανία qui s'empare des esprits », qui rappelle le Dionysos μαινόμενος et le côté orgiastique de la religion delphique<sup>1</sup>.

Nous possédons ainsi, entre les Thermes de l'Est et l'Agora Romaine, trois textes du iv<sup>e</sup> s., qui ont fort bien pu rouler sur la pente, à partir d'un sanctuaire de Dionysos, existant au iv<sup>e</sup> s., non loin de l'emplacement nouveau choisi au ii<sup>e</sup> s. par Héracléidas.

\*  
\* \*

De l'épiclêsis du dieu, nous avons maintenant deux formes<sup>2</sup> qui diffèrent uniquement par le suffixe. L'examen d'un passage de la périégèse delphique de Pausanias (X, 19, 3) va nous permettre d'en retrouver une troisième. Notre guide fait le tour du temple, note les ex-voto de la terrasse ; puis, avant de décrire les frontons, où figurent en bonne place Dionysos et les Thyiades, et sans donner à son excursus de raison spéciale, sans la moindre indication topographique<sup>3</sup>, il annonce subitement : « *Je vais maintenant raconter une histoire de Lesbos. Des pêcheurs, à Méthymna, ramenèrent de la mer dans*

1. Cf. en particulier P. PERDRIZET, *Culles et mythes du Pangée*, p. 45 sq. (la légende de Lycurgue) et le fragment de dithyrambe delphique (*ib.*, p. 48, n. 2), rapporté par PLUTARQUE, *de E ap. Delph.*, 9 (WENIGER, *ARW.*, 1906, p. 233) : « Ἐΐτιον ὀρσιγυναῖχα μαινομέναις Διόνυσσον ἑαῖς συνεόντα τιθηναῖς. » La mania est « exaltation enthousiaste, possession de l'âme par un esprit divin », et non pas folie.

2. Cf. tome précéd., I, p. 121, n. 1.

3. Comme on l'a déjà soupçonné de faire, à la Tholos de Delphes, à celle d'Épidaure, au fronton de Tégée, lorsqu'il s'agit d'un monument auquel s'attache quelque ἀπόρητον. Ce caractère mystérieux, PLUTARQUE (*Is. et Os.*, cf. *supra*, p. 27, n. 4) et Lycophron nous l'ont suffisamment attesté.

leurs filets une lêle en bois d'olivier ; elle offrait dans son aspect quelque chose de divin, mais aussi d'étranger, et se distinguait des dieux helléniques ; les Méthymnéens demandèrent donc à la Pylhie quel dieu ou quel héros celle figure de bois représentait ; elle leur ordonna de l'adorer sous le nom de Dionysos Phallène ; à la suite de quoi les Méthymnéens gardèrent chez eux le xoanon retiré de la mer, — ils l'honorent par des sacrifices et des prières, — et en envoyèrent une copie de bronze à Delphes » (trad. G. Daux).

Le nom de Φαλλῆνα n'est qu'une correction des éditeurs, qui remonte à Lobeck<sup>1</sup> ; les manuscrits portent ΚΕΦΑΛΗΝΑ, qui n'a évidemment aucun sens ; l'initiale du mot a été mal comprise, et nous n'hésiterons plus, maintenant, à rétablir la leçon ΣΦΑΛΗΝΑ dans Pausanias, ainsi que dans le texte de l'oracle aux Méthymnéens rapporté par Eusèbe :

Ἀλλὰ κε Μηθύμνης ναίεταις πολὺ λώϊον ἔσται  
Σφαλῆνος τιμῶσι Διωνύσοιο κάρηνον<sup>2</sup>.

Enfin, tant que nous en sommes aux corrections de textes, je propose de rétablir Σφαλῆν dans l'hymne à Dionysos, *Anth. Pal.*, IX, 524, où chaque vers énumère, dans l'ordre alphabétique, les épithètes de Dionysos :

Σκιρτητήν, Σάτυρον, Σεμεληγενέτην, Σεμελῆα.

Les deux dernières *épicléseis* font double emploi. Il est probable qu'on a encore là, dans un vers spondaïque :

... Σεμεληγενέτην, Σφαλῆνα.

1. *Aglaophamus*, II (1829), p. 1087. Cf. la note de l'édition HITZIG-BLÜMNER de Pausanias. Les éditeurs successifs, depuis LOBECK, écrivent Φαλλῆνα ou Φαλῆνα.

2. Le texte était considéré comme fort peu sûr ; cf. R. VALLOIS, *REA.*, 1931, p. 140 ; *RE.*, s. v. *Phallen* (H. HERTER) ; FARNELL, *Culls*, V, p. 282 : φαλλήνον — κάρηνον, φαλλήνοϊς — καρήνοϊς. Φαλλῆνος.. Διωνύσοιο est déjà proposé par LOBECK. Mais toute l'erreur reposait sur le faux rapport avec φαλλός et Φάλης, dont nous voici débarrassés. — Je ne vois pas l'explication de τὸν σφάλῃτα dans les mss. d'Hésychius, s. v. ἐπὶ Φαλῆνίου : « τὸν Ἀλκιβιάδην φηοῖν ὁ Ἀριστοφάνης ἐπὶ Φαλῆνίου γεγενῆσθαι, σκώπτων περὶ τὸν σφάλῃτα (edd., τὸν σφάλῃτα mss.) ; ἐπ' ἀναισχυντίᾳ γὰρ ὁ Φάλης ». Il y a là, pense-t-on, une allusion au *Triphalès* d'ARISTOPHANE, mais le texte, très corrigé par les commentateurs, n'offre pas un sens clair. Cf. *RE.*, s. v. *Phales*, 1667 ; *Phallen*, 1672.

ΣΕΜΕΛΗΑ au lieu de ΣΦΑΛΗΝΑ, la correction a dû sembler naturelle à un copiste ou à un reviseur, ignorant, autant qu'Eusèbe, l'histoire fort peu répandue du Dionysos Σφαλήν<sup>1</sup>.

Il est donc à peu près certain que Pausanias a terminé son enquête sur la terrasse du temple par une promenade du côté du sanctuaire de Dionysos, auquel donnait accès, sans changer de niveau, l'ouverture pratiquée dans le péribole par le portique d'Attale. Il s'est contenté, et c'est bien dans sa manière, de transcrire, non pas même un *hiéros logos*, mais une historiette de guide sur la statue de culte, la tête de bronze qu'il a dû voir de ses yeux. Plus curieux de tels récits que de topographie archéologique, arrêté aussi par quelque scrupule de nature religieuse, il n'a rapporté de sa visite au sanctuaire du Sphaleôtas que ces quelques lignes, jusqu'ici inexplicables.

Il est bien certain d'autre part que cette effigie cultuelle, « que les Méthymnéens dans leur ville honorent par des sacrifices et des prières, » n'était pas exposée à Delphes sur la terrasse du temple, au milieu des Apollons votifs, des trépieds et des *andrianles* divers consacrés par la piété des fidèles : si elle reçoit un culte à Méthymna, elle doit en recevoir un aussi à Delphes. Par conséquent, elle a besoin d'un lieu consacré, d'un téménos particulier ; la suite du texte de Pausanias exclut qu'elle ait été dans le temple d'Apollon ; il est interdit également de penser aux « trésors » du théâtre, puisque Pausanias n'est pas encore monté à ce niveau : il ne nous reste plus que la chapelle d'Héracleidas et de Pista, annexe du téménos apollinien à l'Est de la terrasse du temple.

Entre Méthymna<sup>2</sup> et l'embouchure du Caïque, la distance

1. M. P. NILSSON, *Gesch. d. Griech. Rel.*, I (1941), p. 560, a renoncé au rapprochement avec Φάλης qu'il défendait jadis (*Gr. Feste*, p. 282-3) ; il voudrait conserver la leçon des mss. Κεφαλήνα, mais elle est incompatible avec la métrique de l'oracle aux Méthymnéens, que M. Nilsson oublie.

2. On trouvera un écho de la Téléphe dans l'île de Lesbos, au Δορύνχιμα-Δορύνχιον, dans l'épigramme métrique IG., XII, *Suppl.* (1939), n° 129 (et cf. p. 53), où l'on devine le culte dionysiaque assez curieusement mêlé : mais il s'agit de la guérison par la rouille de la lance. — La scholie de Lycophron, 211, dit : δαίμων Ἐνὸρχης ὁ Διόνυσος παρὰ Λεσβίοις (cf. F. Cumont, *AJA.*, 1933, p. 253, n. 2).



n'est pas très grande ; la côte Nord de Mytilène est sur la route qui, d'Aulis ou de Troie, mène à l'endroit (Achaiôn limèn), où aborda la flotte d'Agamemnon, entre Myrina et Gryneion<sup>1</sup>. Méthymna, comme les autres villes de Lesbos, avait sans doute sa « Pérée » sur le continent<sup>2</sup>, et tout le golfe entre l'île et la côte mysienne devait être lieu de pêche pour les gens de Méthymna. Il est donc naturel que le masque bizarre, et même « barbare », retiré de la mer ait rappelé à la Pythie le dieu de la Mysie « barbarophone »<sup>3</sup>, et qu'il ait été mis en rapport avec le Μεθυμναῖος, le Méthu personnifié qui est adoré à Méthymna<sup>4</sup>.

L'oracle de la Pythie aux Méthymnéens et l'installation à Delphes du πρόσωπον de bronze doivent dater d'une époque où l'en avait perdu le souvenir des antiques xoana et des

1. C'est à Gryneion que la carte de KIEPERT indique le « port des Achéens ». Il y a à Gryneion un μαντεῖον ἀρχαῖον d'Apollon, considéré comme *Pythoctonos* (RE., s. v. *Gryneion*, *Gryneios*). Il ne devait pas être sans rapports avec Delphes.

2. Sur la Pérée mytilénienne, voir essentiellement L. ROBERT, REA., 1934; 523 ; *Villes d'Asie Mineure*, p. 172 ; *Études Anatoliennes*, p. 114, n. 1 : « Il n'est pas exclu... que Méthymna, comme toutes les villes insulaires situées en face du continent, comme Mytilène, ait eu un territoire sur le continent. » Voir la carte d'Ernst MEYER, *Die Grenzen der hell. Staaten*, p. 106-7 et carte 4.

3. W. WREDE faisait intervenir à juste titre le Dionysos « Phallène » dans son étude sur le *Maskengott*, AM., LIII (1928), p. 89.

4. Il est établi maintenant que le Dionysos dont nous cherchons à analyser les traits n'a rien à voir avec le *phallos*. Il est fort peu probable que la procession du Dionysos de Méthymna fût une phallophorie. Si IG., XII, 2, 499 (ZIEHEN, *Leg. sacr.*, 121) se rapporte bien à Dionysos Sphalèn, on ne sera pas étonné de la part que prenaient les femmes aux cérémonies : un « gynéconome » veille à ne laisser aucun homme participer à la fête. A Delphes, c'est un personnel féminin qui entoure Dionysos, et on voit que Pista, au même rang qu'Heracleidas, est prêtresse du Sphaleôtas. Les textes cités par ZIEHEN, l. c., p. 311, n. 6, révèlent le caractère secret de ces fêtes, en particulier PAUS., III, 20, 3 (à propos du Dionysos de Bryseai) : γυναῖκες... μόναι καὶ τὰ ἐς τὰς θυσίας δρῶσιν ἐν ἀπορρήτῳ. Cependant, la procession du Dionysos de Méthymna, où la statue était promenée dans la ville, était naturellement une fête publique (IG., *ib.*, 503). — On a pensé retrouver l'*agalma* du dieu sur des monnaies de Méthymna et d'Antissa (RE., *Phallen*, 1672 ; IMHOOF-BLÜMER, *Zeitschr. f. Num.*, XX, 1897, 285 ; HEAD, *HN.*<sup>2</sup>, 559 sq. ; QUANDT, *de Baccho.*, 143, 3 ; WROTH, *BMC.*, *Coins, Aeolis*, p. lxxviii). C'est une statue à barbe pointue, ornée de bandelettes entrelacées ; elle est quelquefois posée sur une proue de navire. — Je n'ai pu consulter E. L. SHIELDS, *The Culls of Lesbos*, Diss. Baltimore, 1917. [Cette étude, p. 59-60, n'ajoute rien à ce qui est rapporté ici. — *La Réd.*]



τηλοῦ γὰρ οἰκῶν βίοτον ἐξιδρυσάμην.

Ἑλλην δὲ βαρβαροῖσιν ἤρχετ' ἐκπονῶν

15 πολλοῖς σὺν ὅπλοις, πρίν <γ' > Ἀχαιῶδες μολῶν  
στρατὸς <τὰ > Μυσῶ[ν πε]δ' ἐπ[ε]στρώφα π[ο]δί]. (ἐπεστράφη,  
διοσδωδεκα... ιχυδι...<sup>8</sup>...α .... Gooss.)

ἀπολλωνιχημσδων ... δετασαυτη...δ....

απ.... πλησδ...<sup>6</sup>...δ...<sup>8</sup>...απλησλεγω

20 ... εδων (nec plura).

Les derniers vers n'ont pu être restitués. Je suis frappé de la correspondance entre l'expression Ἑλλην δὲ βαρβαροῖσιν et notre Ἑλλαν βαρβαρόφωνος, et au vers 18, il est certainement possible de voir une allusion à l'oracle d'Apollon : Ἀπόλλων χρησμόν... (?)<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Les quatre derniers vers de l'oracle sont relatifs au sacrifice qu'Agamemnon devra accomplir. A la question du consultant τίني θεῶν χρὴ θύειν, la Pythie répond : à Dionysos. Le lieu de ce sacrifice se trouvera être, dans l'occurrence, l'endroit même où le roi est entré « la première fois », c'est-à-dire la salle des consultants. Seulement, ce n'est plus vers Apollon qu'il se tournera, mais vers Dionysos. Les trois derniers vers, dans leur allure lourde et embarrassée, précisent avec insistance le lieu désigné : « c'est bien chez Loxias, au plus profond de son temple, là où tu es entré d'abord pour consulter l'oracle ». Impossible de mieux expliquer que les *μηρία* destinés à Dionysos devront être déposés dans l'*oikos* des consultants, et que dans cet *oikos* existe un emplacement réservé à Dio-

p. 139 sq., et XXII, 1936, p. 51 sq.; A. KÖRTE, *Arch. für Papyrusforschung*, XIII, 1938, p. 98-99.

1. Il n'y a rien à tirer pour notre propos de *Pap. Oxyrrh.*, XI, n° 1359, et II, p. 27 (= J. U. POWELL, *Coll. Alex.*, p. 76 sq.), sauf le vers, qui rappelle encore le σφάλμα de Téléphe :

[Ἐ]ξαπίνης ἐπέδησεν ἀνωϊστοῖσι κλάδοισιν.



nyosos : nous savons par ailleurs que c'est son tombeau<sup>1</sup>. Le tombeau n'est donc point dans l'antre<sup>2</sup>, il se trouve ἐν μυχοῖς παρ' ἄντρα, dit Lycophron, παρὰ τὸ χρηστήριον, dit Plutarque<sup>3</sup>. Les consultants, ainsi que les fidèles qui sacrifient à Dionysos, ne pénètrent pas dans l' « antre » où se tient la Pythie, mais demeurent dans l'*oikos*.

Aux vers de Lycophron, dont la valeur est plus grande qu'on ne l'a pensé<sup>4</sup>, il faut comparer le texte si souvent cité d'Euripide, *Ion*, v. 226-8 :

Εἰ μὲν ἐθύσατε πελανὸν πρὸ δόμων,  
καί τι πυθέσθαι χρήζετε Φοίβου,  
πάριτ' ἐς θυμέλας, ἐπὶ δ' ἄσφακτοῖς  
μήλοισι δόμων μὴ πάριτ' ἐς μυχόν.

La similitude de certaines expressions est frappante : ἔντοσθεν μυχάτοιο δόμου (oracle), ἐς μυχὸν δόμων (Euripide), ἐν μυχοῖς παρ' ἄντρα (Lycophron), παρὰ τὸ χρηστήριον (Plutarque), πάρος χρηστηρίων (Euripide), ces expressions de nos diverses sources se recouvrent. L'endroit où Agamemnon dépose les cuisses des victimes est le lieu même où se trouve le tombeau de Dionysos, la salle des consultants.

Si le tombeau de Dionysos est bien dans l'*oikos*, il me

1. Les documents relatifs à ce difficile problème, dont il ne faudrait approcher qu'avec mille précautions, ont été réunis par M. R. FLACELIÈRE, *Ann. Gand*, II, 1938, p. 69 sq.

2. Agamemnon écoute l'*ossa* prophétique qui sort de l'*adyton*, depuis la salle des consultants : lui non plus n'entre pas dans l'*adyton* ; il ne peut donc y accomplir un sacrifice qui réclame sa présence effective.

3. Ce qui correspond à l'expression d'EURIPIDE, *Andr.*, 1112 sq. :

...Ἐρχεται δ' ἀνακτόρων  
κρηπίδος ἐντός, ὡς πάρος χρηστηρίων  
εὖξαιτο Φοῖβω · τυγχάνει δ' ἐν ἐμπύροις.

4. Cf. l'exposé de R. VALLOIS, *BCH.*, 1931, p. 318 sq. Si l'on récuise, avec R. FLACELIÈRE, Strabon et les écrivains latins qui parlent de l'antre, la caution de Lycophron est la moins suspecte de toutes : cet auteur, le plus ancien de tous ceux dont le témoignage est invoqué, a sûrement connu la source à laquelle remonte notre oracle ; Alexandrin, il est curieux de telles précisions.

semble difficile qu'il soit dans l'*adyton*, bien distinct de l'*oikos*. Et si la fameuse dalle de calcaire qui portait, selon L. B. Holland, l'omphalos et le trépied, se trouvait bien dans l'*adyton*, elle n'est pas le tombeau de Dionysos. Celui-ci n'est qu'un *sêma*, dont nous ignorons tout, mais qui n'a pas plus de rapport avec les accessoires de la mantique apollinienne que Dionysos lui-même<sup>1</sup>.

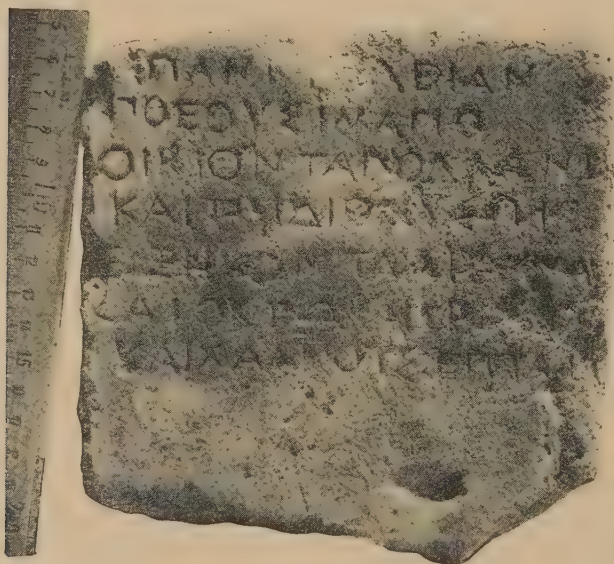


Fig. 8. — Inv. 1831. Pan, Apollon et Dionysos.

1. En tout cas, « l'existence de sacrifices accomplis sur le tombeau de Dionysos dans la salle des consultants » (R. FLACELIÈRE, *l. l.*, p. 90) est suffisamment attestée maintenant. Je suis d'accord d'autre part avec M. R. FLACELIÈRE pour penser que la θυσία ἀπόρρητος des Hosioi ne se passe pas dans le temple, mais dans le sanctuaire; cependant, son caractère d'ἀπόρρητον exclut une célébration à l'air libre. Le sacrifice d'Agamemnon dans le temple n'a non plus aucun rapport avec le sacrifice mystique des Hosioi qui est célébré à une occasion particulière, « quand les Thyiades éveillent Liknités ».

\*  
\* \* \*

Je reviendrai en terminant sur une inscription où apparaissent les noms d'Apollon et de Dionysos, que plusieurs se sont déjà efforcés d'interpréter<sup>1</sup>, et dont je donne pour la première fois une photographie (fig. 8). Les mots de ce texte, mis bout à bout, n'ont aucun sens, quoique la stèle soit complète en bas, à gauche et à droite. Il me semble impossible, comme à F. Courby, de lire ἀπανγες[λ]λειαν à la première ligne conservée. Avant ΠΑΝ, on lit le reste d'un Α; après, une haste verticale, Ι ou Γ ou Π; puis encore le bas d'une haste verticale, et non point le bas d'un Ε; une lettre disparue dans la cassure, et enfin ΛΕΙΑΝ, soit ....]α Πανι τ[έ]λειαν.

Ligne 2, après ΑΠΟ, la photographie montre qu'il n'y a rien eu : une écorchure oblique sur une surface saine n'est pas un reste de lettre. A l'avant-dernière ligne, Courby a noté avec raison la moitié supérieure d'une lettre ronde, entre deux lettres disparues; le Σ de τρις n'est pas sûr, ce que l'on distingue correspond plutôt à la barre gauche d'un Ω, soit τριφ[β]ο[λον]<sup>2</sup>.

La première ligne et l'avant-dernière nous obligent à chercher le début du mot qui finit par -α et la fin de τριφ- [β]ο[λον] à gauche de notre pierre. J'ai vérifié cependant à Delphes que la tranche gauche de la stèle est lisse, et que nous n'avons pas affaire à une cassure verticale. Il ne reste qu'une hypothèse : la stèle était composée de deux morceaux de marbre allongés, accolés et scellés l'un à l'autre; au lieu d'être encadrée par le pied seulement, elle devait être entièrement insérée dans une autre pierre qui la soutenait, ou bien un parpaing de poros du temple, ou bien quelque « télamon ». De plus, les premières lettres à gauche ne sont pas exactement

1. H. POMTOW, *BPW.*, 1912, 1303; repris dans l'article sur les *anderen Götter* de Delphes, *Philol.*, 1912; F. COURBY, *FD.*, II, *Terr. Temple*, p. 82. — Numéro d'inventaire 1831.

2. Lu par POMTOW, qui imprime d'ailleurs τριώβο[λον], alors qu'on ne voit rien du Β et à peine une trace de l'Ω.



l'une au-dessous de l'autre, comme si cette ordonnance n'était pas nécessaire ; ce qui s'explique si elles ne sont que la suite de lignes qui commençaient plus à gauche. On devra donc disposer comme suit les restes de cette inscription, sans chercher à expliquer des suites de mots comme ποέουσι ἀπὸ οἰκίον, οἰκίον τὰπόλλωνι καὶ τῷ Διονύσῳ, ou les trois sommes énoncées à la fin. Le sens n'en est pas plus clair, certes, malgré le gain de la première ligne, mais un résultat négatif vaut souvent par les hypothèses qu'il écarte :

[—————+—————]  
 [— — — — αἶγ]ά Πανὶ τ[έ]λειαν  
 [— — — — — ]ποέουσιν ἀπο- (οὐ ἀπὸ)  
 [— — — — — ]οικίαν (οὐ οἰκίον) τὰπόλλωνι  
 [— — — — — ]καὶ τῷ Διονύσῳ  
 5 [— — — — — ]ἐξήκοντα δραχμὰ[ς]  
 [— — — — — ]καὶ ὀκτώ καὶ τριῶ[β]ο-  
 [λον, — — — ]καὶ χαλκοῦς ἑπτά<sup>1</sup>.

Georges DAUX et Jean BOUSQUET.

Delphes, 1941 ; Bordeaux, 1943.

---

1. Le culte de Pan à Delphes nous est connu par plusieurs inscriptions et même des monnaies. Au texte inv. 3995 (*BCH.*, 1900, p. 581) auquel Pomtow ajoutait 3994 (je n'ai pu retrouver ce numéro sur la fouille), il faut joindre inv. 4244, lieu de provenance inconnu, numéroté en 1900 par l'éphorie. C'est un fragment d'une base (?) de marbre, qui porte, en lettres du IV<sup>e</sup> s. encore :

Ἐρμεῖαι τόδε ΦΑ[...]  
 Πανὶ οἱ ΛΟΙ[...]

## ANDRÉ THEVET

### Collectionneur de portraits

---

La passion des portraits est une des plus caractéristiques dans l'art du xvi<sup>e</sup> siècle français ; les albums de crayons, les galeries de portraits, les suites gravées sous la direction de Pierre Gourdelle, de Thomas Rabel, de Jean Leclerc offrent des témoignages éloquentes et connus sur un tel engouement. Dans cette histoire du portrait, André Thevet a joué un rôle qu'il peut être curieux de retracer : sa biographie n'a pas seulement l'intérêt de montrer un homme qui a passé sa vie à rassembler des effigies « au plus près du naturel qu'il a été possible », mais aussi celui de prouver, par le nombre de ses correspondants et de ses amis, que dans chaque famille, même la plus relativement modeste, on conservait quelques souvenirs d'ancêtres, quelques visages d'hommes illustres ; elle montrera, enfin, que, dans les milieux intellectuels et artistiques, on rassemblait des portraits dont l'authenticité était passée soigneusement au crible.

Et cependant, Thevet n'a guère été étudié, à ce point de vue surtout, bien que Bernard Prost, Bouchot, MM. Lemoisne et Vitry aient à l'occasion, en étudiant un portrait, signalé souvent l'intérêt de ceux des recueils de Thevet. D'autre part, Paul Caffarel a bien donné autrefois<sup>1</sup> un travail sur Thevet, mais cet ouvrage, destiné à raconter la vie d'un grand voyageur ne retient pas le caractère du collectionneur d'images<sup>2</sup>.

---

1. *Bull. de géographie descriptive*, 1888, II, p. 166-201.

2. Il y aurait d'ailleurs bien autre chose à retenir chez Thevet que le voyageur

Nous sommes mal renseignés sur ses premières années ; on sait seulement que, né vers 1500 à Angoulême dans une famille modeste, il fut protégé dès son jeune âge par les Larochefoucault qui le firent élever avec les deux frères François III et Charles de Randan<sup>1</sup>. Entré bientôt dans l'ordre de St-François, c'est encore aux Larochefoucault qu'il dut de pouvoir travailler à Gaillon chez le second cardinal d'Amboise, dont il fut peut-être secrétaire<sup>2</sup>.

A quarante ans, après avoir mené une vie obscure, il part pour l'Italie, comme précepteur ou comme secrétaire d'un ambassadeur. Il va, en tout cas, y rester longtemps, et y avoir de nombreuses aventures.

En 1544, d'abord, il rencontre à Turin Clément Marot, à qui il peut donner des médailles rapportées de Sicile<sup>3</sup>. L'année suivante, il est à Naples, pendant le siège de la ville par Barberousse<sup>4</sup>. En 1546, il est à Mantoue, et aussi à Milan où on lui montre un portrait de Gaston de Foix<sup>5</sup>. En 1548, il

et l'amateur de portraits. Il y aurait l'amateur d'art, qui, à l'inverse de Vigenère, soutient la supériorité de la France sur l'Italie, et qui, à côté des œuvres de Michel-Ange qu'il a vues à Rome et qu'il confesse « ne pouvoir assez être admirées », estime qu'on peut mettre en parallèle celles de l'architecte médiéval Eudes de Montreuil. Il y a aussi l'homme qui suscite la mode de l'Orient et de ses costumes (cf. MARQUET DE VASSELLOT dans les *Mélanges Lemonnier*, 1913, p. 93 ss.) ; l'homme, enfin, qui est pour la langue française contre les sectateurs des anciens (cf. FERD. BRUNOT, *Histoire*, II, p. 61).

Ayant à citer continuellement les mêmes ouvrages de Thevet, nous les désignerons par les abréviations suivantes : *Levant* = *Cosmographie du Levant...*, 1556 ; *Cosm.* = *Cosmographie universelle...*, 1575 ; *H. I.* = *Pourtraits et vies des hommes illustres...*, 1584.

1. *H. I.*, p. 518 b.

2. Sur cette bibliothèque, cf. Léopold DELISLE, *Le Cabinet des Mss.*, I, p. 217-245. Thevet y consulta des manuscrits de Grégoire de Tours et d'Ives de Chartres, relevant les portraits en tête (*H. I.*, 131). Il y rencontra Jérôme Cardan (*ibid.*, 570). C'est sans doute à ce moment qu'il travailla aussi dans la bibliothèque de Louise de Savoie, où il trouva un portrait de Talbot.

3. Il fut arrêté avec Marot près de Turin par des soldats italiens. La même année, Polin de La Garde, ambassadeur à Constantinople, qui venait de recevoir des médailles antiques trouvées près d'Andrinople, lui donna un Aristote (*H. I.*, 67).

4. Le vice-roi lui montre une pierre jaspée représentant Ausone (*ibid.*, p. 490 b). Il rapporte de Naples un Rufin d'Aquilée et un Théodore Gaza (*ibid.*, p. 116, 376, 611).

5. *Ibid.*, p. 322.



séjourne à Rome : il assiste aux fouilles, il va admirer les sculptures de Michel-Ange (le tombeau de Jules II, terminé depuis peu) ; il se lie avec Rabelais, alors à son dernier voyage, qui intervient en sa faveur auprès d'un prince italien collectionneur, et grâce à qui il a « entrée de toutes parts »<sup>1</sup>. Puis, sur la route qui le ramène en France, il a la chance de rencontrer dans l'Italie du Nord, à Plaisance, le jeune Cardinal de Lorraine qui, s'intéressant à lui, lui donne les moyens de faire un voyage en Orient.

Parti de Venise le 23 juin 1549, il ne rentrera en France que deux ans plus tard, après un merveilleux voyage qui le mène à Constantinople, en Grèce, et par Rhodes et la Crète en Égypte ; de là, par terre, il gagne l'Asie Mineure, et il s'embarque à Antioche pour regagner Marseille par Malte et la Corse. A Constantinople, il a été accueilli par l'ambassadeur de France, d'Aramon, qui lui donne des lettres de recommandation pour les princes et les religieux ; d'ailleurs, partout il rencontre des Français : en Asie Mineure, c'est Pierre Gilles qui rassemble des manuscrits orientaux pour le roi<sup>2</sup>, à Alexandrie, c'est un Jean Auroux qui lui donne des médailles et du bitume<sup>3</sup>. Ailleurs, ce sont des Italiens : des marchands de Raguse ou ces seigneurs florentins et ce médecin juif, licencié en droit de l'Université de Paris, avec qui il est arrêté dans une mosquée d'Égypte, et condamné, comme sacrilège, à vingt jours de prison<sup>4</sup>.

Il rapporte de ce long voyage, outre une « relation » qu'il publiera plus tard, de nombreuses curiosités, surtout un lot considérable de « crayons » dessinés par lui (paysages

1. Il voit chez le cardinal Farnèse un Hercule de marbre (*Cosm.*, II, p. 731 b) et une médaille de Jules César (*H. I.*, p. 622 b) ; de la collection de Paul III, il retient un Strabon (*ibid.*, p. 76). Il copie une épitaphe (*Cosm.*, p. 732), et voit découvrir une Diane antique qui passe dans la collection du cardinal de Ferrare (*ibid.*, p. 731). Sur ses rapports avec Rabelais, cf. *Cosm.*, p. 731 b ; *H. I.*, p. 37, 501 b et A. HEULHARD, *Rabelais*, 1891.

2. Sur Pierre Gilles et son second voyage, cf. E. CHARRIÈRE, *Négociations... dans le Levant*, II, 1850, 111.

3. *Cosm.*, II, p. 73.

4. *Ibid.*, p. 176.

ou surtout reproductions de portraits), et près de trois cents médailles antiques.

C'est de celles-ci qu'il pense tirer parti dès son retour ; en effet, il s'arrête quelque temps à Lyon, montre ses trouvailles aux cercles intellectuels, et pense composer, grâce à sa collection, un recueil de portraits antiques. Il fait même graver sur bois une monnaie de Mahomet, qu'un « More blanc » lui a donnée près du Sinaï. Mais ses amis : Du Choul, Rondelet, Maurice Scève, tous l'en dissuadent, car des publications similaires ont paru comme le Suétone de 1550 ou le *Promptuaire des Médailles* de 1553<sup>1</sup>.

Mais, d'ailleurs, Thevet reste peu à Lyon, et repart bientôt<sup>2</sup> avec le pilote Guillaume Le Testu pour de nouvelles aventures : un voyage au « Brésil » qui dure un an, et d'où il reviendra en juillet 1552.

L'année qui suit son retour, on le retrouve à la Cour de France, où un grand voyageur comme lui devait être accueilli avec curiosité et faveur. Larochefoucault le présente à Henri II, à qui il offre des médailles des Ptolémées rapportées d'Égypte, et Pierre Danès au futur François II à qui il fait, aussi, présent de monnaies<sup>3</sup>. Il suit la Cour à Fontainebleau<sup>4</sup>, où il obtient le privilège nécessaire à l'impression de sa *Cosmographie du Levant* ; celle-ci paraît à Lyon en 1554, chez Jean de Tournes, dédiée à Larochefoucault.

Mais, quand elle paraît, l'infatigable auteur est encore parti ; Henri II l'a désigné pour accompagner en Amérique Villegagnon, parti coloniser le « Brésil » pour la France. Thevet profite de ses trois mois de séjour en Amérique pour

1. Il donne, alors, à ses amis les médailles qu'il a rapportées d'Orient (*Levant*, p. 84, 201). Du CHOL les utilisera largement dans sa *Religion des ... Romains*, parue en 1556.

2. Le 14 juin 1551, selon LA RONCIÈRE, *Histoire de la Marine fr.*, IV, 1910, p. 11 et ss.

3. *II. I.*, p. 88 v<sup>o</sup> et 585 ; *Cosm.*, p. 355.

4. Cf. *Levant*, p. 27, une anecdote le montrant écoutant là une histoire de M. de Rabutin. Il pense se fixer en France, achète des livres ; plusieurs, conservés, portent sa signature et la date de 1553 : B. N. mss. fr. 5641 et 5737, Codex Mendocino d'Oxford.

« crayonner sur le lieu » et rechercher des curiosités. Il rapporte des oiseaux, des plantes, des instruments, des graines pour Philippe Mélancton, un chapeau de plumes de toucan, une robe de plumages, et, pour le naturaliste Gesner, des peaux d'animaux et un bec de toucan. Il n'oublie pas de dessiner des scènes de genre, et de rapporter un crayon du roi Quoniambec qu'il a converti, et qui est resté dix-huit jours auprès des Français<sup>1</sup>.

A l'un de ses voyages, il passe par la côte occidentale de l'Espagne. Il arrive à Séville le 20 novembre ; fatigué, il a le malheur de rester au lit le 21, jour de la St Thomas. Aussitôt cru luthérien, il est traduit devant le Tribunal de l'Inquisition ; heureusement, il est relâché, grâce à un marchand collectionneur de portraits<sup>2</sup>.

Revenu à Paris à la fin de 1556, il obtient facilement un privilège pour sa *Relation* américaine qui paraît deux ans après. Le garde des Sceaux s'intéresse à lui, il est bien vu à la Cour, et nommé garde des curiosités du roi. Mais c'est surtout Catherine de Médicis qui le protège ; grâce à elle, il est sécularisé et nommé aumônier ordinaire de sa maison. Il mène désormais une vie sédentaire et sans histoire, travaillant sans relâche pendant plus de trente ans ; il mourra en 1590, à 88 ans<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

Le grand travail auquel il se consacre depuis 1556, qu'il considère comme l'œuvre de sa vie, et auquel il a pensé depuis longtemps déjà, est un recueil sur les *Hommes Illustres*. Il le

1. HEULHARD, *Villegagnon*, 1894, p. 112 et *H. I.*, p. 223.

2. *Cosm.*, I, p. 170. Il donne à Thevet un Fernand Cortez (*H. I.*, p. 385 v°). Thevet voit à Séville des curiosités américaines, notamment « divers accoustremens de plumages... et quelques idoles de fer, de marbre noir et d'or massif ». Un pilote lui donne le portrait de Mandelap, roi des Taprobanes (*Cosm.*, p. 422 v°). Cf. aussi, sur le séjour à Lisbonne où on lui donne un Christophe Colomb barbu, *H. I.*, p. 522 et 469 v°.

3. Il sera enterré aux Cordeliers. Cf. sur sa chapelle et le vitrail qui le représente, Adr. BLANCHET, *Bull. Sté Histoire de Paris*, 1919, p. 35-42.



conçoit de façon particulière : ce ne sera pas un répertoire biographique, mais un répertoire iconographique, une suite de portraits d'hommes célèbres dont chacun sera accompagné d'une brève notice sur la vie et les œuvres du personnage représenté. La notice sera brève<sup>1</sup> : elle est accessoire, l'important est le portrait.

Cette conception qui paraît très originale ne l'était pas tellement au xvi<sup>e</sup> siècle. En effet, nous venons de dire un mot du *Prompluaire des médailles*, paru en 1553. D'autre part, en 1546 avait paru à Venise — pendant le séjour de Thevet dans l'Italie du Nord — la première suite de gravures reproduisant le musée de portraits de Paul Jove, suite dont une édition française devait paraître à Paris en 1559, sous la forme d'un recueil d'images avec un petit texte biographique sous chacune<sup>2</sup>. Lafréry, enfin, avait publié plusieurs recueils de portraits antiques<sup>3</sup>. Mais l'originalité de Thevet, c'est d'avoir étendu ses « hommes célèbres », non seulement à l'Antiquité et au Moyen Age, mais même aux personnages du xvi<sup>e</sup> siècle morts avant la publication de son livre, en 1584.

Le texte est, nous l'avons dit, en grande partie une compilation. Mais ce qui est, avant tout, intéressant pour nous, c'est d'étudier la méthode, les moyens mis en action pour obtenir les images souhaitées, les portraits.

Il a, d'abord puisé dans son cabinet. Ce cabinet, riche en objets d'art et en curiosités, contenait « des pièces faites par

1. Ces notes seront tirées du Plutarque d'Amyot (1559), du *De Scriptioribus ecclesiasticis* de TRITHÈME (cf. *H. I.*, p. 164), de Lélant, de Gesner, et pour le xvi<sup>e</sup> siècle, non seulement de chroniques contemporaines, mais de souvenirs personnels, de « mémoires » ou notes fournis par les parents des personnages représentés, ce qui fait du livre une source importante, qu'on aurait tort de négliger.

2. *Les éloges et vies brièvement décrites sous les images des plus illustres... hommes de guerre qui se voyent à Como, au Musée de Paolo Jovio, traduites par Blaise d'Éveron...* Sur le musée de portraits de Paul Jove, composé à Côme de 1521 à 1533, cf. E. MUNTZ dans *Mémoires Acad. Inscript.*, t. 36, 1900 ; sur des copies de ce musée faites pour l'archiduc Ferdinand de Tyrol, voir *K. hist. Samml. Wien*, t. XVI, 1932, p. 38 ss.

3. En 1569, les hommes illustres d'Alex. Estaço, puis une suite des 24 Césars, et en 1570 les *Imagines et elogia virorum illustrium ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*.

Michel l'Ange... que les princes de France ont admiré de telle sorte qu'ils les ont estimées comme antiques »<sup>1</sup>, une « statue de bronze haute d'un pied, nue et deschevelée », trouvée dans les arènes de Nîmes<sup>2</sup> ; des momies données par la Reine-Mère<sup>3</sup>, des idoles égyptiennes, des curiosités américaines, et surtout des œuvres qui seront plus directement utiles : une merveilleuse collection de médailles antiques<sup>4</sup> et une importante série de crayons rapportés de ses voyages et bien souvent dessinés par lui<sup>5</sup>.

Ce premier noyau, qui lui avait servi lors de ses précédentes *Relations*, ne pouvait être suffisant pour un ouvrage de grande envergure, un livre officiel, un panorama composé sous le patronage du roi. Aussi Thevet dut-il avoir recours aux collections privées ; il dit, dans sa préface, qu'il a visité tous les Cabinets de France et de l'étranger, qu'il a reçu de nombreuses lettres lui proposant des documents, et qu'il possède, ainsi, de nombreux portraits tirés au naturel « soit par créon, soit l'original ».

Il a commencé ses recherches par les églises et les couvents auxquels sa robe de cordelier lui donnait libre accès, et spécialement les églises parisiennes. Il y cherche les tombeaux ayant un caractère iconographique bien marqué : c'est ainsi qu'il fait dessiner à Notre-Dame Philippe de Valois, aux Cordeliers Eudes de Montreuil et Pie, comte de Carpy ; aux Augustins Comynes, au Temple le grand-maitre Philippe de Villiers, aux Célestins Louis d'Orléans, son fils Jean et l'amiral Chabot<sup>6</sup>.

Les trésors des abbayes et ceux des collèges s'ouvrent libéralement pour lui : les moines de St-Victor lui permettent

1. *Cosm.*, II, p. 731 b.

2. *Ibid.*, II, p. 536.

3. *H. I.*, p. 639 et *Cosm.*, 343 v<sup>o</sup>.

4. Lysimaque et Trajan (*Cosm.*, p. 785, 492 v<sup>o</sup>) ; Artémise, Archimède, Sapho, etc. (*H. I.*, p. 71, 46, 55...).

5. Il nous en avise souvent ; il a « fait le créon de Chypre » (*Cosm.*, p. 195) ; il donne le Sinaï « sur le créon que j'en ay fait, estant sur le lieu » (*Levant*, p. 150 v<sup>o</sup>), il a pris au Brésil des « créons sur le lieu ».

6. *Cosm.*, p. 577. *H. I.*, p. 503, 366, 317, 373, 297, 300, 382.

de copier dans un de leurs manuscrits l'image d'Hugues de St-Victor ; ceux de St-Germain-des-Prés l'autorisent, de même, à prendre chez eux un Raban Maur ; à la Sorbonne, il trouve un Alphonse Tortat, et au Collège de Navarre un beau Pierre d'Ailly ; le général des Mathurins lui fait voir, enfin, une tapisserie de 1499 qui représente son prédécesseur, l'érudit Robert Gaguin<sup>1</sup>.

Les collectionneurs de médailles le reçoivent à bras ouverts<sup>2</sup>. Les amateurs et les grands seigneurs l'autorisent volontiers à visiter leurs cabinets<sup>3</sup>, et lui prêtent les portraits de leurs parents ou ceux de leurs amis ; les Larochefoucault, tout d'abord, grâce à qui il aura les portraits de plusieurs grands hommes. Les Larochefoucault lui fournissent en effet un Pic de La Mirandole, personnage dont les condisciples de Thevet ont épousé les nièces ; par Barbezieux, frère de François II de Larochefoucault et allié aux d'Amboise, il a les portraits de plusieurs membres de cette illustre famille : Charles, Georges et le sieur de St-Chaumont ; la fille de Barbezieux épouse le fils de Brichanteau qui fournit avec plaisir le portrait de son père. Thevet se procure, enfin, le portrait de Jacques de Billy, allié aux Larochefoucault par sa mère<sup>4</sup>.

Louis de Gonzague, duc de Nevers, lui envoie les effigies de son grand-père François et de son oncle Ferdinand ; la fille de Louis, Catherine, duchesse de Longueville, lui enverra le portrait de l'ancêtre de la famille, le valeureux Dunois<sup>5</sup>. De même, le duc de Nemours lui donne celui de son beau-frère Jacques d'Este, le duc de Lorraine ceux de son frère Louis,

1. *H. I.*, p. 138 b, 868, 157, 508, 530.

2. Henri de Mesmes, Pierre de Fide, le procureur général Bourdin, Jean de Bray. Cf. *H. I.*, p. 487 et *Cosm.*, p. 811 v° et II, p. 196.

3. Il cite, par exemple, celui du chancelier de l'Hôpital avec les raretés (*H. I.*, p. 579 v°) et la collection d'un émailleur de Limoges chez qui il a remarqué « une petite idole de Mercure massive de cuivre, ayant les yeux d'argent » (*Cosm.*, II, p. 527 v°).

4. *H. I.*, p. 518, 440 (sur Barbezieux), 406, 533, 431, 170.

5. *Ibid.*, p. 329, 412.



comte de Vaudémont, et de l'illustre aïeul Godefroy de Bouillon<sup>1</sup>.

On voit que Thevet sait où et comment trouver ses documents, et qu'il s'adresse à des personnes sûres, de préférence aux parents les plus proches. Ajoutons-en de nouvelles preuves : l'Oronce Finé est fourni par le fils du modèle, Laroche-du-Maine par son troisième enfant, l'évêque ; Nicolas Esdrin par son neveu ; les Cossé par Mme de Saint-Luc, sœur de Timoléon ; Louis III de La Trémouille par sa veuve qui a fait relever le portrait sur le tombeau de son mari<sup>2</sup>.

A défaut de parents, il s'adresse aux amis et aux compatriotes des modèles. C'est au capitaine des Suisses de la garde du roi qu'il demande son Guillaume Tell ; à Jacques de Poiani l'image de Léon Strozzi dont il a été le page et qu'il a suivi « en presque toutes ses fortunes » ; à St-Gelais sieur de Lansac Guillaume et Artus Gouffier<sup>3</sup>.

Mais c'est du cabinet de la Reine-Mère que lui viennent les plus nombreux et souvent les plus beaux de ses portraits. Thevet y a libre accès ; ses fonctions d'aumônier ordinaire l'y introduisent, et aussi son amitié pour le bibliothécaire Benciveny<sup>4</sup>. La Reine lui donne, d'ailleurs, des idoles d'Égypte et des pieds de momie<sup>5</sup>. Il fait reproduire chez la Reine les portraits des Médicis, il est admis à voir les dessins des Clouet, et il recopie notamment le Lautrec conservé à Chantilly<sup>6</sup> ; il tire même de chez la Reine un étonnant Pierre l'Hermite barbu<sup>7</sup>, qui ne se retrouve pas ailleurs. C'est, d'ailleurs, le moment où Catherine pense à ses crayons, les fait copier, et en fait un récolement en vue de faire exécuter ces tableaux

1. *Ibid.*, p. 381, 355.

2. *Ibid.*, p. 564, 437, 344, etc.

3. *Ibid.*, p. 496, 443, 340, 349.

4. *Ibid.*, p. 49 b, 287, 145. Cf. aussi sur lui DELISLE, *Cabinet des Manuscrits*, I, p. 207 ss.

5. *H. I.*, p. 640 b.

6. MOREAU-NÉLATON, *Les Clouet...*, II, fig. 161.

7. *H. I.*, p. 241 v<sup>o</sup>.

de seconde main qui peuplent les collections et les musées de province<sup>1</sup>. Ne faut-il pas penser que Thevet est de quelque façon à l'origine de cet engouement de Catherine de Médicis ?

\*  
\* \* \*

Thevet a partout des correspondants et des amis ; ils comprennent l'intérêt de la tâche qu'il s'est imposée et ne demandent qu'à l'aider ; de partout, il reçoit des crayons et des notices.

On lui envoie de Grenoble un Bayard dont l'original a maintenant disparu, de Poitiers un St-Hilaire sorti d'un ancien manuscrit, de Bordeaux un Montluc<sup>2</sup> ; un Français qui a été 40 ans captif au Maroc lui rapporte le portrait du « roi Chérif » ; Moulé Adella, roi du Maroc, lui a été donné par un peintre du lieu. Pierre Gilles lui offre un Théodoret pris sur un manuscrit grec<sup>3</sup>.

Puis, c'est Jean de Billy, prieur de la chartreuse de Gail- lon et qui a publié en 1570 une traduction du *Dialogue de la Parfaicion de Charité* de Denis Le Chartreux, qui lui fait envoyer de Cologne un portrait de cet auteur<sup>4</sup> ; c'est dom Edme de La Croix, revenant de Milan, qui lui apporte un St-Bernard. François de Moulins, doyen de St-Sauveur de Blois, lui envoie en 1564 un Bérenger d'Angers d'après une miniature de St-Martin de Tours, et, deux ans après, un Thibaud Le Bon, comte de Blois, qu'il tient des crayons du Cabinet de François I<sup>er</sup><sup>5</sup>.

Dom François Jary, chartreux, lui communique un portrait de Philippe le Hardi qu'il a reçu de la chartreuse de Champmol<sup>6</sup> ; Hilaire Hylaret, prédicateur ordinaire de la ville

1. DIMIER, *op. cit.*, I, p. 131 et MOREAU-NÉLATON, *Crayons... du Musée Condé*, p. 18, 24.

2. *H. I.*, p. 345, 110, 460.

3. *Ibid.*, p. 646. *Cosm.*, I, p. 11.

4. *H. I.*, p. 162.

5. *Ibid.*, p. 225, 510, 445.

6. Sur les répliques de ce portrait, voir B. PROST, *Inventaires des ducs de Bourgogne*, I, 1902, p. 4.

d'Orléans, fait peindre pour lui une Jeanne d'Arc « comme jadis elle était au trésor de la ville »<sup>1</sup>.

Les amis d'Italie ne restent pas inactifs : le bailli de Sienne, Ypolite Augustin, lui procure un Castruccio Castracani et en 1582 un Pie II ; un « bon ami » de Florence lui a envoyé des effigies de la famille Médicis : un Cosme I<sup>er</sup> et, en 1582, un Cosme le Vieux<sup>2</sup> d'après le portrait des Offices.

\*  
\* \*

Si Thevet se donne tant de mal, c'est qu'il veut faire œuvre critique ; il y tient ; il n'accepte pas aveuglément tous les documents qu'on lui propose ou qu'il possède : il en cite la provenance, il examine la valeur de celle-ci, compare les œuvres les unes avec les autres, essaie toujours d'en trouver d'authentiques, désirant, dit-il, « bailler poids et autorité à la vérité des figures que je produis »<sup>3</sup>.

Pour Timoléon de Cossé, il en reçoit le portrait de Mme de St-Luc, sa sœur, mais il tient, néanmoins, à le conférer avec un autre qui le représente plus vieux. Le St-Bernard venu de Milan est bien conforme, dit-il, à un autre reçu de Rome, et on pourrait multiplier ces exemples<sup>4</sup>. D'ailleurs, une lettre de Thevet à Ronet, avocat au Parlement fixé à Thouars, montre au vif l'historien et le critique en proie à ses scrupules. Dans ce billet, en effet, daté du 24 avril 1584, il raconte qu'il a fait graver deux fois le portrait de M. de La Trémoille ; la première

1. *H. I.*, p. 279. C'est, en réalité, le monument commémoratif du pont d'Orléans ; cf. SEPET, *Hist. de Jeanne d'Arc*, p. 850-886. Thevet ne se trompe-t-il pas de prénom, et son correspondant n'est-il pas, plutôt, Maurice Hylaret dont les traités sur les hérétiques ont paru à Orléans en 1587 ? Notons enfin un fait qui ne semble pas avoir été relevé : Thevet consigne dans sa notice sur Jeanne d'Arc que le 15 janvier 1562, le duc d'Aumale, venu voir son cabinet, lui dit posséder à Anet la cuirasse de la sainte.

2. *H. I.*, p. 225, 510, 455.

3. *Ibid.*, p. 268. Il y insiste à plusieurs reprises ; cf. notamment *Levant*, p. 146.

4. *H. I.*, 473, 490. Voir pour des comparaisons de médailles antiques, *ibid.*, p. 613, 70, 76, etc. Pour Guillaume du Bellay, plutôt que de le montrer vieux comme sur son tombeau, il préfère chercher ses traits dans une médaille (*ibid.*, p. 198).



fois, il avait utilisé un dessin fourni par la veuve et tiré par elle du tombeau de Thouars, mais il recommence, car la Reine-Mère lui en a donné un autre « qui lui retiroit mieux », et, à la demande de Ronet, il se décide même à recommencer une troisième fois<sup>1</sup>.

Des scrupules du même ordre lui font faire certains aveux et lui font juger sévèrement plusieurs de ses confrères ; c'est ainsi qu'il nous confie n'avoir pu trouver de portrait de Pierre Danès<sup>2</sup> ; d'autre part, il reproche à Paul Jove de donner un Christophe Colomb barbu et à d'autres de montrer Grégoire de Naziance imberbe, alors que son portrait, à Antioche, le montre barbu<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

Mais cette information, ces recherches, ces envois de grands seigneurs, ces cabinets qui s'ouvrent devant Thevet, cette rigueur, cette critique, tout cela est-il vrai, ou est-ce seulement de la hâblerie, le fait d'un homme vaniteux et menteur ? On l'a prétendu, et cela a longtemps ôté du poids au gros volume des *Hommes Illustres*.

Une telle accusation est ancienne, car Thevet eut, en son temps, bien des ennemis, bien des envieux. C'est Claude Guichard, Nicolaÿ à qui on a retiré son titre de premier géographe pour le donner au savant d'Angoulême<sup>4</sup>, Belleforest aussi. Lestoille encore a ridiculisé Thevet, le traitant « d'insigne menteur » ; de Thou a proclamé que ses trois plus grands défauts étaient la vanité, l'ignorance et la crédulité. L'ennemi le plus dangereux de Thevet, celui qui lui a fait le plus de tort, est Jean de Léry, qui est allé en Amérique après lui, et a traité de fables tout ce que Thevet avait raconté.

Thevet a riposté ; il a répondu à ses accusateurs, il s'est

---

1. Cette lettre a été publiée par la Société des Bibliophiles en 1876, 3 pp. in-8°.

2. *H. I.*, p. 583. Cf. sur ce portrait, M. BRIÈRE, *BAF.*, 1909, p. 220-221.

3. *H. I.*, p. 376, 17.

4. *Ibid.*, p. 640 v°, 766.

moqué de Léry, le traitant de « savetier ignorant » qui a toujours « le nez dans une bouteille ». Il raconte d'autre part qu'il a reçu Belleforest en 1564 et lui a montré des documents que l'autre a utilisés sans vergogne, et que, d'autre part, à son lit de mort, en 1583, Belleforest l'a prié de venir et, en présence de témoins dont l'imprimeur Buon, lui a demandé pardon<sup>1</sup>. Il a eu, enfin, pour le défendre, des amis, et qui comptent : Rabelais notamment, et aussi les poètes de la Pléiade qu'il a secourus de sa bourse et qui ont célébré son œuvre dans leurs vers : Ronsard, du Bellay, Dorat, Garnier<sup>2</sup>. Il a aussi pour lui des savants français et étrangers : Guillaume Postel, Scévole de Sainte-Marthe, Gentien Hervet d'Orléans, Vinet de Bordeaux, Philippe Melanchton, à qui il rapporte des curiosités d'Orient, et le naturaliste Gesner qu'il n'oublie pas non plus<sup>3</sup>.

Mais le meilleur moyen pour laver Thevet des reproches d'exagération et de mensonge est d'examiner attentivement quelques-uns des portraits de ses livres. On constate par certains recoupements que ses renseignements sont bons et ses sources sûres : son Budé, son Finé, ses Lautrec, Vaudémont, Lapalisse et Boisy sont bien les portraits de ces personnages par Jean Clouet dont on a des originaux et des copies<sup>4</sup>. De même, son Birague est copié sur une médaille connue. Son Dunois, envoyé par la duchesse de Longueville, est conforme au type du portrait de la collection Gaignières<sup>5</sup>. Son Montluc est du même type que le crayon de ce personnage conservé aux Estampes<sup>6</sup>. Plutôt que de multiplier ces exemples, rap-

---

1. *Cosm.*, II, p. 106 et *H. I.*, p. 560. Voir aussi une lettre de Thevet à Ortelius, vers 1585 (*Epistolae*, éd. Hessels, p. 329).

2. Voir les préfaces des *H. I.*, les *Poésies* de RONSARD (1560), les *Poemata* de GARNIER, 1586, p. 87 ; les *Hymnes ecclésiastiques* de LEFÈVRE DE LA BODERIE, 1578, fol. 50 v<sup>o</sup>.

3. *Cosm.*, II, p. 929, 930 ; I, p. 27.

4. Cf. notamment MOREAU-NÉLATON, *Les Clouet...*, II, p. 152.

5. Voir B. N. Estampes, O a 15, fol. 9 et *Revue de l'Art*, 1903, I, p. 213-228, 285-287.

6. B. N. Estampes, Na 21, fol. 24 (Bouchot, n<sup>o</sup> 196). Même remarque pour son Laroche du Maine.

pelons seulement que Bouchot, surpris de la pose singulière du Louis d'Anjou des *Hommes Illustres*, en suspecta l'authenticité, jusqu'à ce qu'il eut trouvé dans la collection Gaignières la preuve que le prince était représenté ainsi dans une peinture ancienne des Célestins.

Assurément, Thevet était vaniteux ; travaillant vite, et de mémoire, il a commis des erreurs<sup>1</sup> ; l'une d'elles dut lui être particulièrement sensible : comme l'a remarqué M. Dimier, il a donné le portrait de Barbezieux, un de ses bienfaiteurs, à la place de Bonnivet. Mais il n'en reste pas moins que l'œuvre de ce grand voyageur érudit et sympathique a eu une réelle portée historique et iconographique<sup>2</sup>.

Jean ADHÉMAR.

---

1. Cf. par exemple *H. I.*, p. 155, 656.

2. Cette œuvre, il comptait la revoir et la compléter. Dans sa préface, il demandait des « mémoires et pourtraits » pour la seconde édition de son livre, se plaignant des « fainéants et taquins », qui lui ont fait la sourde oreille. Nouvelle édition que, d'ailleurs, il ne devait pas voir, car elle ne paraîtra qu'un siècle ou presque après la première, en 1671, augmentée de la vie d'hommes illustres modernes (*Histoire des plus illustres et scavans hommes de leurs siècles... avec leurs portraits en taille-douce tirez sur les véritables originaux...*, à Paris, chez Fr. Mauger), mise en neuf petits volumes « aussi propres pour porter à la campagne ou dans les promenades solitaires que pour le cabinet ». Elle ne vaut la première, ni pour la présentation, ni pour la qualité des gravures qui reproduisent très maladroitement celles du xvi<sup>e</sup> siècle. — Les collections réunies par Thevet semblent avoir été mises en vente après sa mort ; on retrouve de ses livres et de ses curiosités dans quelques musées et bibliothèques ; mais le sort de ses crayons est ignoré ; cet ensemble considérable a disparu sans laisser trace ; les curieux de portraits du siècle suivant n'en ont rien recueilli ; MOREAU-NÉLATON ni M. DIMIER n'en citent nul souvenir.

## VARIÉTÉ

---

### Rome, la Grèce, et la gladiature.

Sous un titre<sup>1</sup> qui prête assez à discussion, comme on va voir — car il eût fallu au moins écrire « dans l'Orient grec et romain » — M. L. Robert a publié au début de la guerre actuelle un livre, extrait, dit-il, de ses futures études sur les *Concours grecs, d'Alexandre à la fin du monde antique*. Il examine ici spécialement à l'avance, en grand détail, les combats de gladiateurs et les chasses d'amphithéâtre, à travers ce qu'il appelle, ainsi qu'on voit, l'« Orient grec ». — Tout d'abord il a visé à expliquer (ch. I) son classement des documents et la valeur de ses sources, précisant au passage, souvent de façon très ingénieuse, divers termes plus ou moins méconnus de la gladiature ou des *venationes*<sup>2</sup>. Le ch. II présente ensuite une édition critique commentée des inscriptions, reliefs, peintures, etc., *testimonia* du dossier d'enquête. Après Drexel qui, en 1920, rassembla déjà 95 inscriptions ou reliefs (p. 8, n. 1, p. 15), M. L. Robert a fait monter le répertoire jusqu'au chiffre de 302, tout compris, ce dont il est très fier : « J'ai lieu de croire, écrit-il, p. 15, que le grand nombre de ces documents surprendra les érudits. » — Le ch. III (p. 239 sqq.) est intitulé : *Diffusion des combats de gladiateurs* ; le ch. IV (p. 266 sqq.) a trait à l'*Organisation des combats*. Le ch. V (p. 309 sqq.) concerne plus spécialement *Les chasses et combats de bêtes à l'amphithéâtre*. Il y a, à la suite, des index commodes, et vingt-cinq planches, qui ne sont pas toutes bonnes, ni neuves, ni même utilisables<sup>3</sup>.

---

1. L. ROBERT. *Les gladiateurs dans l'Orient grec*. Paris, E. Champion, 1940 ; in-8° ; 357 p., 25 pl. : fasc. 278 de la *Bibliothèque des Hautes Études*. — M. L. ROBERT a cité déjà lui-même son livre (*REG.*, 53, 1940, p. 202), avec la seule mention de l'imprimeur, ce qui n'est pas d'une très bonne méthode. Au vrai, l'ouvrage a formé le 278<sup>e</sup> fasc. de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*. Le lecteur qui aura à s'en assurer ne remarquera pas sans quelque stupéfaction que le volume porte à la couverture et au dos, la bien lamentable mention : « Série de guerre ». Si ce n'est pas ici à cause du sujet — ou du ton de certaines notes — voilà un rappel qu'on eût pu s'épargner en France.

2. On trouvera au besoin, à nouveau, tout le détail de ces gains — chacun repris et accompagné de la mention chère aux gladiateurs : ἐνίκα λαμπρῶς, dans le *Bulletin* signé Jeanne et Louis ROBERT, *REG.*, 53, 1940, p. 202 sqq. — Rien n'a été omis à l'enregistrement.

3. Pour les plus mauvaises, cf. p. ex. : pl. X, pl. XXIV (252), etc. — Beaucoup de ces documents n'étaient pas inédits, notamment ceux d'Ephèse, connus par des dessins de J. T. Wood, médiocres. Mais comment ne pas appliquer le même qualificatif aux photographies ici luxueusement substituées ?



On a déjà pu, sans en rechercher les occasions, signaler aux lecteurs de la *Revue*<sup>1</sup> que, sur plusieurs points, la documentation de l'auteur restait encore lacunaire ; ainsi pourrait-elle paraître manquer, çà ou là, aux règles cartésiennes, utiles aussi en histoire, des « dénombrements complets. » Quand M. L. Robert écrit, p. ex. (p. 36-37), qu'il n'a rencontré sur sa route que trois mosaïques de Cos, d'ailleurs inédites, on pourrait lui répondre qu'il n'a pas bien su chercher ailleurs. La preuve en fut donnée. En s'en tenant à l'épigraphie, et en raison des conclusions ici avancées avec quelque éclat, du désir avoué de « surprendre » (cf. ci-dessus), il semble bien que tout document plus ou moins instructif eût du entrer en compte : qu'il s'agit de la représentation d'un *munus*, ou de la simple fantaisie d'un amateur de combats spectaculaires d'hommes ou de bêtes.

Le livre n'est pas, certes, cette fois, un simple catalogue de documents, ou un recueil de notes. Contre tous ses prédécesseurs en érudition, M. L. Robert s'est proposé de démontrer, sinon que la Grèce avait vraiment aimé elle-même les jeux de gladiature, du moins qu'elle n'avait pas boudé contre eux. De là le titre, et de là la méthode, car c'est sur la Grèce et l'Orient que la lumière de l'enquête est portée ; même, elle s'y restreint. On verra plus loin si c'était là une juste attitude, ce dont je doute. — Je crois aussi, je le répète, qu'il n'eût rien fallu exclure de la recherche, s'il s'agissait de conclure péremptoirement : ni les bronzes, ni les terres cuites, ni les casques, ni les lampes, etc. : tout ce qui manque ici. — Outre qu'il y a une certaine part de ces documents, quoiqu'en dise M. L. Robert, qui peuvent être localisés et datés<sup>2</sup>, tout comptait, autant même que les 302 inscriptions ou reliefs anépigraphes ici allégués.

C'est cela, seulement, que le livre a pu arriver à mettre en ligne. Mais l'auteur, qui voit là l'essentiel, a-t-il eu raison de juger que son lecteur devra être impressionné, même par une telle « masse de manœuvre » ? 302 documents — quelques-uns bien minces — pour toutes les villes d'Orient et de Grèce — des Mésies à la Cyrénaïque, de Dyrachion aux cités anatoliennes — surtout s'ils sont espacés chronologiquement sur quatre siècles, cela ne peut guère « surprendre » en vérité que ceux qui n'ont pas eu la pratique de l'histoire, ou même celle des cartes, à notre avis. Si M. L. Robert avait, par exemple, reporté graphiquement les provenances qu'il indique, sur le plan général de l'« Orient grec », il eût pu constater tout de suite, lui-même, l'indigence

1. *Rev. arch.*, 1941, II, p. 159-163 (à propos de la mosaïque de Coron) ; cf., *ibid.*, p. 256 sqq., à propos de la question des gladiateurs archaïques.

2. O. BRONEER, *Corinth*, X, *The Odeum*, lampe romaine du Céramique d'Athènes, p. 54, fig. 37 ; *L'antiquité class.*, VIII, 1939, p. 23-33 et pl. II, 2 (lampes avec figures de gladiateurs). — Le dernier ouvrage du regretté J. HACKIN, *Recherches archéologiques à Begram*, 1939, a fait connaître des gobelets de verre peints avec combats de gladiateurs portant l'équipement des professionnels des *ludi* : exportation d'ateliers « romano-syriens », semble-t-il (p. 39, fig. 33, p. 40-41, fig. 35-36), sinon objets envoyés d'Occident, peut-être. Pourquoi ces productions, répondant au goût d'une clientèle asiatique, passeraient-elles pour être moins instructives que des épitaphes de gladiateurs nés ici ou là ?

relative où son dépouillement aboutit : « *Rari nantes in gurgite vasto* ». On protestera, bien entendu, que la destruction des témoignages du passé est seule en cause, ici, et doit être tenue, seule, pour coupable de l'effet signalé. Mais n'eût-il pas été plus prudent, dès lors, de ne pas tant affirmer ? Je ne crois pas volontiers, pour ma part, que la preuve annoncée ait été fournie, au contraire : mon avis bien net est que l'hellénisme antique n'a pas tant marqué d'attachement, même en sa décadence, à un jeu cruel transporté vers l'Orient par des Occidentaux assez sanguinaires. Ceux-ci *seuls* s'y plaisaient ; ils ont été contents, pour des raisons qui ne les honorent pas, de recruter aussi à l'occasion sur place, dans les pays qu'ils annexaient, de la main-d'œuvre étrangère, parmi la canaille désœuvrée ; partout où il y avait des miséreux prêts à vendre leur seul bien, leur peau, à tout acheteur, et qui n'obtenaient plus d'être des mercenaires aux armées. C'est à ce titre, seulement, qu'on pouvait parler, semble-t-il, du goût (?) de la gladiature dans l'Orient grec. — On s'en rend compte, bien clairement, par les épitaphes recueillies, *si sporadiques*, dont on ne peut pas même assurer qu'elles soient, en Grèce, autres que *rare*s, sans une statistique générale qui eût conféré le nombre total des morts. Ainsi, dès les premières pages, le commentaire fait-il contresens, je crois ; comme le titre même, à la vue de l'historien, s'il est impartial.

Car M. L. Robert a bien été forcé de convenir (p. 240, p. 270, p. ex.), que — sauf en quelques cas peut-être (ils n'apparaissent pas dans le livre) — les combats de gladiateurs dont il a fait état sont venus de Rome directement, et restent ainsi liés, dans le Levant, *au culte impérial romain, au don d'évergètes souvent latins*<sup>1</sup>. Pour qu'on pût parler d'un spécial entraînement des Grecs eux-mêmes à ces horreurs, il n'eût pas convenu qu'il en fût ainsi. Il n'eût pas fallu non plus que tant de comparaisons pussent s'établir même dans l'« Orient grec » avec des usages, des monuments, spécifiquement latins (p. 110, p. 120 sqq.) ; et que les villes de colonies romaines — Corinthe, Philippes, Apri, Antioche de Pisidie, Parion, etc. (p. 240) — aient eu toujours les jeux de gladiature les plus achalandés. — Ce n'est pas hasard si M. L. Robert a dû admettre aussi qu'en Grèce continentale, les *testimonia* relatifs à des gladiateurs sont bien plus rares qu'en Ionie (p. 247). D'autres avec moi penseront sans doute qu'on eût pu et dû expliquer cela par le fait que les riches Romains se retrouvaient plutôt chez eux en Asie ; ils pouvaient aussi beaucoup mieux exploiter cette province que la pauvre Grèce, où ils n'avaient, ni beaucoup à apprendre, ni beaucoup à gagner, à glaner ; s'ils furent portés d'occasion en Grèce par les nécessités de la politique ou de la guerre, c'est ailleurs qu'ils organisèrent leurs plaisirs sanguinaires de mauvais riches, plus au contact de cités cosmopolites, plantureuses — Milet, Éphèse, Smyrne — où la gladiature a fait prime, mais non pas, certes, par ce qu'il y avait là un « vieux fonds ionique ou dorien », bien

---

1. Ce qu'avaient discrètement indiqué A. BOULANGER, cité ici, p. 13-14, et J. HATZFELD, *ibid.*

oublié ! On eût dû plutôt noter que les Romains retrouvaient en Anatolie les traditions ancestrales des Étrusques, qui leur apprirent la cruauté : avec les massacres de prisonniers, par exemple, dont les combats de gladiateurs dérivent si à l'évidence, ce qui n'a été nulle part noté, disons le en passant, par M. L. Robert<sup>1</sup>.

On a pu voir ici, il y a peu<sup>2</sup>, comment et pourquoi on pouvait difficilement décider sur la présence possible de gladiateurs en Grèce dès l'époque archaïque, dans un temps où pour l'Étrurie, au contraire, nous n'hésitons point. Si, pendant l'ère impériale, M. L. Robert postule que la Sicile et l'Italie méridionale ne doivent plus être considérées comme « faisant encore partie du monde grec » (?) — ce qui évite d'y signaler certaine répugnance instinctive aux jeux sanglants ! — avait-il bien le droit de prétendre que, pour la même date (p. 10), l'Ouest de l'Asie Mineure restait encore « profondément hellénisé<sup>3</sup> » ? Au contraire, M. J. Hatzfeld avait eu raison, je crois, de noter que là où les villes orientales, à l'époque impériale d'ailleurs, ont eu des *φαιλῖαι μονομάχων*, de Cyzique à Cos, de Mytilène à Smyrne, c'est qu'il y avait aussi, sur place, de grandes communautés italiennes « influentes et prospères »<sup>4</sup>. On pourrait ajouter encore, et montrer d'ailleurs que, même en ces cas, parfois, il n'y a pas toujours eu, là même où on l'eût attendu, fréquence des jeux romains, prédominance des instincts cruels d'Occident. — Si Cos a cédé à l'influence latine, Rhodes, quoique vaincue dès le II<sup>e</sup> s. av. J.-C., a résisté jusqu'au temps des Flaviens (p. 240, 248). La plus ancienne colonie romaine qui ait été organisée en Grèce, celle de Délos, déjà prospère avant le milieu du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., n'a pas fait abus, ce semble, des exercices spectaculaires de gladiature, gardant jalousement sa civilisation grecque<sup>5</sup>. Notons encore qu'à Éphèse, les propagandistes des jeux sanglants sont à rattacher à la célèbre famille des Vedii, qui n'est pas très grecque d'origine<sup>6</sup>. Ailleurs, ceux qui organisèrent les honteux spectacles d'amphithéâtres s'appellent en Orient, Lucullus, ou Hérode Agrippa.

1. Bien vu, au contraire, par Friedländer, V. Chapot, et d'autres. L'auteur a d'ailleurs senti l'objection, p. 239 sqq., sans s'y arrêter suffisamment. On a maintenant, grâce aux *Διηγήσεις* des *Ailia* de Callimaque, un texte important sur le sacrifice humain chez les Tyrrhéniens : cf. R. FRIEßER, *Sitzber. Bayer. Akad.*, 1934, Heft 10, p. 12 sqq.

2. *Rev. arch.*, 1941, II, p. 256.

3. L'Orient n'était-il pas, au contraire, profondément romanisé, déjà ? On en jugerait ainsi à regarder les dates des libéralités des grands prêtres, délégués du pouvoir occidental (p. 256). D'ailleurs, pendant toute l'ère impériale, dans la période que M. L. Robert a considérée surtout, c'est toujours à Rome que se sont donnés les plus énormes *munera*, par la volonté complaisante des empereurs ; s'il faut se reporter à Berytus, l'organisation est au compte d'Hérode Agrippa (p. 281-282).

4. *Les trafiquants*, 1919, p. 336.

5. Cf. L. ROBERT, p. 264. Nous n'avons à Délos qu'un graffito, peu démonstratif et qui n'est peut-être même pas sûrement local : p. 118, n° 62. Et M. L. Robert est bien forcé d'écrire, p. 264 : « Le « dessin du gladiateur M. Caecilius Epagathos, n° 62 » (noter le nom !) « s'explique par la vie de la communauté italique de Délos. C'est dans des maisons d'Italiens que des peintures représentaient un combat de gladiateurs, un combat de pégnaires et des chasses. » Alors ?

6. Cf. L. ROBERT, p. 196, n. 1, à propos du n° 202.

Si M. L. Robert eût fait plus intégralement acception de la documentation archéologique, dont il ne retient guère que quelques peintures — non étudiées — en dehors des reliefs, épigraphiques ou autres, il eût été conduit, je pense, à remarquer lui-même que les amphithéâtres n'ont guère été créés *en Grèce*<sup>1</sup> que dans les villes les plus romanisées ; il est significatif que sur la liste, d'ailleurs incertaine, qui nous est ici donnée p. 33-34, on ne relève *que Corinthe*. — C'est Athènes *seule* qui figure ailleurs dans la série (incomplète aussi) des théâtres aménagés (p. 34), et précisément surtout pour les *venationes*, dont le goût n'était pas spécialement romain, et qui pouvaient être organisées sans tant de cruauté : Athènes, mais avec Corinthe, encore ! Ce n'est pas un hasard si la ville orientalisante dévastée par Mummius et rebâtie à la romaine a tant fourni aux jeux de cette sorte. — Ailleurs, une *seule* inscription, honorifique, relative à un *munus* du II<sup>e</sup> s., a été recueillie : à Mégare (n<sup>o</sup> 59), autre cité cosmopolite.

On notera assurément que dans une question de cette sorte, quand il fallait décider entre Orient et Occident, il était paradoxal de laisser à d'autres (p. 9) l'Occident latin. Seule, une statistique comparative complète pouvait avoir force de preuve. M. L. Robert paraît très sûr de la légitimité des limites géographiques fixées par lui pour son enquête (p. 9). « Elles se justifient d'elles-mêmes », nous dit-il. — On pourrait pourtant se demander, je l'ai déjà dit, pourquoi la Sicile et la Grande Grèce, si imprégnées d'orientalisme grec dès les origines, ont eu droit ici à rester hors de cause ; et pourquoi on a séparé Cyrénaïque et Tripolitaine ; et pourquoi aussi, il nous est affirmé que dans les Mésies, les limites d'extension de la civilisation grecque correspondent à la diffusion même des inscriptions en langue hellénique ? Le problème a été là comme ailleurs plus complexe, ce que M. P. Dimitrov a bien montré, récemment, en étudiant les aspects des stèles funéraires de Bulgarie<sup>2</sup>. Et, pour ces régions autant que pour d'autres, certains indices sont significatifs, que M. L. Robert a lui-même rappelés, sans en tirer instruction : p. ex., lorsqu'il remarque, p. 19, que dans les textes de gladiature, certaines abréviations, en latin et en grec, se correspondent : ainsi, on a eu πω, π, pour *pug.*, *p.* L'habitude des sigles venait-elle donc de Grèce ? — Il est peut-être habile de paraître aligner 302 documents à l'appui de la thèse suggérée. Mais, à mon sens, si l'on regarde de près, on ne devait pas pouvoir tabler sur les inscriptions simplement recopiées en langue du pays, et qui ne sont que « des traductions officielles de documents romains »<sup>3</sup>. Peut-être eût-il fallu,

1. Comment n'a-t-on pas pensé que cette question de la présence des amphithéâtres était décisive ? Il suffit bien de replacer sur une carte du monde ancien les amphithéâtres connus archéologiquement ou grâce à des textes, pour savoir où, par qui, et pour qui, les jeux de gladiateurs ont été inventés et développés.

2. D. P. DIMITROV, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, Anz., col. 511-512 ; *Bullett. comun. Roma*, 66, 1938, Mus., p. 127 ; *Bullet. Inst. arch. Bulgare*, 13, 1939, p. 1 sqq., cf. *Rev. Et. latines*, 19, 1941, p. 336.

3. C'est M. L. ROBERT qui nous en avertit lui-même, p. 19.



donc, faire un choix, et par exemple, mettre en lumière plus spéciale les inscriptions (mais il n'y en a guère !) qui mentionnent des gladiateurs *de noms grecs*<sup>1</sup>. En général, la langue technique des spectacles sanglants de l'amphithéâtre a été formée à l'Orient par traduction de termes latins<sup>2</sup>. Il semblera légitime dès lors de ne pas faire hommage à la Grèce de trop de documents *traduits*. Quand on présente une affirmation aussi dogmatique que celle de la p. 39 : « Les combats de gladiateurs, d'origine romaine, ne sont pas restés dans l'Orient grec une coutume romaine, réservée aux Romains établis là ; la population grecque se l'est assimilée », il conviendrait qu'on pût alléguer aussi au passage des preuves tangibles du fait<sup>3</sup>. Or, maintes protestations nettes, de la part des Grecs, sont connues. Je ne pense pas que M. L. Robert ait bien réussi à les amoindrir, ni même qu'il ait fait oublier à ses lecteurs impartiaux qu'il n'allègue, à travers tout son ouvrage, qu'une *seule* inscription *pour Athènes* (p. 116, n° 58). C'est assez peu dans ce qui nous est dit être une « imposante série ». Or que prouve-t-elle, cette inscription unique d'Athènes ? Qu'en 36-37 (!) le roi *thrace* Rhœmetalcès, devenu archonte éponyme, crut devoir régaler la ville de Pallas de combats et de véneries, dont on ne nous dit pas le succès. Ce Barbare jugeait les Athéniens en Thrace. Ce sont d'ailleurs surtout, notons-le, les peuples batailleurs du Nord, de la Thrace à la Thessalie, qui sont allés volontiers s'inscrire et s'exhiber à Rome ou ailleurs comme gladiateurs : le type « *thrax* » définissait une catégorie de sicaires d'amphithéâtre, équipés avec l'armement indigène, et c'est à la Thrace que Thasos se rattache, pour la prestation de quelques gladiateurs. Quant à Sparte, elle n'a fourni qu'un témoignage, elle aussi (p. 295-296) ! — L'hellénisme n'était-il donc pas chez lui à Athènes et Sparte ? Cela n'empêche pas M. L. Robert de nous parler (p. 239) de la « large diffusion » qu'il aurait prouvée pour les jeux romains en pays grecs, et il ajoute : « Je dis bien, en pays *grec*, non en pays oriental ou hellénisé ». C'est se contenter de peu pour affirmer beaucoup. On pensera plus équitablement que la Grèce et l'Ionie ont su se défendre. Le sanctuaire des muses grecques (p. 239) n'a été pro-

1. On distinguera pour les sobriquets. La Grèce a-t-elle habillé *elle-même*, du nom de quelques-uns de ses héros, mythiques ou autres (cf. p. 298 sqq.) les sicaires et les bestiaires des *ludi*, des *venationes* ? Je le croirais difficilement. On comprend mieux là une réclame latine, assez basse propagande où l'on verrait donc hommage (?) à la Grèce. Sur les noms *transcrits du latin*, dans le vocabulaire de la gladiature, cf. L. ROBERT, p. 297.

2. Pour une « petite partie », dit M. L. ROBERT, qui à l'occasion, se contredit : cf. p. 20, 27, p. 39-40.

3. P. 240, M. L. Robert répète qu'à ce spectacle romain les Grecs n'ont « nullement boudé ». Mais le démontre-t-il ? Au contraire, la phrase de Chrysostome dont M. L. Robert déclare avec embarras qu'elle « ne concerne qu'Athènes » (p. 246, n. 6 : et qu'en savons-nous ?) paraît démonstrative du dégoût des meilleurs, en pays grec. Il a bien fallu aussi noter, p. 246, n. 6, tel passage du *Démonax* de Lucien, 57, assez significatif : « Les Athéniens délibéraient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs à l'exemple des Corinthiens. Démonax se présenta devant l'assemblée et dit : « N'allez point aux voix, Athéniens, avant d'avoir renversé l'autel de la Pitié. »

fané qu'accidentellement par les gladiateurs d'Occident. Si Gortyne, Mytilène, Samos, Cos, Ilion, Cyzique, çà et là, ont cédé peu ou prou, ce n'est pas en tant que « vieilles cités ioniennes ou doriennes » — ainsi qu'on voudrait nous le dire, p. 239, p. 244, si tendancieusement — mais comme foyers de moindre hellénisme, sans doute. Athènes, elle, a bien résisté, au moins, semble-t-il, jusqu'à Domitien, ce qui peut suffire (p. 246). Quand ce misérable empereur, dont on sait ce qu'il était dès la jeunesse, a souillé le théâtre d'Athènes par un *munus*, des philosophes locaux signalés par Lucien et Dion Chrysostome ont encore manifesté leur réprobation. M. L. Robert n'ignorait pas ces faits (p. 246-247). Il sait aussi que Rhodes a rejeté plus complètement encore l'attrait de la gladiature (cf. ci-dessus et p. 248) : là, *aucun* texte !

Bien mieux, ce qui se dégage du répertoire de M. L. Robert, à l'encontre de sa thèse, c'est qu'on s'est détourné aussi en Syrie, en Égypte, des honteux spectacles de l'amphithéâtre (p. 241 sqq.). Antiochus Épiphane, déjà, avait gagné à Rome, *comme otage*, la perversion qu'il rapporta à Antioche, mais sans lendemain (p. 264). Je ne sais si l'on ne trouverait pas à acquitter l'Orient aussi de l'accusation portée ; car il est plus que paradoxal, il est injurieux de blanchir les régions où l'hellénisme n'avait pas tant pénétré (p. 243), comme si l'hellénisme avait lui-même véhiculé tout le mal ! Seuls, les Galates ont eu, à ce point de vue, des goûts, hélas ! significatifs, et qui étaient restés trop occidentaux, du temps de Déjotarus à celui de l'Arlésien Favorinus, contemporain d'Hadrien (p. 255). Au vrai, l'odeur maudite du sang humain versé en spectacle n'est sensible partout que sur la trace de Rome.

Il faudra d'ailleurs, en lisant l'ouvrage, prêter grande attention aux dates. Je me borne à faire remarquer que M. L. Robert reconnaît lui-même, p. 263-264, que sa documentation essentielle, ch. II, relève presque tout entière de *l'époque impériale*<sup>1</sup>. Les auteurs littéraires auxquels nous sommes renvoyés, p. 31-33, sont des temps latins, et les témoignages de l'histoire commencent à Lucullus. Il y a là des constatations bien embarrassantes, et qui devaient, tout au moins, valoir les circonstances atténuantes, non un verdict si brutal, à la Grèce *d'après* la conquête romaine, diminuée, appauvrie, asservie<sup>2</sup>. On n'est pas toujours responsable de sa populace, après les revers, même en pays très civilisés, moins encore de ses faméliques. Les *Græculi esurientes* qui n'étaient pas tous artistes, n'ont pas tous bénéficié des plus nobles moyens de servir leur cruel vainqueur, ni des plus anodins. En tout cas, ce qu'essaye d'indiquer, aux pages 254 sqq., M. L. Robert, sur la possibilité de rendre plutôt responsables en cette affaire les classes cultivées (!)<sup>3</sup> paraîtra une fâcheuse entreprise, absolument

1. Cf. aussi, p. 19 : « Nos inscriptions datent surtout du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> s. »

2. Cf. L. ROBERT, lui-même, p. 247.

3. Je ne prétends pas accabler à mon tour les uns au bénéfice des autres, n'ignorant pas que la loi latine a considéré les gladiateurs, ces « misérables

contraire aux textes, et à la vraisemblance. Ce ne sont pas sans doute les professeurs et les intellectuels qui fournissent encore, à Paris, la clientèle du Vélodrome d'Hiver pour les matchs de boxe, résidu des combats d'amphithéâtre ; et les « grands bourgeois » eux-mêmes ont toujours eu d'autres distractions que le *ring* populaire. Les gladiateurs se recrutaient dans le bas-monde, leurs admiratrices surtout dans le demi-monde ; M. L. Robert l'a constaté, même épigraphiquement. Sur ce point, et d'autres, le livre choquera ceux qui n'aiment pas l'acrimonie de ces sortes de querelles rétrospectives, au nom des *a priori*, sans doute, d'une politique moderne.

En tout cela, aussi bien, les dates sont maîtresses, et leur témoignage seul reste irrécusable. Tout au plus, M. L. Robert a-t-il pu remonter exceptionnellement jusqu'à un rescrit de César et à un passage des *Res gestæ* d'Auguste, pour prouver — c'est assez peu — que César et Jean Hyrcan — *non pas les Grecs !* Auguste et sa famille — Romains et Juifs, par conséquent — se plaisaient à des combats qui alors « n'existaient pas en Grèce » (p. 19). Or, où en était-on, de la grécité déjà, depuis 146 ! — A Thasos, les inscriptions qui intéressent la gladiature sont peut-être en rapport avec la dédicace du *sanctuaire de Rome et d'Auguste* (p. 52, nos 49-54), en tout cas, avec le culte impérial (p. 108) ; et elles sont disposées matériellement, par les lapicides, *comme à Pompéi* (p. 110) ! Il s'agit donc bien d'une importation, non d'une implantation. — Est-il « *symptomatique* de la large et profonde diffusion en *Asie Mineure* des spectacles de l'amphithéâtre », comme on nous dit (p. 37-38), le fait que Synnada « qui se réclame avec insistance de ses origines ioniennes et doriennes » (*sic*), ait utilisé *sous Gallien* (!) des combats d'hommes, et des chasses, sur ses monnaies (nos 130-131) ? Qui le croira ? Et peut-on légitimement tenir la vraie Grèce pour responsable des graffiti de Doura-Europos (p. 40), que tant d'orientalistes ont eu plaisir à attribuer si gaillardement à l'art parthe ? La grande époque des *munerarii* correspond en gros, d'un bout à l'autre du répertoire, au temps d'Apulée !

On jugera surtout que M. L. Robert est partial dans son essai d'éluider la condamnation portée par les philosophes de Grèce, et même par l'opinion publique, contre les jeux de l'amphithéâtre. Il s'évertue mal à ce résultat (?), p. 239 sqq. — Car après avoir postulé qu'on s'est laissé « hypnotiser (*sic*) par quelques protestations d'écrivains grecs » (p. 248), il allègue tout aussitôt plusieurs textes de Plutarque et même d'Artémidore qui ruinent tout son propos. On en eût trouvé bien d'autres, en révisant le dossier. Au vrai, il n'y a pas même eu seulement alliance du clergé et des interprètes des songes, en cette affaire. Des philosophes patentés comme Épictète se sont prononcés. L'interprétation même d'un mot du rhéteur Polemôn, p. 255-256, dans le livre, est aigrement tendancieuse, ainsi qu'on en peut juger aisément.

---

comme « le rebut dégradant de la société » (L. ROBERT, p. 26). Mais a-t-on trouvé et prouvé par hasard que la loi grecque leur fût plus indulgente, et les eût traités avec moins de mépris ?

Avec ses sages, presque toute la Grèce a protesté en fait, frappant d'ἀτιμία la profession des gladiateurs : τὴν δόξαν [ἔχοντες] ἐν τῇ αἰσχύνῃ αὐτῶν, pourrait-on dire d'eux selon la formule de la p. 261, n. 2. Et jusqu'aux temps byzantins, en Orient, on est allé bien plus volontiers à l'hippodrome qu'à l'amphithéâtre, où, du côté de l'Occident, il y a eu tant de chrétiens livrés aux bêtes ! Ce qui passionnait Byzance, c'était encore surtout<sup>1</sup> les courses, si caractéristiques du goût agonal et athlétique des anciens Grecs<sup>2</sup>. Qui voudra l'oublier ? Cela était déjà senti, sans doute, par le plus hellène des empereurs romains, et le plus philosophe, ce Marc-Aurèle qui tenait son journal intime en grec : il avait fait supprimer un jour, de ses *munera* officiels, l'usage des armes affilées (L. Robert, p. 23, n. 2), revenant à des combats d'athlétisme. Combien différent Commode, gladiateur par goût (*ibid.*, p. 31) ! Or la Grèce cultivée a opiné avec Marc-Aurèle, et non point secrètement ; Dion Chrysostome la représentait bien en son temps, malgré ce qui nous est dit, p. 253. Il faudra attendre le iv<sup>e</sup> s. pour trouver, avec Libanius, un rhéteur favorable, par déchéance d'âme, à d'ignobles jeux de mains. M. L. Robert n'a-t-il pas écrit lui-même, en une phrase assez juste, qui montre d'ailleurs combien il est, à l'occasion, habile à se contredire : « La société grecque a été gangrenée par cette maladie venue de Rome. C'est un des succès de la romanisation du monde grec. »

On ne trouvera, dans le livre, nulle part posée la question de l'origine des jeux de gladiature. Comme on l'a vu, l'auteur ignorait en partie le matériel archéologique des petits bronzes, qui eût pu le documenter sur la date d'apparition des sicaires d'amphithéâtre, combattant en public

1. Byzance a pourtant eu des jeux de gladiateurs, signalés par G. MENDEL et A. M. SCHNEIDER (*Byzant. Ist. Forsch.*, VIII). Le nom de cette ville ne figure pas dans les relevés de M. L. Robert, parce qu'il n'a pas rencontré là d'inscription.

2. Notons ici en passant, l'erreur grave qui consiste à dire, avec M. L. Robert, p. 252, que « le dédain et le dégoût pour l'athlétisme sont absolument contraires à l'opinion générale des Grecs », et qu'Epictète « brise avec la mentalité grecque » (*sic*), parce qu'il traite les gladiateurs de « sales, dégoûtants ». On a pu faire au contraire (Marcel Berger) tout un recueil avec les aphorismes d'Euripide et de bien d'autres contre l'athlétisme professionnel en Grèce. — Notons aussi que M. L. Robert a bien tort d'être fâché de ce que certains prédécesseurs aient pu à l'occasion confondre des athlètes et des gladiateurs (p. 15-16). Je suis dans le nombre de ces coupables, qui ont droit aux foudres d'une critique juvénile. — Mais au vrai, la boxe et le pancrace faisaient transition. C'est M. L. Robert qui le remarque, p. 20, et l'on n'a pas attendu l'importation des jeux romains de gladiature, pour qu'il y eût, dans l'Altis ou ailleurs, mort d'homme. L'athlétisme grec exhalait de l'âpreté : Pausanias relate des anecdotes d'athlètes *devenus fous* pour avoir tué un adversaire. Au moins, tout cela restait accidentel, et d'ailleurs réprouvé. On n'affichait pas le Ἐνίκᾳ λαμπρῶς, spécialement en ces aventures. En ce qui touche aux confusions de l'athlétisme et de la gladiature, elles ont aussi résulté de l'emploi poétique du mot stade, au lieu d'amphithéâtre (L. Robert, p. 21, p. 35-36). Enfin, on a bien pu parler d'Ἀρεῶς ἀθλητῆρες pour des gladiateurs, et jusqu'au temps de Marc-Aurèle (L. Robert, p. 21-22), ce qui entretenait l'ambiguïté. Certains stades ont d'ailleurs été utilisés pour des *munera* (p. 35). P. 253, M. L. Robert reconnaît lui-même que les Grecs, parfois, associaient les gladiateurs aux athlètes.



du côté de l'Étrurie et d'ailleurs<sup>1</sup>. Il a relégué dans une note dédaigneuse, et pour les condamner sur un point de détail, les recherches de M. A. Piganiol, relatives à l'origine des jeux romains<sup>2</sup>. Mal lui en a pris pourtant, je crois, d'éluder, et ces problèmes importants d'origine<sup>3</sup>, et aussi certains autres aspects instructifs de son sujet : la transformation des monuments architecturaux, par exemple, pour jeux publics. S'il mentionne en passant les aménagements des théâtres de Philippos et de Stobi, sa documentation est loin d'être complète ailleurs (cf. à Sarmizegetusa, à Carnuntum, p. ex.) même pour les édifices les plus utiles à sa querelle contre l'hellénisme, comme l'Odéon de Corinthe, dont il déclare n'avoir point vu la publication<sup>4</sup>. Peut-être ne lui eût-elle que peu appris ; car il n'a guère tiré, là-même, des peintures du théâtre<sup>5</sup> ? Au vrai, c'est toute la documentation d'Occident qu'il eût bien fallu faire intervenir aussi par comparaison, pour nous fixer plus au juste sur ce que les Grecs, à l'Orient, ont voulu et pu réaliser, dans le même sens que les Latins ; ainsi jugerait-on l'étendue (?) de leurs concessions au goût occidental. — Je crois qu'une recherche de ce genre n'aurait pas été défavorable à la Grèce ; elle montrerait, prédominant *en Occident*, un entraînement qui n'a été que bien partiellement suivi en Grèce, dans les mêmes temps. N'est-il pas significatif que de Lecce à Autun et à Ampurias<sup>6</sup>, on ait si souvent sacrifié à l'attrait des jeux sanglants ? Pendant l'époque impériale, les amphithéâtres d'Apulie et de Calabre, comme celui de Lucera dédié à Auguste, et bien d'autres<sup>7</sup>, attiraient

1. *Rev. archéol.* 1941, II, p. 256. — A Pompéi, ce sont les Etrusques qui ont introduit la gladiature. Cf. R. C. Carrington, *Pompéi*, éd. française 1937, p. 69, qui a bien raison de compter l'amphithéâtre pour une « invention italienne typique », et l'enthousiasme pour la gladiature comme spécifiquement latin (p. 71-72).

2. Cf. p. 268, n. 1. — Cf. encore R. Bloch, *Mél. A. Ernout*, 1940, p. 21 sqq., sur le goût de la religion étrusque pour le sang humain.

3. Ce n'est pas, naturellement, une question qu'on puisse aborder dans un compte rendu, même détaillé. Je la crois fort importante. Si l'on s'en tient à la Grèce même, il m'eût paru indispensable de relever que le goût des chasses d'amphithéâtre a pu être favorisé par les souvenirs et les influences de jeux sacrés, parmi lesquels je n'hésite pas à ranger les ταυρομαχάματα, p. ex., que M. L. Robert est bien forcé de déclarer jeu « très particulier » (p. 318). Là, ce n'est pas l'influence de Rome qui est en cause ; aussi ces jeux ne sont-ils pas accompagnés de mises à mort, et l'on retrouve ainsi une tendance non sanguinaire qui apparaissait dès les corridas égéennes. En Thessalie, les cavaliers n'avaient pas d'armes. Je n'avais fait qu'une allusion à ces jeux dans le passage que M. L. Robert me reproche (p. 318, n. 1) sur le ton qui lui est ordinaire ; je ne suis pas éloigné de croire qu'il a versé beaucoup plus de confusion que tout autre dans le débat. — Le caractère sacré de certains exercices de force et d'adresse faits rituellement avec les animaux, est sensible aussi dans l'*arsis boôn*, rite que pratiquait déjà Cléobis d'Argos. Mais il faudrait pouvoir revenir sur tout cela : *non erat hic locus*.

4. Cf. O. BRONEER, *Corinthe*, X, *The Odeum*, p. 142 sqq. ; avec, p. 147, mention de la crypte aménagée sous la *cavea*, qui aurait pu servir de dépôt provisoire pour des cadavres de gladiateurs.

5. Cf. DE WAELE, *Theater en Amphitheater te oud Korinthe*, p. 18, 19, 42 ; pour Carnuntum, cf. FR. MILTNER, *Das zweite Amphitheater von Carnuntum*, p. 11.

6. L'amphithéâtre d'Ampurias vient d'être découvert et exploré. Pour celui de Besançon, L. CORNILLON et L. LERAT, *Gallia*, I, 1943, p. 129 sqq.

7. Tarente, Canosa, Herdonia, etc. — C'est du côté de la Gaule et de la Grande-Bretagne d'une part, du côté de l'Afrique (à Cyrène, p. ex.) qu'on peut rencontrer

les étrangers, ainsi que le *ring* de New York les pugilistes et champions du monde. A Venouse, il y avait aussi un centre pour le rassemblement et l'instruction des gladiateurs. Toutes les créations latines en Grande-Grèce ne datent que de la conquête romaine, ce qu'il eût été au moins équitable de faire noter<sup>1</sup>. A Ancône, d'autre part, l'amphithéâtre a eu deux états, un de la fin de la période républicaine, un autre, fort agrandi, du temps d'Hadrien : c'est que la cité était alors devenue tête de pont et relai d'embarquement pour l'Orient, à l'occasion des guerres daciques. De même à Rimini (*Ariminum*), ce sont les guerres faites en Pannonie qui ont amené la construction de l'amphithéâtre, quand la cité était devenue une des bases de départ du corps expéditionnaire. Il n'eût donc pas été sans doute inutile de rechercher, en Grèce du Nord même, si le progrès des jeux de gladiateurs n'a pas répondu, en somme, au développement de l'occupation de la contrée par les forces romaines, et aux expéditions envoyées d'Occident<sup>2</sup>.

le plus de transformations de théâtres et amphithéâtres (cf. P. E. ARIAS, *Riv. ital. drammat.*, 1938). Pour le groupe établi par K. M. Kenyon, de *Verulanium* à Alésia, fait d'édifices intermédiaires entre le théâtre et l'amphithéâtre, cf. *Archaeologia*, 84, 1934, p. 213 sqq. ; R. LANTIER, *Rev. arch.*, 1941, II, p. 167 : *Au théâtre d'Alésia*.

1. Cf., d'autre part, les observations de R. PARIBENI, *Dioniso*, VI, 1937-1938, p. 209 sqq., sur les causes de l'énormité de certains théâtres des provinces lointaines, d'Aspendos à Sabratha, p. ex.

2. Voici, en passant, quelques remarques de détail, ou de forme. P. 26 : A Pompéi, les établissements de gladiature sont bien en pleine ville, près du *Macellum* et du Forum. Il n'y avait pas à en douter (cf. L. ROBERT, à propos d'une inscription d'Ephèse, n° 202 de son Recueil). — P. 35. On rencontre bien des redites, plusieurs fois, dans l'ouvrage : ainsi, à la p. 35 est répété à peu près un passage de la p. 21 : utilisation des stades pour les *munera*. — P. 48, n. 6, à propos de l'inscription de Phères (sur laquelle il faudra maintenant renvoyer à la nouvelle étude de W. LAMEERE, *BCH.*, 1939, II, p. 256 sqq.), M. L. Robert cite curieusement un vers d'HÉRÉDIA, *Le Coureur*, p. 52 de l'éd. originale : « Tel Ladas coure encore sur le socle qu'il foule ». On sait combien M. L. Robert est modeste : doit-on croire qu'il ait eu raison d'écrire, p. 43, n. 1, que la compétence lui manque pour la « question poétique » (*sic*) ? — P. 176, n. 6. M. F. Cumont n'a pas accepté non plus l'interprétation chère à M. L. Robert pour le médaillon central de la mosaïque de Yakto. J'ai déjà fait noter (*Rev. arch.*, 1941, II, p. 159 sqq.) qu'il ne pouvait s'agir d'un lancement de roses — paume ouverte et présentée en avant — tout au plus, ainsi, d'une élévation conventionnelle de la fleur, qui était prophylactique. Dans son ouvrage, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, M. F. CUMONT, p. 441, n. 1, conteste aussi que la *μεγαλοφυχία* puisse s'appliquer au courage viril des chasseurs : « Le mot grec n'a pas ce sens » ; les qualités qu'il désigne, ajoute M. F. Cumont, ne sont pas celles des bestiaires ; il s'agirait plutôt de rappeler la munificence de celui qui a fait les frais du spectacle, « probablement le propriétaire de la villa que décorait la mosaïque ». Cf. d'autre part A. J. FESTUGIÈRE, *Mon. Piot*, 38, 1940-1941, p. 151, qui admet que le sujet du médaillon de la mosaïque de Yakto se « rapporte à une préoccupation de l'âme » (et non au courage viril des chasseurs). — P. 191, n. 1 : rétablir « *remarquons* ». — P. 244, n. 2. Le même personnage est appelé tantôt Thiasus (p. 244, n. 2), tantôt Thasus (p. 285). Le nom n'a pas été relevé à l'Index. — P. 268. Il faudrait renvoyer à l'étude de G. JACOPI, *Bullett. comun. Roma*, 67, 1939, p. 20 sqq. (études sur les casernes impériales de gladiateurs). Dans le *Ludus magnus* de Rome, près du Colisée, entre la Via Labicana et la Via S. Giovanni in Laterano (cf. fragment J. 4 de la *Forma Urbis*), il y a eu des peintures murales fort importantes. Ce fut la caserne la plus en vue, d'après la *Notitia* (III<sup>e</sup> Reg.) ; cf. *L'Urbe*, janvier 1938, pl. I (A. W. VAN BUREN, *AJA.*, 42, 1938, p. 419, fig. 18, et G. GATTI, *Bullett. comun. Roma*, 66, 1938, p. 246 sqq., ont donné plans et pho-

Concluons. M. L. Robert, qui nous avait plusieurs fois habitués à prêter l'aspect de volumes à des répertoires de fiches ou de notes érudites, avait tenté cette fois de composer un livre. On peut craindre qu'il n'ait manqué le but, malgré le souci du menu détail. La documentation est loin d'être complète, comme on le prétend, p. 248. Encore le travail serait-il plus utile, si l'auteur s'en était tenu à son répertoire ; car il faudra ici regretter — outre le ton des notes, usuel — le fiel des conclusions générales, injustes autant que mal fondées. Ainsi, M. L. Robert portera la peine de n'avoir pas su résister à gonfler d'une théorie inutile le mérite moins vain de ce qu'il pouvait apporter à l'étude de la question. Le vif reproche rétrospectif intenté à la Grèce ne l'atteint pas ; c'est le livre qu'il amoindrit. Ce livre refermé, il n'y a aucun doute qu'il faille revenir, à près de quarante ans de distance, vers les conclusions sages que M. L. Robert avait pensé ruiner : celles de G. Lafaye, de MM. Cumont et V. Chapot, par exemple ; celles surtout de P. Perdrizet, qui avait dit, dans une phrase si juste et nuancée<sup>1</sup> : « [Dans] l'Orient grec, somme toute, *malgré des faits qu'on peut alléguer et que je n'ignore point*<sup>2</sup>, les jeux sanglants de gladiature n'eurent jamais qu'un succès contesté et qu'une diffusion restreinte. »

---

topographies.) — Les Grecs n'eurent nulle part d'amphithéâtre d'exercice pour leurs gladiateurs. Il y en a eu à Alexandrie et Pergame, mais grâce aux Romains. Les peintures de Rome auraient été intéressantes à comparer avec celles de Corinthe, dont M. L. Robert n'a rien tiré (la mention du *théâtre* de Corinthe manque à l'*Index*). Dans la discussion fort confuse de sa page 267, n. 1, M. L. Robert a ignoré l'inscription publiée par G. JACOPI, *Bull. comun. Roma*, 67, 1939, n° 3, p. 20 sqq., qui mentionne, l. 2, un [ἐπίτροπον] τοῦ λούδου Ἀσίου [ἐπί]τροπον τοῦ λούδου ματουσίου. Comme on voit, le personnage était *procurator* du *ludus matulinus*, donc d'une des quatre casernes de gladiateurs où l'on préparait la lutte contre les bêtes féroces, célébrée à l'ordinaire le matin. Les quatre casernes (*Ludus magnus, matulinus, dacicus, gallicus*) furent créées par Domitien. On connaît l'ordre de fondation des « ludi » (M. G. Jacopi donne bien justement cette forme : cf. L. ROBERT, les *ludus* impériaux (?), etc. Pourquoi cette affectation ? — P. 309 sqq. M. L. Robert n'a pas connu à temps l'intéressant mémoire de E. DYGGVE (cf. *Rev. arch.*, 1940, II, p. 173-174) écrit en 1939, au sujet des aménagements du théâtre de Stobi, dont il est parlé ici (cf. p. 85). Dans le livre de M. L. Robert, il y a bien quelques renvois aux « Diptyches » consulaires (*sic, Index*, mais ailleurs, p. 300, n. 7 et p. 326 : *Diptyques*). Il est clair qu'il y aurait eu beaucoup plus à tirer de ces documents, et pour l'architecture (cf. le mémoire de E. DYGGVE), et pour les usages des *venationes*. Cf. notamment, les chasses du Diptyque de Besançon (J. COUSIN, *Mon. Piot*, 38, 1940-1941, p. 152 sqq.) Les diptyques montrent des scènes intéressantes, telles que le couronnement du combattant agenouillé dans l'arène, certains personnages envoyant des baisers à la foule (selon Delbrück), ou se mordant le doigt en signe de déconvenue ou d'échec (*sic*, Dom Berthod ?) — En général, il eût fallu, je crois, mieux distinguer les *venationes* des spectacles de gladiature. L'Orient, dès l'origine, a préféré, certes, les chasses (cf. le bouclier crétois reconstitué : *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, p. 99, fig. 5), et jusqu'aux temps byzantins, les courses. Le symbolisme funéraire des chasses et des courses (de chars), qui venait des rites funéraires et des jeux en l'honneur des héros, mentionnés déjà dans l'*Iliade*, est une invention grecque, adoptée par les Latins.

1. *Mém. Soc. Antiquaires*, 66, 1906, p. 298-299.

2. C'est moi, ici, qui souligne ; M. L. Robert me reproche d'avoir cette manie, qui n'est pas inutile, parfois.

Tel sera bien le dernier mot des vrais historiens en cette affaire, et il n'y a rien là qu'on puisse attribuer à un parti pris, à une « théorie préconçue »<sup>1</sup>.

CH. PICARD.

---

1. Ici, p. 242, n. 5. De quel côté, la « théorie préconçue » ? Je n'ai pas l'habitude d'user de l'argument d'autorité, et du *consensus omnium*. Mais les rencontres de tant d'esprits justes ne peuvent pas être chose vaine. Faudra-t-il donc condamner aussi, au nom des nouveaux paradoxes de M. L. Robert, p. ex., C. JULLIAN, *Le Paris des Romains*, 1924, p. 15, accusant les Romains « de cette ignominieuse folie qu'ils ont répandue dans le monde » ? — Cf. encore E. MÂLE, *Rome et ses vieilles églises*, 1942, p. 13 : disant à propos du Colisée : « Il n'y a pas œuvre plus romaine. La Grèce ne pouvait en offrir le modèle, puisque son génie si humain se refusa toujours aux jeux sanglants de l'arène. » M. E. Mâle est d'ailleurs loin de vouloir prêter à tous les Romains les mêmes sentiments cruels, et relevant le dégoût de Sénèque au sortir de l'amphithéâtre (*ibid.*), il y voit non sans raison, l'effet des « leçons de la sagesse hellénique » (cf. ci-dessus, p. 63, pour Marc-Aurèle aussi).



## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### Ad memoriam.

La *Trierer Zeitschrift*, 15, 1940, a publié sous la signature d'E. Krüger, p. 1-7, une belle notice nécrologique pour H. Dragendorff (R. Lantier, *Rev. arch.*, 1942-1943, p. 40-41 ; cf. aussi A. Grenier, *REA.*, 44, 1942, p. 284). — L'article de M. E. Krüger est d'autant plus émouvant que c'est là l'hommage rendu à un collaborateur (ils avaient publié ensemble le Monument d'Igel) ; et c'est en même temps, a-t-on dit, un rappel de « l'histoire de toute l'archéologie germano-romaine, depuis son origine en 1890 jusqu'à nos jours » (A. Grenier, *l. l.*).

### RÉMY COTTEVIEILLE-GIRAUDET † 1940.

Parmi les victimes de la guerre tombées aux armées, dans les rangs des Français il faut compter l'égyptologue Rémy Cotteville-Giraudet, dont la conduite fut courageuse et la fin exemplaire. La *Rev. archéol.* avait mentionné, il y a peu (1939, II, p. 216-217), ce qui fut sans doute son dernier ouvrage, la publication très instructive des reliefs d'Aménophis IV-Akhenaton, trouvés dans les fouilles de l'Institut français du Caire, à Médamoud. Ces fragments en grès nubien jaune ou rouge, d'un monument religieux élevé dans le célèbre sanctuaire de Montou par le pharaon hérétique, avaient suscité un vif intérêt. — Rémy Cotteville-Giraudet, bon patriote et homme de cœur autant que de raison, avait déjà marqué sa place dans le domaine de la science. Son souvenir ne sera pas oublié. Ch. P.

### CHARLES GARNIER (1915-1940).

La guerre actuelle n'a pas moissonné seulement les épis mûrs, dans les rangs des savants de divers pays. C'est une destinée bien prématurément tranchée que celle de Ch. Garnier, tué le 6 juin 1940 au pont de Pasly, près Soissons, au cours d'une mission volontaire de patrouille offensive. Reçu au concours de l'École Normale supérieure en 1935 à vingt ans, Ch. Garnier s'était tourné aussitôt avec un zèle ardent vers les études d'archéologie et d'histoire, et il promettait d'être un bon helléniste. Un gros mémoire encore inédit sur la *Civilisation des Thraces*, dont une partie pourra sans doute être publiée, annonçait les qualités critiques de son esprit. En 1937 et 1938, il n'avait pas

attendu l'agrégation pour aller travailler en Grande-Grèce, en Sicile, en Grèce même. Mobilisé en septembre 1939, il prit volontairement en janvier 1940 un commandement dans la Légion étrangère. — Au moment des journées critiques de mai-juin, il fit preuve d'un élan héroïque, et d'un esprit de sacrifice à tous points de vue exceptionnel. Ses maîtres, qui devinaient sa valeur spirituelle et ne s'étaient pas trompés sur les qualités de son cœur, lui gardent autant d'admiration que de regret attristé.

Ch. P.

#### P. CHAMPAGNE DE LABRIOLLE (1874-1940).

Professeur à la Sorbonne, historien réputé de la littérature chrétienne, P. de Labriolle, qu'une douloureuse maladie a emporté le 28 décembre 1940, a touché de trop près à certains de nos domaines d'études, pour qu'on puisse oublier de mentionner ici son œuvre. Il avait enseigné au Canada et en Suisse, avant de revenir en France, où ses travaux lui valurent d'être élu, en 1936, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a consacré plusieurs monographies, d'abord, à Tertullien, et publia notamment, en 1935, le *De Spectaculis*. Ses thèses s'intéressèrent à l'histoire de la crise du montanisme (*La crise montaniste. Sources de l'histoire du montanisme*, 1914). En 1920, il fit paraître une *Histoire de la littérature latine chrétienne*, digne pendant de la *Littérature grecque chrétienne* du regretté A. Puech ; puis P. de Labriolle se consacra spécialement à l'étude de saint Augustin et de l'histoire de l'Église primitive. Son livre sur la *Réaction païenne, étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> s.*, est resté fondamental pour les historiens des religions. Travailleur d'une haute conscience, esprit ferme et loyal, P. de Labriolle est disparu jeune encore, au cours d'une crise douloureuse de sa patrie, crise qu'il n'avait pas manqué de prévoir. — Tout ce qu'on sait de son caractère permet de mesurer le poids d'une telle perte.

Ch. P.

#### PAUL MONCEAUX (1859-1941).

Bien qu'il ait surtout marqué sa place, hautement magistrale, dans la philologie latine, notamment par les sept grands volumes de son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe* (1901-1923), P. Monceaux avait appartenu à nos disciplines. Il fut membre de l'École d'Athènes à partir d'octobre 1881 et passa alors en Grèce deux années laborieuses d'explorations et d'études ; on lui doit, pour cette partie de sa carrière, un mémoire sur les *Fastes éponymiques de la ligne thessalienne* (*Rev. archéol.*, 1888-1889)<sup>1</sup> ; il a aussi découvert et publié de nombreuses inscriptions. Comme fouilleur, P. Monceaux commença d'exhumer le Sanctuaire de Poseidon à l'Isthme de Corinthe ; les premiers résul-

1. Cf. aussi *La légende et l'histoire en Thessalie*, *REG.*, 1888.

tats, provisoires, furent exposés seulement dans la *Gazette archéologique* de 1884-1885 ; mais P. Monceaux n'eut pas le loisir de compléter, voire de reprendre sa tâche, ce qui eût été nécessaire. Les droits de la France sur le site ont été peu à peu perdus de vue, ou usurpés ; il est à noter que le sanctuaire de l'Isthme attend toujours une exploration exhaustive, et une publication digne de son importance. Au retour d'Athènes, P. Monceaux avait, en 1885, présenté deux thèses, l'une sur les *Proxénies grecques*, l'autre en latin *De communi Asiae provinciae*... — Avec l'architecte V. Laloux, il composa en 1889 une monographie sur Olympie<sup>1</sup>, commentaire de belles restitutions graphiques qui venaient hardiment avant l'achèvement des fouilles. On lui doit aussi une collaboration au *Guide de Grèce* de la collection Joanne (1896-1903), et un petit livre sur *La Grèce avant Alexandre*, étude brillante, un peu rapide, sur la société grecque, du vi<sup>e</sup> au iv<sup>e</sup> siècle. — Appelé ensuite à Alger, P. Monceaux consacra de plus en plus sa grande activité à l'histoire de l'Afrique du Nord, et c'est à la littérature qu'il s'intéressa le plus, tout en ne se détournant pas complètement de l'archéologie : en 1886, il avait encore publié dans la *Gazette archéologique* certaines statues de Cherchel, trouvées dans *Caesarea*, l'ancienne capitale de Juba. — P. Monceaux, qui était depuis longtemps membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'est acquis comme professeur, d'Alger au Collège de France, la reconnaissance profonde de tous ses élèves, à qui son esprit vif et curieux a su ouvrir tant de voies. — D'autre part, M. R. Dussaud a pu marquer éloquemment (*CRAI.*, 1942, p. 370 sqq.) dans une séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 20 novembre 1942, le mérite de l'œuvre consacrée par P. Monceaux, comme historien, à la terre d'Afrique : « Modèle de recherche érudite », dit-il au sujet de son *Histoire littéraire*. — Et il ajoutait ces mots, à méditer, au sujet du caractère scientifique des travaux de l'historien : « Si l'expérimentation nous est refusée, ... les bouleversements auxquels nous assistons montrent avec éclat que le labeur obstiné des érudits, confiné d'abord dans un petit cercle, se répercute profondément à la longue dans la conscience humaine, et affecte la vie moderne plus complètement qu'une découverte mécanique » ... « Le terrain de la connaissance historique... est le seul sur lequel peut se fonder la conscience des peuples, et s'établir leur compréhension mutuelle. Une œuvre comme celle que nous avons analysée n'est pas simple distraction d'érudit, mais une œuvre d'intérêt public... P. Monceaux a apporté une magistrale contribution à ces grands travaux d'exploration et d'éducation scientifiques que la France a poursuivis depuis un siècle, et qui non seulement ont rendu ces provinces africaines à la civilisation, mais sont parvenus à recréer en elles une âme collective<sup>2</sup>. »

Ch. P.

1. *Restauration d'Olympie : l'histoire, les monuments, le culte et les fêtes*, in-1<sup>o</sup>.  
2. *CRAI.*, 1942, p. 390-391.

**XAVIER AUBERT (1872-1941).**

Après Henry Corot et la même année, le 8 décembre 1941, nous quittait Xavier Aubert, le conservateur et le réorganisateur du Musée archéologique de Dijon.

Né à Colmar, le 15 décembre 1872, d'un père bourguignon et d'une mère alsacienne, il suivit peu de temps après sa famille à Besançon, puis à Dijon où son père installa une usine de produits condimentaires. C'est à côté de celle-ci que Xavier Aubert passa la plus grande partie de sa vie, partageant son activité entre son industrie et ses occupations intellectuelles, parmi lesquelles l'archéologie préhistorique et gallo-romaine tint une place de choix.

Il remplit plusieurs fonctions publiques : conseiller municipal de Dijon de 1908 à 1935 ; membre du Comité national des conseillers du Commerce extérieur de la France ; secrétaire général, puis président du Comité de la Foire gastronomique de Dijon pendant neuf ans, etc.

En 1908, il commence sa carrière archéologique par la fouille d'une villa gallo-romaine à Ouges, aux environs de Dijon. Il en rend compte à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or<sup>1</sup>, qui peu après le 15 janvier 1910, l'accueille en qualité d'associé résident. Dix ans après, le 2 février 1920, cette même Commission le nomme conservateur de son musée. Le 3 mai 1922, l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon l'agrée à son tour comme membre résident, et, la fusion des deux sociétés ayant eu lieu entre temps, lui confie également ses collections et son médaillier, avec le titre de conservateur du Musée archéologique.

Ce musée, il en a la garde et l'administration pendant plus de quarante années. Tâche délicate où il excella. C'est à lui notamment que l'on doit le transfert des collections de l'hôtel de ville aux Bénédictins, rue Docteur-Maret, dans l'ancien cloître de Saint-Bénigne. C'est au milieu de ce cadre approprié, dans la belle salle gothique du rez-de-chaussée (salle Auguste-Baudot), restaurée peu avant, qu'il installe les pierres, les stèles, les débris lapidaires de toute sorte, tant antiques que médiévaux et modernes, recueillis ou acquis par la Commission des Antiquités depuis plus de cent années.

Le 15 novembre 1934, au cours de l'inauguration de cette salle, il présente lui-même son œuvre au représentant du ministre de l'Éducation nationale, M. J. Verrier. Si, depuis, les autres collections (bijoux, mobilier, objets divers, poteries, etc.) n'ont pu être disposés dans les vitrines de la salle supérieure, la faute n'en est certes pas à X. Aubert qui fit son possible pour activer des travaux de restauration particulièrement difficiles, et que la guerre vient encore d'interrompre.

Féru de sciences naturelles, X. Aubert crée d'autre part, et dès 1913

---

1. Le 15 février 1909. — V. *Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, t. XV, 1906-09 p. CLVI.



une *Société bourguignonne d'Histoire naturelle*, dont il assume la présidence presque sans interruption jusqu'à sa mort, et à laquelle il donne une activité et un rayonnement remarquables<sup>1</sup>.

Chevalier du Mérite agricole, officier de l'Instruction publique, il reçoit en 1932 la croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Trop occupé pour consacrer ses rares loisirs à des publications importantes, il a peu publié. Il faut toutefois mentionner la fondation, à Dijon, de cette *Revue des Musées et collections archéologiques*, abondamment illustrée, dont 36 numéros ont paru de 1925 à 1931. Accueillant les comptes rendus et les études de nombreux savants, cette publication tint une place très honorable dans la bibliographie régionale. Il est à regretter que les circonstances n'aient pas permis de la poursuivre.

On trouvera ci-après la liste des principales communications de X. Aubert<sup>2</sup>. Qu'il nous soit permis en terminant de saluer encore une fois la mémoire de ce bon ouvrier de la science bourguignonne.

G. GRÉMAUD.

### E. GILLIÉRON († 1940).

Ce n'est pas seulement la Direction du Musée national d'Athènes, mais les Écoles étrangères travaillant en Grèce et tous les milieux archéologiques, qui ont à déplorer la disparition de cet habile artiste, d'origine suisse : technicien éprouvé dont les yeux et les mains ont si souvent aidé à revivifier les chefs-d'œuvre de l'art antique, préhellénique et grec. Collaborateur de Sir Arthur Evans à Cnossos, E. Gilliéron avait beaucoup fait, comme on sait, pour restaurer et

1. Cf. le discours prononcé le 25 décembre 1941 à la Société d'Histoire naturelle par M. P. Genry, successeur de X. Aubert à la tête de cette compagnie.

2. Études et communications de Xavier AUBERT : *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or* : *Note sur les fouilles d'une villa gallo-romaine à Ouges*, t. XV, 1906-09, p. CLVI ; — *Note sur un style en bronze provenant des sources de la Seine*, t. XVII, 1914-21, p. CCCCLIII ; — *Fouilles dans l'ancienne église Saint-Philibert de Dijon*, t. XIX, 1927-32, p. 103 ; — *A propos du milliaire de Sacquenay*, t. XXI, 1936-39, p. 251. — *Revue Préhistorique illustrée de l'Est de la France* : *Note sur les entailles relevées sur une mâchoire de rhinocéros tertiaire*, 4<sup>e</sup> année, n° 2, mars-avril, 1909, p. 46 ; — *Station préhistorique de la pointe de Manson (île d'Oléron)*, 4<sup>e</sup> année, n° 3, mai-juin 1909, p. 81. — *Revue des Musées et Collections archéologiques* (à partir de 1929 : *Revue des Musées, Fouilles et Découvertes archéologiques*) : *Organisation des musées* : n° 2, juillet-août 1925, p. 35 ; — N° 3, septembre-octobre 1925, p. 75 ; — N° 4, novembre-décembre 1925, p. 114 ; — N° 5, janvier-février 1926, p. 154 ; — N° 6, mars-avril 1926, p. 194 ; — *Le mur du Castrum de Dijon* : n° 9, 1927 (2<sup>e</sup> année, n° 3), p. 318 ; — *Evolution des hipposandales* : n° 19, 1929 (4<sup>e</sup> année, n° 1), p. 5 ; — N° 20, 1929 (4<sup>e</sup> année, n° 2), p. 53 ; — N° 21, 1929 (4<sup>e</sup> année, n° 3), p. 75. — *Observations sur l'hipposandale de Londres* : n° 27, 1930 (5<sup>e</sup> année, n° 3), p. 85 ; — *Moules à empreintes pour pâtisserie* : n° 28, 1930 (5<sup>e</sup> année, n° 4), p. 111 ; — N° 29, 1930 (5<sup>e</sup> année, n° 5), p. 151 ; — *Couteaux de sacrifice gallo-romain du musée archéologique de Dijon* : n° 30, 1930 (5<sup>e</sup> année, n° 6), p. 162 ; — *Deux petits monuments de Bretagne (Côte-d'Or)* : n° 31, 1931 (6<sup>e</sup> année, n° 1), p. 207 ; — *Un troisième monument de Bretagne* : n° 33, 1931 (6<sup>e</sup> année, n° 3), p. 274 ; — *Réorganisation des collections publiques ou privées* : n° 34, 1931 (6<sup>e</sup> année, n° 4), p. 315 ; — *Fouilles exécutées dans l'église Saint-Philibert de Dijon. Découverte d'une basilique gallo-romaine* : nos 35-36, 1931 (6<sup>e</sup> année, nos 5-6), p. 335.

conserver les traces, souvent si évanides, des peintures égéennes, notamment. On fut parfois tenté, tant il les connaissait bien, de trouver qu'il les ranimait un peu trop : *homo nimis additus naturae!* Mais il est bien sûr qu'aucun autre n'aurait, en certains cas, obtenu les mêmes sauvetages. Il avait récemment fixé les peintures corinthiennes archaïques de Pitsa.

E. Gilliéron a été, à plusieurs reprises, un collaborateur très dévoué de l'École française d'Athènes, restaurant les épées de Mallia, et les objets d'or et d'ivoire du trésor de l'Aire, exhumé en 1939 à Delphes. — La place qu'il a laissée vide ne sera pas aisée à remplir.

Ch. P.

### LÉO WEBER († 1940).

On a signalé en 1940 (8 septembre) la mort de L. Weber, dont les travaux, surtout philologiques, ont, du moins, souvent servi la cause de nos études. Ses *Lectiones Herodoteæ* ont paru jusqu'à sa mort (cf. *Phil. Woch.*, 1941, 13/16, et 17/20 (*suite et fin*). On sait tout ce qu'elles apportèrent à notre connaissance.

Ch. P.

### JOSEPH STRZYGOWSKI (1862-1941).

Né à Biala en 1862, J. Strzygowski, un des esprits les plus originaux de sa génération, est mort à Vienne, le 2 janvier 1941 ; il enseignait l'histoire de l'art dans l'Université de la ville (*Ipek*, 1939-1940, t. 13-14).

Strzygowski a porté dans les études artistiques la vue la plus large et la plus personnelle ; il mit en circulation quantité d'idées neuves, d'hypothèses hardies. Et cependant, la langue française n'a point de terme qui désigne exactement l'objet de sa recherche. Ce n'est ni l'*archéologie*, qui n'est qu'un moyen ; ni l'*histoire de l'art*, puisque S. brise les cadres chronologiques ; ni l'*esthétique*, trop éloignée des œuvres. Seule, l'expression d'*art comparé* conviendrait, pour désigner à la fois une méthode, qui est précisément la méthode comparative, et un but, qui est de retrouver, à travers la diversité des formes et la complexité des influences, les caractères primitifs, permanents, essentiels.

L'idée maîtresse de S.<sup>1</sup> fut en effet qu'il faut abandonner la notion scolaire et conventionnelle d'une histoire de l'art construite d'après la chronologie, épousant les cadres rigides de l'histoire politique. L'œuvre

---

1. Voici, dans l'ordre de la publication, les principaux ouvrages où l'on pourrait suivre les progrès des idées et de la méthode de Strzygowski : *Die Zukunft der Kunstwissenschaft*, 1903 ; *Die bildende Kunst der Gegenwart*, 1907 ; *Plan und Verfahren der Kunstbetrachtung*, 1922 ; *Kunde, Wesen und Entwicklung*, 1922 ; *Die Krisis der Geisteswissenschaften*, 1923 ; *Forschung und Erziehung*, 1928. Ce dernier ouvrage a été traduit en français, *Recherche scientifique et éducation*, 1931. Mais le lecteur français aura tout profit à se reporter de préférence à « l'étude préliminaire », d'une cinquantaine de pages, mise par G. Millet en tête d'un ouvrage de S. publié directement en français, *L'ancien art chrétien de Syrie*, 1936. Dans cette étude, les principales théories de S. sont analysées avec une subtilité pénétrante.

d'art doit être considérée en tant que phénomène indépendant, autonome, dont il s'agit de dégager l'enseignement propre. L'histoire traditionnelle est fondée sur ce que S. nomme volontiers les « puissances », c'est-à-dire les dynasties, les églises, les empires : elle n'atteint que l'apparence, la surface des choses. Pour gagner la réalité profonde de l'âme humaine, pour en dégager les caractères éternels, il faut négliger les frontières éphémères des royaumes, et étudier trois choses : le *droit*, c'est-à-dire les institutions spontanées créées par l'homme social, et non ce système de contraintes par lequel les princes protègent leur pouvoir ; les *croyances*, c'est-à-dire les croyances primitives et populaires, non point celles dont les églises et les castes religieuses se servent pour asseoir leur puissance ; et enfin l'*art*. Nous sommes habitués à étudier l'art de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, c'est-à-dire un « art de puissance » (*Machtkunst*), qui dépend étroitement de la *commande*, et qui a pour objet la glorification du prince, de la cité, de l'état. C'est une erreur, soutient S., car « la seule œuvre d'art est celle qui traduit en images ce qui vient des profondeurs de l'âme ». Il faut donc soigneusement distinguer l'inspiration et la commande ; la personnalité de l'artiste et les accommodements nécessaires avec le monde ; la composition originale et le motif imposé. On aura d'ailleurs d'autant plus de chances d'atteindre l'âme qu'on se rapprochera davantage du peuple : S. attachait une grande importance à l'art des tribus nomades ou des peuples barbares, à la préhistoire.

Cette conception nouvelle des études artistiques exige une méthode nouvelle : ce sera la méthode comparative, déjà employée par les linguistes, et que S. a voulu étendre au domaine de l'art<sup>1</sup>. Seule en effet, la méthode comparative est capable d'embrasser et de rapprocher tous les pays, tous les peuples et toutes les époques, sans s'arrêter aux étroites frontières de l'histoire. Seule elle est capable — comme la linguistique rétablissant les caractères essentiels de langues entièrement disparues — de retrouver par induction l'art des civilisations mortes : par exemple les civilisations qui employaient la brique crue. Mais la méthode comparative ne saurait être employée sans une préparation minutieuse. Elle doit procéder, dans ses recherches comme dans l'exposition, selon un plan très précis, selon une *technique* que S. a lentement mise au point, et condensée en formules et en schémas. Il est inutile d'insister sur cet aspect, à nos yeux, bien étrange, de la doctrine de S. : ceux qui voudraient s'en informer le feront aisément, en se rapportant à tel article récent de S.<sup>2</sup>, ou mieux encore à l'introduction mise par M. G. Millet à l'*Art chrétien de Syrie*<sup>3</sup>.

1. S. établit volontiers, entre *histoire de l'art* et *art comparé*, la même opposition qu'entre *philologie* et *linguistique*.

2. Par exemple : *Hellas in der Zeit des Überganges von der Antike zum Mittelalter*, publié dans les *Mélanges Sp. Lampros*, Athènes, 1935, p. 111-131. Voici à titre de curiosité, le plan suivi par S. dans cet exposé : I. Kunde ; II. Wesen : 1. Rohstoff und Werke ; 2. Zweck und Gegenstand ; 3. Gestalt ; 4. Form ; 5. Gehalt ; III. Entwicklung : 1. Beharrung ; 2. Machtwille ; 3. Bewegung ; IV. Beschauer.

3. Cf. p. 73, n. 1. On se reportera en particulier aux tableaux publiés

L'œuvre de S. est immense, il ne saurait être question d'en donner ici la bibliographie complète. Tout au plus peut-on rappeler brièvement les principales étapes du long chemin, parcouru par S. à la recherche de l'art primitif et « essentiel ». C'est de Rome, et de l'antiquité classique, que S. est parti<sup>1</sup> : ses premières études portent sur Rome<sup>2</sup>, sur la Grèce<sup>3</sup>, sur les monuments civils de Byzance<sup>4</sup>, et témoignent déjà d'une remarquable pénétration. Puis, les premiers contacts avec l'Orient, par l'intermédiaire de Byzance, amènent S. à poser la question qui, de problème en problème, de découverte en découverte, devait donner le branle à toute sa pensée scientifique : Quel fut le véritable rôle de Rome ? quel fut celui de l'Orient, dans la période qui voit le déclin de l'art antique, et la formation de l'art chrétien ? La réponse fut donnée, en 1901, dans l'ouvrage clairement intitulé *Orient oder Rom*<sup>5</sup> : Rome n'a pas été un centre créateur, tout le mérite doit être rendu à l'Orient méditerranéen. L'idée était alors assez neuve : elle était surtout exposée avec une chaleur et une maîtrise qui firent sensation. En même temps, S. s'engageait hardiment dans cette marche vers l'Est qui devait le conduire jusqu'à l'Iran. Des publications remarquables en signalent les étapes : l'Égypte<sup>6</sup>, l'Asie Mineure<sup>7</sup>, la Syrie centrale<sup>8</sup>, la Mésopo-

p. xvii et xviii, qui prétendent condenser, de façon d'ailleurs quasi métaphysique et proprement incompréhensible, les règles de la « méthode Strzygowski ». Il n'est pas inutile de mettre le lecteur éventuel en garde contre ces dangereuses fantaisies, auxquelles on ne peut parfois s'empêcher de trouver que M. G. Millet a fait beaucoup d'honneur.

1. C'est déjà sur des monuments romains que s'appuyait pour une bonne part une étude publiée en 1885 : *Iconographie der Taufe Christi, ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte der christlichen Kunst*.

2. *Cimabue und Rom, Funde und Forschungen zur Kunstgeschichte und zur Topographie der Stadt Rom*, 1888.

3. *Reste altchristlicher Kunst in Griechenland*, I, *Architektur, Röm. Quartalschrift*, IV, 1890, p. 1-11 ; une étude sur la basilique de Chalcis, en Eubée, publiée en grec dans le *Δελτίον της ιστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας*, II, p. 711-728 ; plus tard, l'importante étude *Die Akropolis in altbyzantinischer Zeit*, *Ath. Mitteilungen*, XIV, 1899, p. 271-296.

4. *Das Goldene Thor in Konstantinopel*, *Arch. Jahrb.*, VIII, 1893 ; *Die byzant. Wasserbehälter in Konstantinopel*, *Byz. Denkmäler*, II, 1893 (en collaboration avec l'ingénieur Forchheimer).

5. *Orient oder Rom, Beiträge zur Geschichte der spätantiken und frühchristlichen Kunst*, 1901.

6. *Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria nach Funden aus Aegypten und den Elfenbeinrelief der Domkanzel zu Aachen*, 1902 ; *Koptische Kunst*, 1904 (on désigne ainsi la partie du Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire, nos 7001 à 7394 et 8742 à 9200, qui concerne les antiquités coptes et dont la rédaction fut confiée à S.) ; *Eine alexandrinische Weltchronik, Text und Miniaturen eines griechischen Papyrus der Sammlung W. Goleniščev*, 1906.

7. *Kleinasiens, ein Neuland der Kunstgeschichte*, 1903. On lira encore avec intérêt, sur cet ouvrage qui reste important, les comptes rendus de Ch. Diéhl, *Journal des Savants*, 1904, p. 239-251 (où les dates proposées par S. pour un grand nombre de monuments sont sévèrement critiquées), et de G. MILLET, *R. A.*, 1905, I, p. 93-109.

8. *Mschatta, Jahrbuch der K. preussischen Kunstsammlungen*, XXV, 1904. C'est à la prière de Strzygowski que Guillaume II demanda à Abdul-Hamid de faire don à l'Allemagne de la grande frise de Mschatta, maintenant exposée à Berlin. — La frise de Mschatta et le célèbre calice d'Antioche sont les deux monu-



tamie<sup>1</sup>. Après les grandes cités hellénistiques de la côte, Alexandrie, Éphèse, Antioche, et Byzance qui en est l'héritière, S. découvre — le mot n'est pas trop fort — l'importance artistique du plateau anatolien et des régions intérieures<sup>2</sup>. Toujours poussé plus avant, il rencontre l'Arménie, qui lui fournit le sujet d'un de ses ouvrages les plus importants<sup>3</sup>. Par l'Arménie enfin, et aussi par le détour du Turkestan chinois, il découvre, ou plutôt il retrouve l'art du plateau iranien, dont il définit d'un mot la place et le rôle dans l'art asiatique : l'Iran fut l'Hellade de l'Asie (*Iran, Asiens Hellas*).

Nous ne sommes encore qu'à mi-chemin. Parvenu, en partant de Rome, jusqu'au plateau iranien, S. élargit maintenant son horizon vers le Sud et, surtout, vers le Nord<sup>4</sup>. Au delà de l'Iran et du Turkestan, il découvre la Sibérie méridionale, l'ancienne Scythie, pays de nomades ouvert par le Sud vers l'Asie antérieure et l'Iran ; par l'Ouest et par le Danube, vers les Balkans et l'Europe occidentale ; par le Nord et par les grands fleuves de la Russie, vers la Scandinavie. C'est là qu'ont été élaborés, ou de là qu'ont été diffusés, presque tous les thèmes *ornementaux* que nous connaissons. Désormais S. embrasse d'un coup d'œil toute l'Asie, voire tout le continent eurasiatique<sup>5</sup>, où il distingue trois domaines artistiques, trois civilisations : au Nord, la forêt ; au centre, la steppe ; au Sud, la pierre. La région de la pierre forme un tout avec le bastion méditerranéen, et son art, soumis à l'influence des « puissances », s'oppose à l'art primitif, spontané, *populaire* des deux autres régions. Il fallait s'attendre à ce que la vaste synthèse de S. finît par s'élargir jusqu'aux proportions de la terre elle-même, et c'est ce qui n'a point manqué : on connaît la théorie des « trois zones ». Je ne sais si l'ouvrage d'ensemble, où elle devait être systématiquement exposée, a paru ; mais déjà dans maints articles, et dans l'*Ancien art chrétien de Syrie*, elle est indiquée avec précision. Elle distingue la zone du Sud, chaude, équatoriale ; la zone

ments sur lesquels se fonde principalement l'étude publiée en français par S. sous le titre *L'ancien art chrétien de Syrie* (1936) : on y trouvera d'excellentes reproductions d'ensemble et de détail des deux monuments.

1. *Amida, Beiträge zur Kunstgeschichte des Mittelalters von Nordmesopotamien*, 1910. On sait qu'Amida est Diar Bekir.

2. On a d'ailleurs souvent réagi contre l'importance excessive qu'à partir de ce moment, S. attribua aux régions de l'intérieur, au détriment des régions côtières : cf. par ex. l'intéressante étude de S. GUYER, *Die Bedeutung der christlichen Baukunst des inneren Kleinasien für die allgemeine Kunstgeschichte*, *Byz. Zeitschrift*, XXXIII, 1933, p. 78-104 et 313-330.

3. *Die Baukunst der Armenier und Europa*, 1918. Le livre est, comme tous ceux de S., un très précieux répertoire de monuments, mais on fera bien, après l'avoir lu, de lire aussi l'étude claire et mesurée de Ch. DIEHL sur *L'architecture arménienne aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles*, *Revue des études arméniennes*, I, 1921, p. 221-231.

4. *Altai-Iran und Völkerwanderung, ziergeschichtliche Untersuchungen über den Eintritt der Wander- und Nordvölker in die Treibhäuser geistigen Lebens*, 1917.

5. *Ursprung der christlichen Kirchenkunst, neue Tatsachen und Grundsätze der Kunstforschung*, 1920 (une traduction anglaise, plus aisément lisible, a été publiée par O. M. DALTON et H. J. BRAUNHOLTZ, à Oxford, en 1923) ; *Asiens bildende Kunst*, 1930 ; *Asiatische Miniaturmalerei im Anschluss an Wesen und Werden der Mogulmalerei*, 1933.

du Nord, froide, polaire ; et la zone intermédiaire ou moyenne. L'art du Sud serait le plus ancien ; il est naturaliste, et nous lui devons la représentation isolée de la *figure* humaine ou animale. L'art des pays froids du Nord est hostile à la figure humaine, et s'exprime dans l'*ornement* du vêtement, de la tente, de la maison. L'art de la zone moyenne combine les éléments qu'il emprunte au Sud et au Nord, mais c'est un art de « puissances », asservi à la commande. — Ce qu'on aperçoit le plus clairement dans tout cela, c'est la préférence de plus en plus marquée de S. pour l'art nordique, auquel il attribue tous les mérites. C'est l'art des pays du Nord qui cherche à exprimer les émotions de l'âme, et qui se préoccupe de notions morales. C'est du Nord que vient le véritable sentiment religieux, et le mazdéisme, avec ses principaux symboles, tels que le paysage (hvarena). C'est seulement lorsque les peuples nordiques pénètrent dans la zone « moyenne » que l'art méditerranéen connaît une pensée libre... — Nous sommes avertis par S. lui-même qu'il n'y a ici aucune arrière-pensée politique ou raciale.

Arrêtons-nous là, et soyons franc : il restera bien peu de chose de l'œuvre ambitieuse et démesurée de S. Il n'a pas su se borner, et il est bien vrai que c'est dans la première série de ses ouvrages, celle que couronne *Die Baukunst der Armenier*, que se trouve le meilleur et le plus solide. Il est certain encore que S. a poussé beaucoup trop loin l'élaboration minutieuse de ses plans de recherches, ces tableaux compliqués qu'il nous propose comme des recettes indispensables et infaillibles : tout cela est inutilisable, et condamné à un juste oubli. Enfin, et c'est la plus grave critique à mon sens, Strzygowski, qui n'avait pas le sens de l'histoire et n'avait peut-être pas même de connaissances historiques suffisantes, en a pris trop à son aise avec la chronologie : il y a longtemps déjà, on a montré que bien des conclusions des études sur l'Arménie seraient à reviser à la lumière d'une datation plus exacte des monuments ; plus récemment, la querelle de Mschatta, ou celle du calice d'Antioche, ont montré ce que les théories de S. perdaient en solidité, à se jouer si audacieusement des dates.

Mais tout cela, et bien d'autres critiques encore qu'on pourrait formuler<sup>1</sup>, ne doit pas faire oublier la vigueur d'esprit singulière de S. et l'ampleur de son érudition. Il est vraisemblable que ses diverses théories seront, les unes après les autres, remises en question, et qu'aucune ne restera telle qu'il l'a formulée : les ouvrages resteront quand même un répertoire inépuisable de monuments et d'hypothèses. Leur mérite est moins d'avoir établi solidement

---

1. Il faut bien dire que la pensée, d'allure volontiers prophétique, de Strzygowski perd en clarté ce qu'elle gagne en apparente profondeur ; que sa langue est obscure, et que la lecture de ses derniers ouvrages impose un effort singulièrement pénible pour un profit assez mince. On s'instruit beaucoup à feuilleter *Asiens bildende Kunst*, grâce à la richesse et à la variété de l'illustration : le texte n'y ajoute guère. Il y a eu, et en France même, une mode, je dirais presque un snobisme, autour de Strzygowski : il régnait surtout chez ceux qui ne l'avaient point lu.

telle conclusion, que d'avoir ébranlé quelques préjugés, brisé de vieux cadres, provoqué des rapprochements féconds, indiqué des directions de recherches. Strzygowski disait, à propos d'un de ses derniers écrits, qu'une de ses ambitions était que ce livre servît de « stimulant » : c'est par ce mot qu'on définirait le mieux, je crois, le vrai mérite de l'œuvre entière. C'est peu sans doute, et pourtant, pour ceux qui ont profité de ce stimulant, c'est encore beaucoup.

P. LEMERLE.

### Une nouvelle grotte à gravures.

Au mois de janvier 1941, une nouvelle grotte à gravures a été découverte au hameau de Gabillon, près de Mussidan (Dordogne). Déjà on a pu déchiffrer, dans l'enchevêtrement des traits, les figures de vingt-trois Chevaux, quinze Bovidés, quatre Rennes, quatre Bouquetins, trois Cervidés, un Mammouth, un Félin et un Lièvre. L'ensemble paraît appartenir au Périgordien et à l'Aurignacien. (*Bull. Soc. préhist. fr.*, t. XXXVIII, 1941, p. 220.) R. L.

### La caverne de Lascaux et les origines de l'art rupestre de l'Espagne orientale.

La découverte des peintures de la grotte de Lascaux, près de Montignac (Dordogne) a pour conséquence, comme vient de l'établir M. l'abbé Henri Breuil (*CRAI.*, 1941, p. 347-376 ; voir également : *Archivo español de arqueologia*, n° 44, 1941, p. 361-386), de confirmer l'âge paléolithique, « indubitable désormais », de la plus grande partie de l'art oriental espagnol et d'en préciser les origines aquitano-cantabriques.

L'art pictural magdalénien a ignoré l'un des procédés d'expression, utilisé par les peintres de l'Aurignacien supérieur (Périgordiens) et du *Levante* espagnol, la représentation en perspective tordue des encornures de Bovidés, des ramures de Cervidés, et même des sabots d'Équidés. La figuration, à Lascaux, d'une scène : Homme mort, les armes tombées, entre un Bison éventré et un Rhinocéros, aussi bien que la plaquette de schiste contemporaine du Pechialet (Dordogne), sur laquelle sont gravés deux Hommes attaqués par un Ours (H. Breuil, *Rev. anthrop.*, 1927, p. 191 sqq.), prouvent que la composition scénique n'était point ignorée des Aurignaciens supérieurs. L'une et l'autre de ces images représentent les premiers essais des grandes compositions picturales qui se développeront chez les descendants des Périgordiens qui pénétrèrent dans la Péninsule ibérique par la Castille (grotte de Casares) ou par les ports orientaux des Pyrénées. Mais au Solutréen, les conditions glaciales s'étant accentuées, les passages à travers la montagne et les hauts plateaux devinrent très difficiles et la zone méditerranéenne restait seule ouverte. Il en résulta un certain isolement entre les deux foyers de civilisation et l'art rupestre de l'Espagne orientale, pendant le Solutréen et le Magdalénien « a évolué par ses voies propres » (p. 374).

On peut restituer ainsi les conditions qui ont aidé à la formation et au développement de ces peintures. Lorsque les Aurignaciens supérieurs sont arrivés dans le *Levante*, le pays était occupé par des populations, mangeuses de coquillages, dont l'art à tendances nettement schématiques s'apparentait à celui de l'Italie méridionale (grotte Romanelli). Il n'est pas sans intérêt de constater, dès le Paléolithique, une première manifestation de tendances communes de civilisation sur les deux rivages opposés du bassin de la Méditerranée occidentale, tendances qui se transformeront en une réelle communauté dans le choix des sujets et les modes d'expression au second âge du Fer.

Cet apport des groupes humains, installés en Espagne orientale avant l'arrivée des Aurignaciens supérieurs dans ces mêmes régions, marque profondément l'histoire de l'art rupestre en Espagne orientale. Malgré la puissante impulsion apportée par les chasseurs venus du Nord, ce schématisme local antérieur ne sera jamais complètement éliminé. A Minateda (Albacete), après la neuvième phase picturale, il gagne progressivement du terrain pour régner en maître dans les dernières phases, qui peuvent descendre jusque dans le Mésolithique. Le remplissage de la grotte du Parpalló (Alicante), dans laquelle on a recueilli des peintures sur plaquettes de schiste analogues à celles des abris levantins, apporte la preuve incontestable que les origines de cet art remontent au Solutréen.

Ce sont là des résultats d'une particulière importance pour l'histoire de l'art rupestre dans l'Ouest européen pendant le Paléolithique supérieur. Les deux grands foyers de peintures aquitano-cantabriques et de l'Espagne orientale n'apparaissent plus comme deux groupes de manifestations picturales isolées. Les contacts dont on soupçonnait l'existence sont mis en pleine lumière par la découverte capitale des peintures de Lascaux qui égalent « comme valeur et comme art » celles de la caverne cantabrique d'Altamira qu'elles expliquent « comme un admirable précurseur donne la raison de l'œuvre des générations ultérieures » (p. 375).

R. L.

### Une nouvelle grotte sépulcrale néolithique en Champagne.

Au mois de novembre 1942, un ouvrier creusant le banc de craie des pentes qui dominent la plaine de Champagne, à Avize (Marne), pour préparer une citerne dans les vignes, éventra la paroi d'une grotte sépulcrale néolithique artificielle, du type si commun dans la Marne. Relativement petite, la grande salle ne mesurant que 2 mètres de largeur sur 4 de longueur, elle renfermait environ 25 squelettes allongés pieds à pieds dans le sens de la longueur.

On y recueillit le mobilier ordinaire de ces sortes d'ossuaires : haches polies, lames de silex, pointes de flèches à tranchant transversal, éléments de colliers..., sans rien de spécial, sauf une amulette (?) en bois de Cerf paraissant représenter un pied humain de 0 m. 035 de long.

L'intérêt de cette découverte réside donc surtout dans l'indication



qu'elle fournit d'une nouvelle station depuis longtemps soupçonnée en cet endroit et dans l'espérance qu'elle donne de futures et fructueuses recherches possibles.

P.-M. FAVRET.

### L'allégorie en Égypte.

M. Gustave Lefebvre nous écrit :

« Ad Ch. Picard, *RÉG.*, 55 (1942), p. 29, n. 1 :

« Il y aurait encore ceci, d'assez important, à souligner : dans « *La Légende d'Astarté* » (cf. Gardiner, *Bibliotheca Aegyptiaca*, I, 1932, p. 76-81, et *Studies Griffith*, p. 74), le rôle principal appartient à une force cosmique personnifiée : *pꜣ ywm* « la Mer », divinité rapace et tyrannique qui oblige les autres dieux à lui payer un tribut. — Même personnification de la Mer dans le « *Conte des Deux Frères* » (10, 5-8), où l'on voit *pꜣ ywm* rouler ses vagues, pourchasser la jeune femme de Bata, et emporter en Égypte une tresse de ses cheveux.

« D'autre part, parmi les concepts abstraits, il n'y a pas que *Mꜣꜣt* « la Vérité » qui soit personnifiée. Son antithèse *Grg* « le Mensonge » l'est aussi. On nous le montre qui voyage, qui s'égare, qui ne trouve pas de bac pour traverser, vers la fin du conte du « *Paysan de l'Oasis* » (B 2, 98-99). Et surtout il joue un rôle de premier plan dans le conte de « *Vérité et Mensonge* » : il persécute son frère « Vérité », lui fait crever les yeux, et finit par être dompté et puni, grâce au fils de « Vérité » (cf. Gardiner, *Bibliotheca Aegyptiaca*, I (1932), p. 30-36). »<sup>1</sup>

G. L.

### Problèmes de préhistoire égéenne.

Un important article d'A. J. B. Wace et C. W. Blegen, intitulé « *Pottery as evidence for trade and colonisation in the Aegean Bronze age* » (*Klio*, XXXI, 1939, p. 131-147), contient nombre d'aperçus nouveaux sur la préhistoire de la Grèce et les relations de la région avec les autres pays de l'Égée.

C'est seulement à partir de l'époque géométrique qu'on commençait d'ordinaire à distinguer clairement dans la céramique des variétés locales. Le premier point important de cette nouvelle étude des deux spécialistes de la préhistoire grecque est d'attirer l'attention sur l'existence de groupes provinciaux dans la céramique préhistorique. Dès l'époque néolithique, la variété est telle qu'on nous dit, avec humour, que « le particularisme des cités de la Grèce classique pourrait être considéré comme ayant ses racines dans l'âge néolithique ». Pour l'Helladique ancien, où E. Kunze, dans son *Orchomenos*, t. III, avait distingué deux grands districts (Grèce centrale, Péloponnèse), il est possible de pousser la division beaucoup plus loin. A l'Helladique moyen, les nombreuses différences constatées d'un site à l'autre, dans la qualité de l'argile et dans la fabrication, permettent de conclure que presque partout la céramique minyenne a été fabriquée sur place ; les vases à peinture mate comportent de

1. [Cf. maintenant G. LEFEBVRE, *CRAI.*, 1943, p. 79 sqq.]

même plusieurs variétés<sup>1</sup>. Pour l'Helladique récent, on peut distinguer non seulement l'apport de la Crète et celui du continent, mais encore bien d'autres groupements ; certains types de décoration ou certaines formes se laissant rattacher plus particulièrement à des régions définies : ainsi la « gourde de pèlerin », rare en Crète et en Grèce, est commune à Rhodes, à Chypre, au littoral syrien, à El-Amarna : un type particulier de réchaud se rencontre à Rhodes, etc. Bref, l'idée communément reçue d'une *koiné* mycénienne est beaucoup moins solide qu'on ne croyait, et, lorsqu'on trouve de la céramique helladique en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Afrique, « il se peut qu'un jour on puisse déterminer dans quelle proportion elle est argienne, attique, béotienne, laconienne, rhodienne, avec autant de précision qu'on le fait pour les céramiques d'époque orientalisante ».

Le problème des rapports entre la Crète et le continent, et de la discrimination de la part de l'un et de l'autre dans les exportations « mycénienes » du monde égéen, est abordé et traité dans un sens nettement favorable au continent. L'ancien dogme d'une conquête de la Grèce par la Crète au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle est de nouveau combattu (différences énormes dans l'architecture, les coutumes funéraires, la psychologie de l'art). Il faut admettre seulement à cette date une certaine influence crétoise sur le continent, analogue à celle de la Grèce sur l'Étrurie à l'époque archaïque. Et le continent a su très vite dégager son originalité et influer à son tour sur la Crète. Il y a fort peu, en Grèce, de vases qu'on puisse dire sûrement importés de Crète. Les fours de potiers trouvés à Tirynthe et à Berbati sont la preuve d'une production céramique locale. Wace et Blegen s'accorderaient volontiers avec Snijder pour assigner une origine continentale aux vases du « style du palais » qui, en Crète, n'apparaissent qu'à Krossos, tandis qu'en Grèce ils abondent dans les sites les plus divers (Mycènes, Prosymna, Berbati, Vaphio, Kakovatos, Thorikos). On a de même surestimé la part de la Crète dans le trafic méditerranéen. Ainsi, du côté de l'Occident, les vases « mycéniens », trouvés en Sicile, n'impliquent nullement des rapports avec la Crète : ils peuvent être rhodiens, péloponnésiens, ou plutôt encore originaires des Iles Ioniennes. En Égypte<sup>2</sup>, en Syrie, en Palestine, en Asie Mineure, les objets mycéniens trouvés, dont beaucoup remontent à l'H. R. I et à l'H. R. II, ne feraient qu'attester des relations entre ces pays et le continent grec, relations confirmées par les trouvailles d'objets égyptiens à Mycènes et à l'Héraion, de deux cylindres

1. On notera avec soulagement que la céramique à peinture mate de Lianokladi est enfin intégrée sans équivoque dans les séries mésohelladiques, p. 135, n. 5 : « This ( $\Delta$  1  $\beta$ ) was wrongly attributed to the Early Iron-Age by Wace-Thompson in *Prehistoric Thessaly*, p. 20, 180. This incorrect attribution has misled many even in recent times. » Il faudra donc corriger en conséquence le chapitre V du livre de Hazel D. HANSEN, *Early civilization in Thessaly* (1933), et, dans Y. BÉQUIGNON, *La vallée du Spercheios...* (1937), l'exposé sur l'âge du Fer à travers cette région, p. 107-124.

2. Une liste des vases des époques H. R. I et H. R. II trouvés en Égypte (19 numéros), avec reproductions photographiques des pièces principales, est donnée en appendice p. 145-146.

« hurri » à Mycènes et à Argos. Seul, l'alabastré de Sedment est sûrement crétois. — Dans ce trafic entre la Grèce et l'Orient, Chypre aurait joué un rôle essentiel (notamment transmission de l'ivoire, peut-être originaire de Syrie). C'est Chypre qui aurait reçu les premières colonies grecques.

Enfin, le problème de la succession des populations sur le continent hellénique, fréquemment examiné en Allemagne ces derniers temps<sup>1</sup>, est brièvement évoqué. On retiendra surtout que Wace et Blegen continuent à admettre une évolution régulière d'une même civilisation depuis l'Helladique moyen jusqu'à l'époque géométrique, et par conséquent que l'apparition des Grecs en Grèce doit remonter aux environs de 2000 av. J.-C. Quant à l'origine de ces Indo-Européens, ils refusent de croire, avec les érudits allemands, que ces peuples sont venus du Nord de la péninsule balkanique. Sans prétendre préjuger de la question, ils se bornent à relever que l'archéologie les apparente surtout aux populations de la Troade à la même époque. Quant aux envahisseurs qui, un millénaire auparavant, avaient amené avec eux la civilisation de l'Helladique ancien en Grèce, dans les Cyclades et en Crète, ils les feraient volontiers venir du Sud-Ouest de l'Asie Mineure.

L. LERAT.

### La chronologie de « Troie ».

Les rapports publiés annuellement dans l'*AJA.* ont permis de suivre les progrès de la fouille dirigée à Hissarlik, de 1932 à 1938, par l'Université de Cincinnati. En attendant la publication définitive, nous pouvons déjà, grâce à une courte note de C. W. Blegen (*BSA.*, XXXVII, 1936-37 [1940], p. 8-12), voir combien la chronologie de l'antique cité sort remaniée des fouilles nouvelles. Le schéma suivant illustre les différences entre la chronologie de Blegen et celle de Dörpfeld :

	Dörpfeld	Blegen
Troie I	3000-2500	3200-2600
Troie II	2500-2000	2600-2300
Troie III	2000-	2300-2200
Troie IV	}	2200-2050
Troie V	-1500	2050-1900
Troie VI	1500-1000 (ou 1200)	1900-1300
Troie VII	1000 (ou 1200)-700	a) 1300-1200 b) 1200- 900
Troie VIII	700-1 av. J.-C.	a) 900- 550 b) 550- 350
Troie IX	1-500 ap. J.-C.	350 av. J.-C.-400 ap. J.-C.

1. La question de l'« indogermanisation » de la Grèce, déjà présentée en 1933 par C. SCHUCHHARDT (*Die Antike*, IX, p. 303 sqq.) vient d'être reprise dans trois articles de synthèse : H. KRAHE, *Die Vorgeschichte der Griechenlands nach dem Zeugnis der Sprache* (*ibid.*, XV, 1939, p. 175-194) ; W. KRAIKER, *Nordische Einwanderungen in Griechenland* (*ibid.*, p. 195-230) ; F. SCHACHERMEYER, *Zur Indogermanisierung Griechenlands* (*Klio*, XXXI, 1939, p. 235-288).

Les nouveaux résultats se fondent essentiellement sur les synchronismes que les trouvailles ont permis d'établir avec les différentes phases de l'âge du Bronze dans les civilisations égéennes, particulièrement avec celles de l'Helladique, dont C. W. Blegen est avec A. J. B. Wace, le meilleur connaisseur.

Dans les cinq premières cités, la céramique de l'Helladique ancien est représentée par environ 700 tessons, dont un certain nombre sûrement importés du continent ; la catégorie « Urfirnis » domine, les tessons à décor peint manquent absolument. — Troie VI embrasse une vaste période : dans les couches les plus basses, les diverses variétés de la poterie minyenne sont largement représentées par les mêmes formes de vases qu'en Grèce, mais les vases ont été fabriqués dans le pays même. Plus haut, on rencontre, outre une vingtaine de tessons à peinture mate et une très faible quantité de tessons de l'H. R. I, d'assez nombreux échantillons du « style du palais » de l'H. R. II. Enfin, tout à fait au-dessus, une masse de poterie mycénienne, importée de Chypre, du Péloponnèse, ou fabriquée sur place. La destruction de Troie VI est due à un tremblement de terre. — A l'époque de Troie VII *a*, les relations avec l'étranger semblent diminuer. La céramique est à peu près uniquement une imitation locale des vases favoris de l'époque mycénienne (pithoi à trois anses, bols). La ville est détruite violemment vers 1200. Les couches de Troie VII *b* contiennent encore du « granary style » importé. La « Buckelkeramik » apparaît brusquement. Les *x<sup>e</sup>* et *x<sup>e</sup>* siècles seraient caractérisés par la fusion progressive d'un élément européen envahisseur et de la population indigène.

Aux époques géométrique, orientalisante, archaïque, l'influence grecque domine. La période classique a laissé peu de vestiges. Enfin, à partir de la seconde moitié du *iv<sup>e</sup>* siècle, la citadelle devient un grand sanctuaire d'Athéna, autour duquel se développe la nouvelle cité d'Ilion, qui poursuivra son existence jusqu'au *v<sup>e</sup>* siècle de notre ère.

L. LERAT.

### Les « deux-déeses » et l'enfant divin, à l'époque minoenne.

On a peut-être, en raison des circonstances, prêté trop peu d'attention à une découverte capitale que M. A. J. B. Wace avait faite à Mycènes, à la veille de la guerre de 1939. Les *Illustrated London News* du 6 déc. 1939, p. 905, avaient été les premiers à faire connaître un très curieux groupe d'ivoire (fig. 1), provenant des récentes fouilles anglaises dans la cité des Atrides : fouilles interrompues en septembre 1939<sup>1</sup>. Deux *déeses*, vêtues de robes à volants superposés<sup>2</sup>, avaient été représentées, enlacées dans un geste affectueux, enveloppées à l'arrière, comme on voit, par un même « châle » ; elles sont

1. Diverses chroniques de fouilles (*BCH.*, *AJA.*, etc.) ont aussi signalé le nouveau groupe d'ivoire.

2. Cf. p. ex. la *Poinia* aux bouquetins d'Ougarit (pyxide d'ivoire du Louvre).





Fig. 1. — Le groupe d'ivoire de Mycènes, trouvé en 1939.

*accroupies* à terre, dans la posture de certaines idoles cycladiques (en « violon »), et selon ce qu'on peut évoquer aussi pour l'attitude favorite de la Déméter crétoise, Chamai-euné (Chamyné), qui se donnait au laboureur Jasion *sur le sol* des jachères fraîches, d'après l'*Odyssée* (V, 125-127). Ce qui est important, c'est que le groupe se complète sûrement par une figure d'enfant, aimable et pataud. Celui-ci, s'approchant de l'une des deux « Mères », se serre contre ses genoux et caresse tendrement la main posée à son épaule. — J'ai déjà fait noter, dans l'*Epitymbion Chr. Tsounlas*<sup>1</sup>, le riche prix de cette découverte, faite en même temps que celle de divers autres débris sacrés d'un primitif sanctuaire achéen : celui qui, à Mycènes, a précédé

1. Ἀρχαῖον τοῦ θρακικοῦ λαογραφικοῦ καὶ γλωσσικοῦ θησαυροῦ, ἐπίμετρον Στ'τόμου, Ἐπιτύμβιον Χρήστου Τσουντά, Αθήνες, 1940, p. 446-451, 1 pl.

le temple grec archaïque de l'Acropole, et a déterminé, d'ailleurs, encore l'orientation exceptionnelle du *naos* hellénistique, rebâti au même lieu. — La technique du groupe d'ivoire est certainement minoenne ; ces pièces, venant d'un sanctuaire préhellénique, attestent

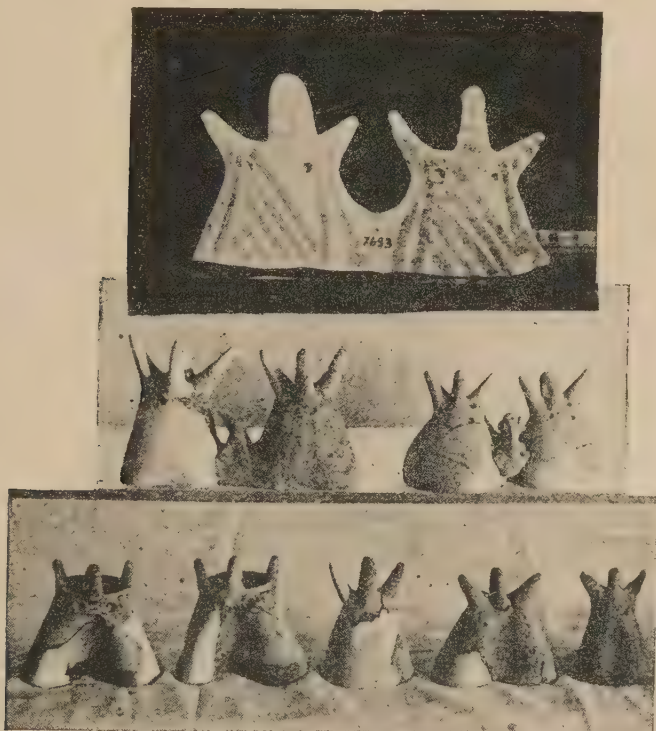


Fig. 2. — Idoles en cloche de Crète, simples ou jumelées, avec (rangée médiane), l'avant-train du taurillon.

ainsi la continuité des cultes : les Achéens de Mycènes mettaient, dans leurs lieux-saints<sup>1</sup>, des objets de piété crétois. Croira-t-on désormais bien facilement que ce fut par simple curiosité esthétique, d'amateurs d'antiquaille ? — S'il n'en allait pas ainsi, nous obtenons ici la preuve qu'il y a eu, à l'époque minoenne déjà, dans le panthéon de Crète, puis à Mycènes, un groupe de deux-déeses parentes, près desquelles jouait un enfant : un *παρπαίζων*, selon l'épithète qu'on

1. Comme dans leurs tombeaux (où il ne peut pas être question uniquement de butin de pillage).

a donnée, un jour, au Dionysos éleusinien rajeuni. L'idée d'un groupe « de genre », humain, familial, est tout à fait exclue à pareille date et dans un lieu-saint.

Dès lors, aux rapprochements que j'avais déjà signalés pour ce groupe sacré *double*<sup>1</sup>, si antérieur à ceux qu'a étudiés Mme H. Speier (*Röm. Mitt.*, 47, 1932, p. 1-94), il me semble utile de joindre ici une mention nouvelle. — A Cnossos, à Tylissos, ont été recueillies (fig. 2) des idoles féminines en cloches<sup>2</sup>, très schématiques, qu'on n'oserait certes pas rapprocher, esthétiquement, du bel ivoire de Mycènes trouvé en 1939. Mais nous voici peut-être mieux à même d'expliquer, désormais, celles qui sont *jumelées*, à la manière des « idoles cycladiques » aussi, de Téké, près de Cnossos<sup>3</sup>.

Je ferai remarquer aussi que, *entre ces idoles* — où on avait voulu voir d'abord à tort des « robes votives » — il y a parfois un troisième personnage représenté, plus petit : et c'est là l'avant-train d'un *taurillon* cornu.

Les idoles doubles de Cnossos et Tylissos excluaient déjà l'exégèse du casque, à laquelle Sir Arthur Evans avait été entraîné. Mais, ceci même noté, on restait fort embarrassé de les comprendre. Le rapprochement que je marque ici ne vise pas seulement à attirer l'attention à nouveau sur les « deux-Déeses » en *Crète*. Il faudra se demander, sans doute, si le taurillon n'est pas là, à nouveau, le symbole de l'enfant divin : celui que les Titans dépécèrent, et que les femmes d'Élide, dans leurs hymnes, célébraient sous le nom sacré δῖξιος ταῦρος<sup>4</sup>.

Ch. P.

### Classifications de la céramique mycénienne.

A l'ancien système d'A. Furtwängler, dépassé par les découvertes nouvelles, A. J. B. Wace et C. W. Blegen avaient substitué, en 1923, une classification qui, depuis lors, a servi de cadre à toutes les publications relatives à la Grèce préhistorique. Cette classification répond-elle encore pleinement à l'état de nos connaissances ? Des tentatives récentes nous invitent à en douter.

Dans un article publié par l'*American Journal of Archaeology* de 1938, p. 537-559, Mogens B. Mackeprang a réétudié la chronologie de la période Helladique récent III. A l'ancienne division bipartite (*a* et *b*) de Wace-Blegen, il substitue une division tripartite (A, B

1. Cf. notamment P. DEMARGNE, *BCH.*, 54, 1930, p. 195-209 ; 55, 1931, p. 408 sqq. (la « double déesse »).

2. Cf. Ch. PICARD, *Ep. ἀρχ.*, 1937, I, p. 83 sqq. (sur un signe d'écriture minoenne : « casque ou idole » ?)

3. Ch. PICARD, *Ep. ἀρχ.*, I, I., fig. 2 (Tylissos) ; 3 (Cnossos) ; 4 (Téké).

4. A Éleusis, il y aura de nouveau un enfant adolescent près des deux déesses, voire entre elles : cf. le grand relief Lenormant. — Il paraît superflu de faire noter que le geste *affectueux* des « deux-déeses » écarte ici toute possibilité de songer à une « répétition d'intensité » (W. DEONNA, *REG.*, 28, 1915, p. 312), comme il arrive pour certaines autres divinités féminines, qu'on présentait parfois jumelées : Cybèle, Athéna, Artémis, Eileithya, Némésis (cf. J. JANNORAY, *BCH.*, 64-65, 1940-1941, p. 46 sqq., n. 2 de la p. 48).

et C). La phase C correspond exactement à l'ancienne phase H R III *b*, englobant à la fois le « close style » et le « granary class » de Wace. C'est donc sur l'ancien H R III *a* que porte l'analyse nouvelle, qui aboutit à le dédoubler en H R III A et H R III B. De l'une à l'autre de ces deux nouvelles phases, une évolution est sensible : 1° dans les formes. Ainsi la kylix, issue du gobelet éphyréen de l'H. R. II, conserve d'abord une vasque profonde et large, un pied relativement court, une base légèrement bombée ; puis, le corps du vase devient plus bas, tandis que sa tige s'allonge. Des formes nouvelles apparaissent à l'H. R. III B : ainsi le vase à étrier à pied, et les différentes variétés de bols à anses en agrafe ; 2° dans la décoration. Les motifs végétaux et animaux sont plus stylisés dans l'H. R. III B (p. ex. le murex, d'abord représenté obliquement, nageant, devient ensuite vertical ; le trait qui environne la tête, d'abord double, se simplifie ; le groupement par paire tend à se généraliser). Certains sujets tendent à disparaître (p. ex. le nautilaire) ; d'autres au contraire apparaissent (oiseaux très schématiques). Le décor en « métope » est caractéristique du H. R. III B.

Ces distinctions ne reposent pas uniquement sur des observations stylistiques ingénieuses, mais aussi sur des données stratigraphiques. Ainsi, la distinction de l'H. R. III A et de l'H. R. III B apparaît dans la salle du Trône de Mycènes et dans la maison du potier de Zygouries ; celle de l'H. R. III B et de l'H. R. III C dans le « grenier » de Mycènes.

Quant à la chronologie absolue, elle est donnée surtout par des synchronismes avec l'Égypte :

- H. R. III A = xiv<sup>e</sup> siècle [cf. trouvailles d'El-Amarna, datées entre 1375-1350]  
 H. R. III B = xiii<sup>e</sup> siècle [cf. tombe de Kourion, Murray, *Exc. at Cyprus*, p. 79, tombe 28, avec scarabée de Rhamsès II 1296-1230]  
 H. R. III C = xii<sup>e</sup> siècle [cf. le vase à étrier représenté dans la tombe de Rhamsès III, vers 1167].

Ces conclusions, parfois un peu rigides, demanderont à être vérifiées de nouveau sur le terrain. Elles viennent à peine d'ailleurs d'être formulées qu'on nous annonce, de Suède, une classification nouvelle ; sa complexité apparaît dans l'application qui vient d'en être faite à la céramique de Punta del Tonno (G. Sâflund, *Dragma Nilsson*, p. 458-490). Il faut attendre qu'elle nous ait été exposée en détail, pour voir si elle s'appuie sur des données stratigraphiques précises, ou seulement sur des observations stylistiques qui risquent de n'être qu'une vue de l'esprit.

L. LERAT.

### Marseille antique.

On a récemment procédé à la démolition massive, par de puissants moyens militaires, du quartier du Vieux-Port de Marseille, situé en bordure du Lacydon. La vaste zone abattue correspond à la majeure part de l'ancienne fondation phocéenne, Massalia. Les décombres, qui forment un tas atteignant en certains points plus de sept mètres,



vont de l'Esplanade de la Tourette à l'Ouest (Butte Saint-Laurent), à la rue du Chevalier-Roze à l'Est, et à la Rue des Consuls, près de laquelle fut trouvé, en 1865, le reste d'une galère. La rue actuelle de la République est proche, de ce côté.

On sait que ce quartier fort pittoresque, mais mal famé, se relevait depuis la berge du Vieux-Port en direction de la Butte des Carmes, sur une pente ensoleillée, exposée au Midi, et mise à l'abri du mistral qui balaye, au Sud, l'autre rive de la Calanque du Lacydon. Sur les pentes étagées, la rue Caisserie et la Grand-Rue marquent l'axe général d'une voie transversale. Là s'arrêtent au Nord les démolitions ; toutefois, au Nord de la Grande-Rue, la zone atteinte le long des rues de la Roquette et du Chevalier-Roze dessine en outre un triangle dont la pointe touche au voisinage de la rue des Belles-Écuelles. La rue Négrel est comprise dans cette portion, livrée désormais — pour un jour qu'on souhaite aussi peu éloigné que possible — à la pioche des archéologues.

Souhaitons qu'il puisse sortir des travaux projetés — avec un urbanisme intéressant, susceptible de faire oublier le passé si désordonné, mais vivant, de ce fond de port méditerranéen — quelques lumières complémentaires sur la topographie encore confuse de la Massalia phocéenne et pré-romaine<sup>1</sup>. Les regrets des esthètes et ceux des historiens seraient apaisés. Des deux extrémités Est et Ouest du vaste quartier ruiné, à prospecter, proviennent des sculptures grecques et autres, dont l'exégèse soulève encore bien des difficultés graves<sup>2</sup>.

Ch. P.

### Les prétendus « diables » ou « cheminées mobiles » (?) de Délos.

Dans l'*Exploration archéologique de Délos*, fasc. XVII<sup>3</sup>, avaient été reproduites et commentées, en 1935, certaines poteries creuses trouvées dans l'enceinte de l'Artémision délien, et qui appartiennent pour le décor, nous dit-on, aux séries orientalisantes des Cyclades (série B) : « Nous avons là sans doute, écrivait M. Ch. Dugas, de ces *cheminées mobiles*, telles qu'on en voit dans le Midi de la France, où on leur donne couramment le nom de « diables » ; on s'en sert pour activer la combustion du charbon de bois. Mais les « diables » de Délos n'ont pas été effectivement employés à cet usage domestique, et ont dû être fabriqués pour servir d'ex-voto » (*l. l.*, p. 9).

1. Provisoirement, M. CLERC, *Massalia*, II, 1929, p. 188-224, et *Forma orbis romani*, V, 1936, p. 18 sqq.

2. En haut de la rue Négrel, ont été trouvées en 1863, du côté de la Butte-des-Carmes et de la Butte-des-Moulins, les 41 *naiskoi* conservés au Musée Borély, et qui donnent, sur les cultes de la Massalia orientalissante, de si précieuses indications. Sur l'ancienne acropole de la Butte-Saint-Laurent et du côté du Fort-Saint-Jean, plus à l'Ouest, on sait combien les découvertes de céramique gréco-orientale ont été déjà nombreuses.

3. Cf. *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 227 sqq.

Il paraît malaisé de retenir cette explication si moderniste<sup>1</sup>.

Nous avons là très probablement, avec ces entonnoirs renversés, des conduites d'argile pour les *profusiones* funéraires, versées verticalement. On en a recueilli en divers endroits : par exemple, à Camiros de Rhodes (R. Zahn, dans K. F. Kinch, *Fouilles de Vroulia*, 1914, p. 30 sqq.). Les énigmatiques tubes, dits « trompettes », que l'on rencontrait déjà aussi en Crète minoenne, et qui avaient surpris Xanthoudidès et d'autres savants, furent, semble-t-il, destinés au même office. Nous en avons trouvé nous-même à Mallia, dans la Nécropole « Stas aletrivopetras ». La fabrication a duré à Athènes et ailleurs : on comparerait, par exemple, le cylindre attique à figures noires signalé par M. P. Nilsson, *Gesch. d. griech. Religion*, 1941, I, p. 163, et pl. 52, 2. *Ibid.*, est reproduit aussi, pl. 52, 4, un cylindre de Camiros à décoration géométrique, avec deux serpents encadrant la porte infernale.

Le cylindre à libations d'Athènes, ci-dessus allégué, a été exhumé hors des murs : il vient donc d'une nécropole, et il est décoré avec une représentation du Passeur infernal (Charon), près duquel volètent des âmes à ailes d'oiseaux et de papillons (cf. M. P. Nilsson, *l. l.*, pl. 52, 2). Ce serait l'occasion de rechercher si, sur les objets déliens mal publiés en 1935, les représentations figurées n'ont pas eu quelque intérêt chthonien et funéraire, déjà. A première vue, on n'en doute guère. Ainsi eût-on pu expliquer, p. ex., le curieux « danseur » de



Fig. 1. — Conduites creuses déliennes.

1. M. Ch. Dugas compare les « fours de campagne » de Thermos, « préhistoriques » : A. C. Rhomaios, *Arch. Deltion*, I, p. 234. Il faudra voir ce qu'on en pourra penser désormais, au juste.

la « cheminée mobile », n° 4 (Ch. Dugas, pl. X, et p. 17) ; car s'il « porte la main à son derrière », comme on nous l'assure expressivement, c'est là un geste prophylactique que nous connaissons bien, par exemple, par les petits bronzes du Ripostiglio Bianchini = Cista Pennachi (*Bull. comun. Roma*, 56, 1928, p. 5 sqq., pl. III). La présence d'une inscription, et d'un *œil*, précise l'intention rituelle. Les yeux prophylactiques reparaissent sur un autre exemplaire (n° 7, *ibid.*)<sup>1</sup>, où il y avait, semble-t-il, une représentation d'animal accroupi ; le document, jugé précieux, a été réparé dans l'antiquité.

On n'objectera pas, à l'explication ici défendue, que ces conduites creuses d'argile ont été trouvées dans l'enceinte de l'Artémision délien. Elles y étaient particulièrement à leur place, comme instruments d'un culte funéraire : l'Artémision abritait, en effet, un des deux Monuments des Vierges hyperboréennes, qui y a été retrouvé. Sur la tombe, filles et garçons de l'île déposaient des offrandes de cheveux en l'honneur des Hyperboréennes ; on venait là rouler les cheveux féminins autour d'un fuseau, ceux des garçons dans un paquet d'herbes (Hérodote IV, 34). Les entonnoirs retrouvés devaient servir, soit à acheminer ces offrandes, soit à des libations ; leurs représentations et inscriptions écartaient les démons néfastes<sup>2</sup>. Ch. P.

#### Nouveaux restes des sculptures du temple de Zeus à Olympie.

La reprise par les archéologues allemands des fouilles d'Olympie, peu avant la guerre, avait donné l'espoir de découvertes, ajoutant au grand ensemble des sculptures tympanales qui décorèrent le temple de Libon. Le vœu des historiens de la sculpture grecque n'a pas été déçu. Au cours de l'été 1941, M. E. Kunze, fouillant à l'Ouest de l'Altis — et au Sud des thermes romains, de ce côté — a mis au jour, dans des murs d'époque médiévale, quelques nouveaux restes des célèbres *enaietia*. On signale : la tête d'une Lapithe de la *kerkis* Sud du fronton Ouest (G. Rodenwaldt, *Olympia*, pl. 57), et le pied gauche du Zeus du fronton Est, avec la plinthe de la statue. Ce fragment, comme l'a bien constaté M. E. Kunze (cf. *BCH.*, 64-65, 1940-1941, p. 245), oblige à écarter l'hypothèse de W. Dörpfeld (*Alt-Olympia*, 1935, II, pl. 24), sur un autel bas qui aurait été placé devant le dieu, au centre du fronton. On avait ici même douté, dès 1936, de la reconstitution proposée par W. Dörpfeld et Fr. Weege (cf. *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 99-103). Ch. P.

#### Recherches récentes en Étolie et en Acarnanie.

Dans son rapport des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1935, 19, p. 723), M. G. Klaffenbach insistait sur la nécessité de

1. Cf. déjà *BCH.*, 35, 1911, p. 396, n° 60 (d'où vient l'interprétation en « cheminée »).

2. Fosses funéraires, à Délos, honorées d'un culte : P. ROUSSEL, *BCH.*, 53, 1929, p. 166 sqq. (cf. maintenant A. B. Cook, *Zeus*, III, 1940, p. 112 sqq.).

faire paraître le manuscrit laissé par F. Noack sur l'Étolie et l'Acarnanie. Cet appel a été entendu, et la tâche a été confiée à M. Kirsten. Il vient de publier le compte rendu d'un voyage en Étolie et en Acarnanie (*Arch. Anz.*, 1941, p. 99-119 : *Bericht über eine Reise im Aitolien und Akarnanien*)<sup>1</sup> ; il était allé dans la région au printemps de 1939, poursuivre ou contrôler les travaux exécutés par F. Noack<sup>2</sup>.

Voici, rapidement indiqués, les principaux résultats du récent voyage de M. Kirsten :

1° En *Étolie* : M. Kirsten a visité le sanctuaire de la déesse syrienne situé entre Kryonero et Prostova au N. du lac Trichonis<sup>3</sup> ; la nature du terrain ne laisserait guère espérer d'une fouille. Il a revu aussi les restes, décrits par Woodhouse (*Aetolia*, 1897, p. 205) dans l'église de Mokista, au-dessous de Thermos, où la présence de blocs révèle une sépulture hellénistique ; à la πόλις τῶν Θεσπιέων<sup>4</sup>, près de Vlochos, fut de nouveau examiné le tombeau, signalé comme un sanctuaire par Leake, *Travels North. Gr.*, I, p. 134, et F. Noack, et dont la destination exacte avait été reconnue par K. Rhomaios, *Arch. Dellion*, VI, 1920, p. 171. A Pleuron, un four à chaux a été récemment installé dans l'*orchestra* du théâtre, ce qui a entraîné la perte des restes du *proskénion*, et d'éléments de la scène ; sur l'acropole sont notés les restes d'un petit temple (tambours de colonnes, sima en *póros*, degrés). A l'Est de Chalkis, à Vassiliki, sur la côte, la colline d'Haghia Triada renferme des restes d'habitats hellénistiques et byzantins (serait-ce Hypochalkis ?). A Agrinion, la section du mur antique, jadis bien conservée, a passé dans les constructions voisines. A Konopé-Angelokastro, a été examiné l'emplacement du sanctuaire de Déméter<sup>5</sup>. Enfin, à Kallipolis, visitée de nouveau, a été retrouvée l'inscription IG., IX, I<sup>2</sup>, 155.

2° En *Acarnanie* : à Astakos, le temple de Zeus Karaos est intact ; sur la terrasse d'un sanctuaire établi dans la ville s'élève, depuis l'époque byzantine, une église chrétienne. A Koronta (E. de Chrysóvitsa), les fondations du temple relevé par Noack, et déjà vues par L. Heuzey, comme le rappelle Klaffenbach<sup>6</sup>, étaient difficiles à reconnaître ; des fouilles devaient être exécutées par l'éphore Papadimitrios. A l'antique Phoitiá<sup>7</sup>, le monastère de Haghios Georgios, connu par des peintures du XVIII<sup>e</sup> siècle, est de nouveau habité ; Lolling y avait reconnu la fondation d'un édifice public ou d'un sanctuaire. A Stratos, a été découverte une inscription archaïque bous-

1. M. KIRSTEN avait déjà fait paraître, *Neue Jahrbücher*, 1940, p. 298-316 *Aitolien und Akarnanien in der älteren griech. Geschichte*.

2. *Arch. Anz.*, 1897, p. 80 sqq. ; 1916, 215 sqq.

3. Cf. IG., IX, I<sup>1</sup>, n° 95 et s. ; G. KLAFFENBACH, *SB. Berlin*, 1935, p. 716 (citée ensuite : *Reise*) ; KLAFFENBACH, *SB. Berlin*, 1936, p. 364 sqq. (citée ensuite : *Neue Inschr.*).

4. G. KLAFFENBACH, *Reise*, p. 716 ; *Neue Inschr.*, p. 380 et 385.

5. G. KLAFFENBACH, *Reise*, p. 717 ; *Neue Inschr.*, p. 364.

6. *Reise*, p. 722.

7. NOACK, *Arch. Anz.*, 1916, p. 217 et fig. 1 ; KIRSTEN, *P. W.*, s. v. *Phoitiá* (col. 436-443, avec plan).



trophédon en alphabet corinthien<sup>1</sup>. Sur la pente des rives de l'Achéloos, immédiatement au N.-E. de Palaïomanina, l'antique Métropolis, le gardien des antiquités de Stratos, Nikolaos Mosios, a déterminé la présence de terres-cuites dédiées à une divinité féminine, du vi<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècle, et sur une pierre errante lu les lettres ΔΗ<sup>2</sup>.

A Anactorion, immédiatement derrière le mur S.-E., furent mises au jour les fondations d'un temple, avec crampons en U. A Palairos<sup>3</sup> et à Thyrréion ont été visitées les fouilles de Miliadis; de nouveaux textes ont été copiés. Sur l'emplacement du sanctuaire d'Actium, M. Kirsten a pu collationner l'inscription IG., IX, 1, 516-7. Pour les ruines du kastro, voisin de Komboti, à 4 heures au N.-E. de Kandila et au S.-O. de Katouna<sup>4</sup>, est proposé le nom de Torybeia.

3<sup>o</sup> En *Amphilochie* : sur le golfe de Prévéza, M. Kirsten a pu voir les restes, presque entièrement recouverts, d'un temple, à Agrilovouni; plus loin la forteresse de Palaio-Avli et l'emplacement d'Argos d'Amphilochie, sur la rive droite du Botoko. Là, à l'acropole, des fouilles clandestines ont mis au jour des tambours de colonnes doriques et des fragments de piliers octogonaux<sup>5</sup>. Dans la ville même, sur une pente en forme de théâtre, des restes de gradins permettent de conclure à l'existence d'un édifice pour spectacles.

Outre les indications de détail qui viennent d'être données, M. Kirsten tire de ses recherches d'autres conclusions plus générales. En premier lieu, les fortifications observées en Étolie et en Acarnanie ne remontent pas à l'époque archaïque, mais elles datent des temps hellénistiques; les données des textes bien connus de Polybe (IV, 64 sqq.; V, 7) sur la campagne de Philippe V de Macédoine en 218 permettent une datation. Il semble même que les villes atteintes par Philippe dans la vallée de l'Achéloos et dans la région autour du lac Trichonis n'étaient pas encore protégées par des remparts.

De plus, M. Kirsten propose de réviser certaines identifications jusqu'alors admises. On savait que Κωνάπη était située près d'Angelokastro; Λυσυμάχεια au S.-E. d'Angelokastro, près de Mourstianou (Klaffenbach, *Neue Inschr.*, p. 364); il paraît confirmé que Τριχόνειον est près de Gavalou, comme l'avait établi G. Klaffenbach (*Reise*, p. 715; *P. W.*, s. v., *Trichonion*); Φύτραιον doit être situé près de Palaiochori<sup>6</sup>, où Noack reconnaît à tort Παμφίλκ, placée au contraire près de Sitaralona (le castro de Palaiochori, près de Thermos, reste

1. M. KIRSTEN précise qu'il s'agit d'un décret et renvoie à *Neue Jahrb.*, 1940, pl. 12, 16.

2. Première inscription découverte en ce point, où avait été déjà exhumée la statuette en bronze d'une déesse.

3. Les ruines de Palairos sont situées, comme on le sait, à 2 heures au N.-O. du village moderne du nom de Palairos (anciennement Zaverda), et près du village maintenant ruiné de Kéchropoula, à l'E. de Plagia. Plan de Palairos et photos. NOACK, *Arch. Anz.*, 1916, fig. 2 à 6.

4. Cf. G. KLAFFENBACH, *Reise*, p. 722.

5. M. Kirsten les compare à ceux de l'*Hérôon* de Calydon et d'Apollonie d'Épire.

6. Tandis que G. KLAFFENBACH le situait à Papadatès, *Reise*, p. 715.

non identifié); près de Ano-Votinou, Ἀνάει; près de Kato-Makrynou, Μετάπαι; près de Palaïomanina, où Noack situait Ithoria (*Arch. Anz.*, 1916, p. 220). M. Kirsten place Métropolis, tandis que Θωρία serait sur l'Haghios Ilias, près de Stamna; enfin Παύλιον serait près de Mastrou.

A la fin de son article, M. Kirsten a énuméré les documents archéologiques rassemblés au musée d'Agrinion par l'épimélète Papa-christos.

Y. BÉQUIGNON.

### Le cratère de bronze des Ménades, à Berlin.

En 1938, M. W. Züchner en a présenté les restes<sup>1</sup>, dans une monographie érudite qui vise à faire attribuer à l'art ionien d'Anatolie, et à la première décade du iv<sup>e</sup> s., ce document précieux. M. W. Züchner combat vivement toute hypothèse d'origine tarentine, et il se déclare à la fin content d'avoir pu extirper, aussi, de l'histoire de l'art en Grande-Grèce, le « corps étranger » que formerait la série des rhytons ouvragés et des situles sculptées. Toutes ces catégories de documents rentreraient, à son gré, dans le lot des ateliers de l'Ionie d'Asie, fournisseurs de la Thrace et de la Russie méridionale. Au passage, M. W. Züchner, qui ne veut pas paraître trop dogmatiquement attirer l'attention sur les ateliers qu'on pourrait deviner à Cyzique, montre par ses comparaisons, du moins, la possibilité de reconnaître là un des grands centres créateurs. Il écarte d'autre part, mais sans doute avec quelque excès, l'idée d'une production *attique*. C'est oublier, je crois, qu'au iv<sup>e</sup> s. comme au v<sup>e</sup> siècle, l'Attique a été un centre vivant d'art ionien, et peut-être le principal. De plus, ce qu'on s'étonne surtout de ne pas trouver dans l'étude consacrée au grand cratère de bronze de Berlin, c'est la constatation *essentielle* de la valeur que prend ce document, si mutilé qu'il soit, comme exemplaire tête de ligne, dès qu'on songe à expliquer l'apparition, un jour, des grands cratères sculptés en marbre — type Borghèse, Pisan, etc. — déjà « exportés » avant 86, puisqu'on en a retrouvé dans la cargaison naufragée, peut-être syllanienne, de Madhia (Tunisie, Musée du Bardo). Comme avec le Vase Corsini, nous aurons là les prototypes cherchés et jusqu'ici méconnus : prototypes *métalliques* de luxe (le cratère de Berlin était rehaussé d'incrustations d'argent) d'une technique devenue hellénistique, qui a précisément repris alors les mêmes thèmes (cratère de marbre de New-York : *JHS.*, 45, 1925, p. 201 sqq., pl. VI sqq.), et qui conservera aussi l'association du décor végétal au rebord supérieur des vases. Cette séquence eût mérité d'être relevée<sup>2</sup>.

Ch. P.

### La caverne d'Aristote.

Dans le *De Natura deorum*, II, 37, Cicéron traduit un passage perdu où le Stagiritte imagine des hommes passant leur vie en

1. 98° *Winckelmannsprog.* Berlin.

2. Pour la date, peut-être y a-t-il lieu d'abaisser un peu plus (vers le milieu du iv<sup>e</sup> s.), celle que M. Züchner a choisie, mais non prouvée.

des demeures souterraines et ne montant jamais à la surface de la terre. Un jour, le sol s'entr'ouve, et les voici dans les lieux que nous habitons : comment le spectacle qu'ils ont alors sous les yeux, la nuit comme le jour, ne les convaincrat-il pas de l'existence des dieux ?

Il est généralement reconnu que Cicéron emprunte ce texte au 3<sup>e</sup> livre du *Περὶ φιλοσοφίας* ; on sait que, d'après Jaeger, cet ouvrage se situe dans la période comprise entre 347 et 336, durant laquelle Aristote habita successivement Assos, Mytilène, puis à partir de 342, Pella. Philippe meurt en 336.

Ouvrons maintenant les *Questions naturelles* de Sénèque, V, 15. Nous y voyons comment Asclépiodote (un disciple de Posidonius, cf. II, 26 ; VI, 17 et 22) raconte l'exploration d'une mine abandonnée, prescrite par Philippe, désireux de savoir si on en pourrait reprendre l'exploitation. L'expédition est pourvue de lumière pour plusieurs jours. Après un long et fatigant parcours, les explorateurs voient, non sans horreur, des fleuves, des lacs immenses, pareils aux nôtres, « nec compressos quidem terra supereminente, sed liberae laxitatis ».

Si ce fait divers a produit assez forte impression pour parvenir jusqu'à Asclépiodote, à plus forte raison n'a-t-il pas dû être ignoré d'Aristote, surtout si, comme il est possible, l'ouvrage a été rédigé entre 342 et 336, pendant le séjour du philosophe à la cour de Macédoine (encore que Nuyens l'attribue à la période académique).

On voit immédiatement comment Aristote a pu être amené, d'une part, aux études de spéléo- et sismologie, continuées par Théophraste et Strabon, dont on retrouve la trace dans les *Meteor.*, d'autre part, à une transposition des mythes de la *République* et du *Phédon*. L'interprétation fondée sur ce rapprochement demeure hypothétique, mais paraît suggestive.

P. M. S.

### Les « Bonshommes en or » scandinaves.

Au cours de fouilles entreprises dans l'anse de Boda, près de la baie de Brävikén (prov. d'Estergötland, Suède centrale), sur l'emplacement d'une ferme contemporaine des années 550-600, dans la région de Svintuna, on découvrit, dans le principal bâtiment, une petite lamelle d'or gisant vers le milieu du long côté méridional de la construction. Elle avait été posée de manière à se trouver à la hauteur de la place d'honneur, réservée au maître et à la maîtresse de la maison dans la demeure préhistorique de l'Europe du Nord.

Cette lamelle d'or, carrée (0 m. 12 de côté), offre un décor estampé : homme et femme se donnant un baiser. Le personnage masculin porte le nœud capillaire germanique, alors que sur les autres plaquettes de ce genre, la femme seule montre cette disposition de la chevelure.

Il est à remarquer que les nombreux exemplaires de ces plaquettes ont été presque tous recueillis dans les habitations de la Scandinavie, au temps des Vikings. Tantôt carrées, tantôt rectangulaires, elles portent l'image d'un couple, ou d'un seul personnage. On rencontre

encore de petits personnages découpés dans une mince feuille d'or (île de Bornholm).

La découverte de Svintuna apporte quelques précisions sur la signification de ces « bonshommes en or » jusque-là restée assez énigmatique, et qui sont dépourvus de tout moyen d'attache. Il ne peut donc être question d'y reconnaître des appliques de vêtements. La pièce de Svintuna, rappelons-le, a été recueillie dans une maison, sous l'emplacement réservé au maître. M. Arthur Norden (*Acta archaeologica*, vol. IX, 1938, p. 151-163) considère qu'il s'agit de talismans destinés à « assurer, par un procédé magique, le bonheur des époux et la paix domestique dans le foyer qu'avaient aménagé le maître et la maîtresse de la maison ». Pareille coutume subsiste encore de nos jours, mais sous d'autres formes, dans les dons de bienvenue que l'on présente aux occupants d'un nouveau domicile, lors de leur installation. Quant aux plaquettes portant l'image isolée d'un homme ou d'une femme, elles auraient encore un caractère talismanique, exprimant le désir de procurer un époux ou une épouse de choix.

Remarquons enfin qu'aucune de ces images n'a été découverte hors des pays scandinaves. C'est donc à une coutume spécifiquement nordique que nous avons affaire.

R. L.

#### Ad R. A., 1941, II, p. 269-270 :

L'emplacement du cimetière de la bataille de Cannes (?) est toujours discuté. On lira dans une note de l'*Arch. Jahrb., Anz.*, 1940, col. 536 et 539, que le site récemment signalé n'a rien fourni, en somme, pouvant prouver sans conteste son rapport avec la célèbre bataille.

La nécropole découverte ne daterait-elle pas, ajoute-t-on, du Moyen âge, et ne remonterait-elle pas à la fin lamentable des préparatifs de croisade de 1227, sous Frédéric II ?

A. M.

#### Opinions téméraires.

Un personnage bien connu de l'*Éducation sentimentale*, Jacques Arnoux, pour un temps possesseur d'une fabrique de faïence, entre autres essais veut « faire de l'étrusque ». Dans sa récente édition du chef-d'œuvre de Flaubert (*Les Belles Lettres*, 1942), M. René Dumesnil apporte à ce passage les indications suivantes (t. II, p. 327, Index historique, *ad t. I*, p. 248) :

« ÉTRUSQUE : la céramique étrusque remonte à l'antiquité la plus haute. La poterie peinte d'Arezzo était recherchée par les Romains. Elle était légère, de forme gracieuse, de couleur ordinairement rouge avec une décoration peinte. Celle des temps les plus anciens est de couleur brune et les peintures ont fait supposer que les procédés usités par les Étrusques venaient de l'Égypte ou de Phénicie. Dans la deuxième époque, les artistes peignent sur le vase des figures en mouvement ; à l'époque grecque, le nu domine ; on emploie la couleur blanche ; la dernière époque est contemporaine de César ; elle fut une période d'imitation archaïque. »



Cette histoire en raccourci de la céramique étrusque comporte beaucoup de fantaisie ; mais surtout elle ne convient guère ici. Jusqu'au milieu du siècle dernier, ce que l'on appelait de la poterie étrusque était de la poterie grecque importée en Étrurie, particulièrement d'Attique : les tombeaux étrusques avaient livré de nombreux spécimens de vases attiques à figures noires et à figures rouges, et l'on avait cru qu'il s'agissait d'une fabrication locale. A cette céramique attique appartenait sans nul doute le vase « étrusque » dont il est question dans la nouvelle de Mérimée qui porte ce nom : « pièce rare et inédite où l'on voyait peint, avec trois couleurs, le combat d'un Lapithe contre un Centaure ». Et c'est cette céramique attique à personnages qu'Arnoux avait voulu reproduire, non point quelque variété de poterie proprement étrusque. P. R.

Sous le titre *Voix du passé*, M. Abel Hermant, de l'Académie française, disserte sur le caractère des guerres antiques, dans les *Nouveaux Temps* du 23 avril 1943, et en citant Platon. Même, ayant trouvé un « texte prophétique » applicable à notre présent, il tient à nous en bien préciser la date : « Ce n'était pas, au moins, le genre du siècle de Périclès. Car c'est de cette jeunesse du monde, honnête jeunesse, que date le texte prophétique. Il se trouve, un peu épars, dans le cinquième livre de *La République* de Platon. »

---

*Le gérant* : P.-J. ANGOULVENT.

AUTORISATION 8. 183

---

1943. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)

C.O.L. 31.0455

Dépôt légal : 4-1943

IMP. N° 10.082

## REVUE ARCHÉOLOGIQUE

---

En raison de la hausse des prix d'impression, nos tarifs d'abonnement ont dû être augmentés pour 1944.

Les nouveaux prix sont ainsi fixés :

UN AN	{	France. ....	180 fr.
à dater de	{	Étranger, tarif réduit. ....	220 fr.
janvier 1944	{	— tarif plein ....	250 fr.

---

**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS VI<sup>e</sup>

Compte chèques postaux : Paris 392.33

043 HP PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - JENDŌHC C O L 310455

HAÏQUE,  
ODOCOS :

*ODYSS.*, VIII, 256 sqq.<sup>1</sup>

---

Au palais d'Alcinoos dans l'île des Phéaciens, Ulysse sauvé des eaux assiste à des jeux et à des banquets. Pour l'une de ces fêtes, Alcinoos organise une danse<sup>2</sup> que l'aède aveugle Démodocos doit accompagner sur la cithare. Neuf αἰσυμνήται élus préparent le sol, qu'on aplanit d'abord pour un *choros* : tel que ceux qu'on peut restituer déjà à l'époque minoenne, et qui se développaient sur les aires théâtrales des seigneuries. Démodocos s'avance alors dans le cercle des κοῦροι πρωθῆβαι, qui sont qualifiés δαήμενες ὀρχηθμοῖο<sup>3</sup> ; la cérémonie commence. Démodocos prélude et chante « les Amours d'Arès et d'Aphrodite au beau diadème, leur première union chez Héphaistos, secrète » (v. 266 sqq.). Le mari trompé a été averti par Hélios ; il prépare des filets magiques autour de son lit souillé, puis feint un départ vers Lemnos, ce qui provoque un nouveau rendez-vous des amants. Cette fois, les voilà pris au piège ; tous les dieux convoqués par Héphaistos lui-même vont accourir pour les observer, les railler à l'envi. — Dans le poème de Démodocos, qu'on a considéré comme un

---

1. Communication faite à l'Association des Études grecques, le 1<sup>er</sup> avril 1943.

2. *Odyss.*, VIII, v. 256 sqq.

3. V. 262-263 (cf. v. 250 : βητάρμονες ἄριστοι).

*hymne*<sup>1</sup>, tout l'épisode était conté sans vergogne, à partir de la scène d'amour; le défilé moqueur de l'Olympe durait jusqu'à ce qu'Héphaïstos — apaisé par les promesses d'un rangon d'Arès, que cautionne Poseïdon — voulût bien lever les filets. Le couple délivré des délinquants prenait son vol, alors : lui vers la Thrace, elle vers Paphos en Chypre, où les Grâces la recevaient, la baignaient, et l'habillaient enfin.

Historiette célèbre, dont Platon déjà dénonçait l'immoralité et l'irrévérence<sup>2</sup>. Il la rangeait parmi ces traditions dont il a dit qu'il ne faudrait parler à la rigueur qu'entre initiés, après avoir sacrifié, non un porc<sup>3</sup>, victime trop peu rare, mais quelque animal beaucoup plus introuvable, afin de restreindre le nombre de ceux qui connaîtraient de telles choses.

L'Antiquité a peu tiré à ma connaissance, dans la littérature et dans l'art, de l'épisode<sup>4</sup>; en 1895, U. von Wilamowitz-Möllendorff<sup>5</sup> pouvait encore affirmer dogmatiquement : « Der Cultus und die bildende Kunst (von Verirrungen römischer Zeit abgesehen) haben diese Erfindung ignorirt. » — Même les artistes modernes semblent avoir hésité en général devant une représentation si scabreuse, et l'on doute que la liste soit longue des œuvres d'art qu'on y pourrait rapporter, depuis le début de notre ère. Pour ce qui touche la littérature, le Goëthe de la *XIX<sup>e</sup> Élégie romaine* avait scandalisé Wilamowitz, par l'usage qu'il voulut faire de l'aventure divine, célébrant des amours qu'il ne pouvait compter, dit-il,

1. L'expression est employée par U. VON WILAMOWITZ, et par V. BÉRARD : cf. ci-après.

2. *Rep.* II, 390 C : après avoir rappelé la scène du Gargaros, où Zeus et Héra, pressés, s'unissent à terre (*Iliade*, XIV, 294 sqq.), il ajoute, parmi les scènes notées par lui comme inconvenantes (οὐκ ἐπιτήδειον), l'épisode : "Ἀρεὼς τε καὶ Ἀφροδίτης ὑπὸ Ἡφαίστου δεσμός.

3. Victime ordinaire des initiations. On notera que Platon entendait ainsi plus ou moins faire ranger l'épisode parmi les *hieroi logoi* ; *Rep.*, II, 378 a.

4. On ne trouvera rien à ce sujet, ni dans le *Dict. ant.*, art. *Vulcanus*, dont je suis l'auteur pour la partie *Héphaïstos*, ni dans les études de L. MALTEN (cf. *Arch. Jahrb.*, 27, 1912, p. 232, et *P. W., R. E.*, s. v. : ci-après); ni même, en dernier lieu, dans la *Gesch. griech. Religion* de M. M. P. NILSSON, 1941.

5. *Göttingische Nachrichten* : *Hephaistos*, p. 224. L'article est recueilli dans les *Kleine Schriften* : il n'a guère vieilli.

voir approuver par les « honnêtes gens ». Quant aux exégètes de l'*Odyssée*, anciens ou modernes, ils ont en général été sévères pour le Poème de Démodocos. Si certains ont tenté d'y chercher des *hyponoiai* — un sens allégorique obscur, par conséquent — d'autres ont prétendu, plus énergiquement, plus simplement, l'expulser du texte homérique, comme une « bâtarde » incongrue. Mais en ce domaine, s'il est facile de proposer, la décision reste subjective : sur la date même du Poème de Démodocos, l'opinion a varié beaucoup.

\*  
\* \*

On eût pu craindre que la discussion philologique, où l'Antiquité déjà n'arrivait point à des conclusions unanimes, ne risquât de s'éterniser sans aboutir. Mais voici qu'un document archéologique, inattendu pour sa date et précieux par son origine — *car il vient de Lemnos même, et du site d'Héphaïstia* — ramène le débat à son point de départ, et le ranime, en permettant quelques conclusions philologiques ou autres.

Sous le titre *Arte tirrenica di Lemnos*, M. A. Della Seta a publié en 1939, dans le second tome du volume du Centenaire de l'*Archéol. Ephemeris*, 1937<sup>1</sup>, plusieurs vases ou fragments de vases archaïques, découverts par l'École italienne d'archéologie à Héphaïstia dans l'île de Lemnos, où l'Italie poursuivait depuis 1926, comme on sait, de savantes recherches. La petite série de documents soumis ainsi à l'attention comme « *tyrrhéniens* », et qui proviennent, nous dit-on, d'un sanctuaire insulaire du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>2</sup>, comporte un grand pied de vase, actuellement au Musée national d'Athènes, dont un dessin reconstitutif a été exécuté par le peintre E. Gilliéron fils : c'est ce dessin qui a été commenté<sup>3</sup> et repro-

---

1. P. 629 sqq. — Cf. D. MUSTILLI, *Rivist. di filol.*, XX, 1942, p. 72 sqq. (sur la nécropole dite « tyrrhénienne » d'Héphaïstia).

2. Fouillé par F. Magi. Sur la date, cf. ci-après.

3. P. 649-651.



duit<sup>1</sup> par l'auteur de l'article (fig. 1). M. A. Della Seta date le fragment — comme les autres de la trouvaille — sans réserves, du VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. Touchant l'interprétation de la scène — qui n'est pas, dit-il, « de genre » (ce qu'on accordera



Fig. 1. — Fragment de vase d'Héphaïstia, Lemnos :  
Arès et Aphrodite pris au piège d'Héphaïstos.

facilement) — il semble qu'il ait hésité, plus qu'il ne fallait, à reconnaître le célèbre épisode du chant VIII de l'*Odyssée*, v. 255 sqq. Il laisse ouverte, par exemple, la possibilité d'un « mythe local inconnu », ou d'une tradition soit « argonautique », soit « tyrrhénienne » : les deux appartenant, dit-il, à l'île, et qui auraient introduit des histoires d'amours de guer-

1. Fig. 5, p. 650. Haut. 0,223; diam. base 0,26. La scène figurée occupe l'avant dans un cadre haut de 0 m. 21; larg. en haut, 0,13, en bas 0,28.

riers, de rapt de femmes. — Contre l'exégèse d'après l'« *hymne* » de Démodocos, des réserves, nous dit-on, viendraient de ce que l'adultère est ici conté « con meno audacia di posizione » : ce que l'on constate à première vue ; mais ce n'est pas sans intérêt, je crois, en raison de tout ce que la posture des délinquants, transformée ainsi, pourrait suggérer, comme on verra. M. A. Della Seta a relevé, enfin, qu'on pourrait être un peu scandalisé de voir un peintre céramiste de l'île d'Héphaistos, dans la cité même qui tirait son nom de celui du génie-forgeron, oser retenir comme thème de décoration — *et dans un sanctuaire !* — une telle aventure d'infortune conjugale au compte du maître du lieu : d'autant plus, ajoute l'éminent archéologue italien, que dans le texte d'Homère, précisément, c'est le voyage à *Lemnos* qui encourage la rencontre clandestine des deux amants. Là aussi, nous verrons, puisque le vase vient d'un sanctuaire, s'il n'y a pas lieu de retenir, au contraire, cette apparence d'irrévérence, au titre d'une piété dont les manifestations primitives pourraient avoir dérouté des pensées classiques, des intelligences grecques ; mais moins, peut-être, les esprits obscurs des Sintiens « au parler sauvage », ou les nôtres. Le vase est un produit *local*. C'est M. A. Della Seta qui le fait noter avec insistance, et justement. Tenons compte des remarques présentées par la publication italienne pour contrebalancer des hésitations peut-être excessives : en montrant ici la punition d'Arès et d'Aphrodite, on louait implicitement l'ingéniosité mécanique du dieu lemnien : dresseur de pièges si habiles que les Olympiens mêmes y furent souvent pris ; la *vendella* plaisante effaçait le déshonneur passager ! — Pourquoi ne pas accueillir l'épisode avec la même joie malicieuse, tout au moins la même absence de préjugés, que les célestes eux-mêmes, convoqués par Héphaistos : spécialement Hermès et Apollon, dont on connaît les propos gouailleurs, dans le texte du ch. VIII ; et à la rigueur aussi, Ulysse et les Phéaciens, écoutant Démodocos, qui fait « danser » cette farce du mari trompé en public ? D'ailleurs, M. A. Della Seta a relevé à bon droit — ce qui nous servira — que les dames lemniennes, dès le temps des Sintiens, n'avaient pas une

grande tendresse pour Aphrodite, la Paphienne, la Cythérée<sup>1</sup>. La déesse ne s'était-elle pas vengée perfidement de ces dissidentes, en les rendant un jour désagréables à l'odorat de leurs maris, au point que ceux-ci, les délaissant, s'en allèrent chercher, nous dit-on, des esclaves thraces sur la côte opposée<sup>2</sup> ? Nous pouvons, en fait, saisir encore là le souvenir d'un folklore *non grec*, où les colères et vengeances légitimes d'Héphaïstos, le πολύφρων (*Odyss.*, I, 1., v. 327), sont opposées aux trahisons et perversités des Olympiens. Concluons : non seulement le vase illustre bien *Odyss.*, VIII, 255 sqq., mais il est, pour nous, des Amours d'Arès et d'Aphrodite, la seule reproduction archaïque<sup>3</sup>.

Afin de confirmer ce jugement, rectifions ici l'interprétation de détails au sujet desquels l'exégèse italienne ne paraît pas avoir été suffisamment avisée. La publication de l'*Ephemeris* relève que, pour la déesse, « rimane l'avanzo del polos, che la caratterizza quale dea ». On peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un diadème. Car Démodocos, dans l'*Odyssée*, dit chanter :

ἀμφ' Ἄρεος φιλότῃτος ἔϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης<sup>4</sup>

et il insiste ainsi sur le diadème, que nous voyons vraisemblablement ici<sup>5</sup>. En tout cas, M. A. Della Seta a eu tort d'écrire au sujet des cheveux de la Cythérée : « Sono

1. G. DUMÉZIL, *Rites et légendes du monde égéen : le crime des Lemniennes*, 1924, p. 13 sqq. — Sur les légendes lemniennes, cf. aussi Ad. WILHELM, *Anz. Akad. Wien*, 1939, p. 41-46 (*Die Pyrrhorie der Lemnier*).

2. APOLLODOROS, I, 9, 17 ; *Schol. Apoll. Rhod.*, I, 609.

3. Une liste des premiers vases « homériques » vient d'être donnée par M. P. MAZON, *Iliade, Introd.*, 1942, p. 267. Le classement pourrait être complété, et çà et là, modifié : le pied de vase de Lemnos prendrait place dans la série (à la fin du VII<sup>e</sup> s. : cf. ci-après, pour la date) ; cf. aussi Rol. HAMPE, *Frühe griech. Sagenbilder*, pour les représentations homériques antérieures au VI<sup>e</sup> s., p. 80 sqq.

4. Vers 267. Cf. aussi v. 288 : ἔϋστεφάνου Κυθερείτης.

5. Parmi les ἡφαίστιό τευκτα, connus des Anciens dès l'époque homérique, on citait beaucoup de ces parures de tête : la *stéphané* d'or de Pandora (cf. une coupe attique de Nola au British Museum, D. 4 : H. PHILIPPART, *Les coupes attiques à fond blanc*, 1936, p. 41, n° 28, pl. 20) ; le diadème d'Ariadné ; la couronne d'Harmonia (exécutée pour Aphrodite) ; cf. en général, *Dict. Ant.*, s. v. *Vulcanus (Héphaïstos)*, p. 980, p. 998.

raccolti in una treccia, annodata sotto il tratto mediano e discendente sino a terra. » — Il s'est privé ainsi de reconnaître sur le vase l'indice décisif pour l'interprétation : capture d'Aphrodite et d'Arès. Car si le peintre de Lemnos n'a pas représenté le lit des adultères, il a dessiné au moins un élément du piège, celui qui retient à l'arrière l'Aphrodite accroupie. Il ne peut s'agir que de l'un des liens magiques, *avec sa boucle métallique*<sup>1</sup>. Quand le divin forgeron va vers sa grande enclume, Démodocos nous dit : κόπτε δὲ δεσμούς

ἄρρηκτους, ἄλύτους, ὅφρ' ἔμπεδον αἴθι μένοιν.

Ces liens magiques ainsi battus, Héphaistos les attache aux étais de son lit :

ἀμφὶ δ' ἄρ' ἐρμῖσιν χέε δέσματα κύκλῳ ἀπάντη·  
πολλὰ δὲ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο,  
ἥ ὅτ' ἀράχνια λεπτά, τά γ' οὐ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο,  
οὐδὲ θεῶν μακάρων.

Ce piège « imperceptible même aux dieux » (V. Bérard), fixé autour des étais, a bien pu tromper aussi les archéologues d'aujourd'hui, mais le peintre de Lemnos l'avait discrètement indiqué. Les δέσματα « légers comme des fils d'araignée » symbolisent ici tout le piège, à eux seuls.

Passons rapidement sur le fait qu'il n'y avait guère, ni pour Arès, ni pour Aphrodite, à supposer un geste de main levée « *pour un salut* »<sup>2</sup>. Une autre explication, bien meilleure je crois, peut être présentée de cette attitude roidement symétrique, et d'apparence si étrange. J'ai déjà fait remarquer que le peintre du vase d'Héphaistia — un « Tyrrhénien », selon M. A. Della Seta lui-même — n'a pas peint le lit même de l'adultère ; il en a sans doute volontairement esquivé la représentation. Ce n'était pas, pourtant, la tendance ou l'habitude des artistes apparentés à sa race : de la Lydie

1. Les éléments d'une autre chaîne paraissent, semble-t-il, derrière l'Arès, à hauteur de ceinture ; voire plus haut, peut-être aussi, du même côté.

2. *Sic*, A. DELLA SETA, *l. l.*, p. 649.



à l'Étrurie, les *symplegmata*, montrés sans vergogne, et publics, ne sont pas rares dans la peinture. Il y a donc eu sans doute, dans cette abstention, une intention.

Le piège du lit magique d'Héphaistos est suffisamment décrit dans l'*Hymne* de Démodocos pour qu'on puisse en entrevoir au moins le dispositif. Dans le *thalamos* du forgeron (v. 277), ὅθι οἱ φίλα δέμνι' ἔκειτο, il devait y avoir une sorte de « lit de milieu »<sup>1</sup>. Héphaistos a préparé tout autour le rabattement éventuel de liens invisibles (sur simple déclic provoqué par la pesée des corps sur le sommier), en attachant les δέσματα ἀράχνια autour des étais des quatre pieds<sup>2</sup> et à la fois en haut, au plafond, puis sur le plancher ; le double rabattement prévu devait ramener au contact verticalement les deux parties du piège, constituer ainsi, verticalement, les parois d'une cage, exposant les coupables à la vue. C'est le filet même des δέσματα qui fait « grille », en quelque sorte.

Mais l'artiste « tyrrhénien » de Lemnos, décorateur du pied de cratère retrouvé, n'a-t-il pensé et voulu faire penser qu'à un *lit* nuptial ? On peut en douter. On savait déjà par une découverte d'Olonte (Crète) que les sarcophages contemporains de la guerre de Troie pouvaient avoir, en certains cas, la forme de *klinai*, et même évoquer le « sommier d'Ulysse »<sup>3</sup> avec ses sangles. Cette fois, ce qui est certainement *funéraire*, et à dessein, dans la représentation lemnienne qui nous est proposée, c'est la posture *repliée*, en apparence incompréhensible, des deux corps hiératiquement affrontés. On l'expliquera en se souvenant qu'elle fut, ailleurs, celle des squelettes dits en *Hocker*, des *Hockergräber*<sup>4</sup>, tels qu'on les voit par exemple à Asiné dans les tombes de l'Helladique Moyen (nécropole hors la ville) : les morts ont aussi là les

1. Œuvre du dieu, comme toute sa demeure : *Dict. ant.*, p. 998.

2. 'Αμφὶ δ' ἄρ' ἐρμῖσιν χέε δέσματα κύκλω ἀπάντη (v. 278). La traduction de V. BÉRARD, *Odyssée*, éd. G. Budé, est très libre, trop peu expressive, à mon sens.

3. H. VAN EFFENTERRE, *Rev. arch.*, 1941, I, p. 169 sqq. — Lits votifs funéraires à Suse, de type comparable : *Mém. Miss. archéol. Iran, Archéol. susienne*, 29, 1943, p. 134-135, fig. 99.

4. J. WIESNER, *Grab. u. Jenseit, R. gesch. V. u. V.*, 26, 1938.

jambes ployées, le côté gauche en dessus, une main couvrant généralement la place des parties génitales, dans la position dite « pudique »<sup>1</sup>. Cette présentation contractée fut, comme on sait, fort répandue aux époques primitives, de Suse et de l'Égypte à l'Europe<sup>2</sup>. C'est aussi une attitude de repos assez traditionnelle en Orient. Arès a les deux arrière-bras relevés plus ou moins à hauteur de poitrine, mais Aphrodite cache nettement son sexe de sa main gauche étalée à plat sur les genoux : l'autre main est relevée à hauteur de figure, non pour un salut, qui serait comique ; il y a là aussi, quant aux avant-bras, une position connue dans l'art créto-mycénien, et qui est celle de l'adoration cultuelle<sup>3</sup>. Conservée jusque dans la tombe, elle répondait, comme la position pudique, aux superstitions de l'époque de l'*H. M.* — Arès fait le même geste de l'avant-bras gauche, semble-t-il.

L'observation de ces particularités plus ou moins funéraires est instructive : Héphaïstos a sans doute passé primitivement pour avoir pu plonger par vengeance ses victimes dans un sommeil au moins léthargique ; il en faisait ainsi des morts temporaires<sup>4</sup>, attendant de lui une résurrection cautionnée. Héphaïstos, qui a eu en Asie certains aspects de dieu funéraire<sup>5</sup>, apparaît aussi, dans la croyance tyrrhénienne, comme un magicien *lieur* et *endormeur* à la fois. — Héra, sa mère, a été fixée par lui sur un trône de l'Olympe, où elle paraît comme une « Belle-au-bois-dormant », *funéairement empaque-*

1. *Asine*, 1938 ; cf. p. ex., p. 118, fig. 93 (tombe M. H. 26).

2. *Asine*, p. 352.

3. Pleureuse M. R. I. de Berlin ; cf. *Asine*, p. 353 ; adorants de Tyllissos, etc.

4. Une histoire d'adultères massacrés existe dans le folklore lemnien ; cf. G. DUMÉZIL, *l. l.*, p. 14, 58.

5. En Lycie, dieu funéraire, il est protecteur des tombes, au même titre que les déesses-mères, et il perçoit, en certains cas, les amendes prescrites pour les violations de sépultures : *Dict. ant.*, s. v., p. 989, n. 9. — On noterait qu'à Lemnos même, le dieu du feu souterrain est mêlé à une cérémonie du feu (*Dict. ant.*, *ibid.*, p. 992) ; or cette fête, où il y a une période d'extinction des foyers terrestres avant le retour du feu sacré mandé de Délos, devait, pour l'action symbolique et le but magique, se fonder sur une croyance admise à certains pouvoirs d'Héphaïstos comme dieu capable de *renouveler la vie*.

*tée*, d'après le cratère de Bologne<sup>1</sup>. Et il y a près d'elle un lion funéraire (fig. 2). — Regardons encore de près Arès, contre



Fig. 2. — Cratère de Bologne :  
Héra enchaînée sur son trône par Héphestos.

qui l'Hymne de Démodocos nous a montré Héphestos particulièrement irrité (*κεχολωμένος* "Αρει, v. 276) ; il a ici les deux bras portés à hauteur de la poitrine, dans une position

---

1. Ainsi que je l'ai montré ailleurs, l'interprétation de Ch. DUGAS, *Aison*, p. 101, est à corriger complètement (expression du visage d'Héra, symbolisme du lion).

*contrainte*. Or, à Asiné, dans une tombe de l'H. M.<sup>1</sup>, on a trouvé un mort au squelette replié (en « Hocker »), dans une sépulture rectangulaire soigneusement aménagée avec des pierres et recouverte de *trois* plaques. Il avait aussi les deux mains à hauteur de la poitrine. Pour empêcher le retour redouté d'un éventuel « revenant », les bras et la cage thoracique étaient maintenus par le poids de deux gros blocs. — Sur le vase d'Héphaistia, Arès a gardé ses armes<sup>2</sup>, tandis qu'Aphrodite est nue : n'était-elle pas essentiellement la *déesse nue* ? Mais Arès est le plus ligoté.

Tel est, je crois, l'intention à découvrir sous cette présentation substituée à la scène amoureuse qu'on eût plutôt attendue. Le souvenir d'un ensevelissement d'une part, et aussi d'un *culle*, l'a dicté. La forme d'ensevelissement en « Hocker », répandue de la Scythie à la Libye, avait persisté en Grèce après la période créto-mycénienne. On l'a remarqué récemment encore, par exemple, pour une sépulture de Galaxidi en Phocide, dans une nécropole du VIII<sup>e</sup> s.<sup>3</sup>. On ne dira donc pas que le peintre du vase d'Héphaistia aurait pu ignorer un usage, qui n'est pas, certes, resté « préhellénique » dans le temps, ni grec dans l'espace. Aussi bien, sur une coupe du British Museum<sup>4</sup>, Sotadès lui-même encore a donné la posture caractéristique « en Hocker », au jeune Glaucos, tout nouvellement ressuscité par Polyeidès, le devin, et encore enfermé avec lui à l'intérieur d'une *tholos* mycénienne surmontée de l'*épithéma* du trépied. — La scène est chez Hadès, comme une des inscriptions du vase l'indique (fig. 3).

Le rapprochement du petit Glaucos dans sa tombe avec l'Aphrodite du vase tyrrhénien n'est-il pas significatif ?

Reste un autre point, le plus important, sur lequel il

1. N° 29, p. 119, fig. 95.

2. Casque, cuirasse, cnémides ; etc.

3. M. THREPSIADÈS, *BCH.*, 64-65, 1940-1941, p. 247 : colline S.-O. de la ville ; mort couché sur le côté avec membres repliés (il ne s'agit pas à Galaxidi d'Oianthéa, ainsi que M. Lerat l'a récemment prouvé).

4. MURRAY et SMITH, *White Athenian Vases*, pl. 16. — Polyeidès, enfermé vivant dans la *tholos*, n'a pas la posture « en Hocker » ; on a distingué le vif du mort.



m'est bien difficile de suivre, au passage, l'auteur italien de la publication du vase d'Héphaïstia. C'est la question de date. Le pied de vase largement évasé qui a porté, sur un champ trapézoïdal, le dessin de la scène reconstituée par E. Gilliéron



Fig. 3. — Vase de Sotadès au British Museum :  
la résurrection de Glaucos dans sa tombe.

fil, est-il, comme on nous le dit, du VIII<sup>e</sup> s. ? Les problèmes de chronologie doivent toujours inspirer une grande réserve, surtout quand il s'agit, comme ici, d'une production neuve, isolée, sinon inconnue jusqu'ici<sup>1</sup>. — On est réduit de plus à juger, en raison des circonstances, non sur les fragments mêmes, mais sur un dessin restitué ; enfin, pour cette détermi-

1. J'ai consulté à ce sujet M. J. Audiat, qui m'a répondu avec empressement et bonne grâce ; je le remercie vivement de son avis si autorisé.

nation qui risque d'être délicate, la perte des visages des deux personnages est très gênante. Pourtant, quelle que soit la fabrique, la date du VIII<sup>e</sup> s. paraît insoutenable, et même déconcertante ici<sup>1</sup>. Le sujet choisi et la hardiesse de la composition, le style du dessin déjà très évolué, même s'il peut paraître lourd et laid pour certains détails, l'absence — qui semble totale<sup>2</sup> — d'ornements de remplissage, semblent indiquer une date notablement plus basse : la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. au plus tôt, et plutôt même vers la fin que vers le milieu. — Surtout pour une fabrique locale — là où l'on était le plus exposé à conserver des routines et certaines maladresses de détail — ce qui compte, ce sont les traits les plus évolués : or, ici l'artiste a réussi sans nulle peine à camper ses personnages dans une attitude assez insolite, à exécuter un robuste nu féminin accroupi, que la statuaire hellénistique seule osera reprendre<sup>3</sup>. La mise en perspective est juste, les proportions étudiées ; des détails comme ceux des pieds sont même assez poussés. Tout est exécuté sans maladresse accusatrice<sup>4</sup>. Les comparaisons qu'on peut faire dans les séries proto-attiques, ou proto-corinthiennes, avec la plus ancienne peinture ionienne ou cycladique, interviennent en ce sens. Il n'eût pas paru impossible, au besoin, de descendre même, pour les dates, jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle ; retenons donc comme une moyenne vraisemblable la seconde moitié ou le troisième tiers du VII<sup>e</sup> s. — bien antérieurement en tout cas à la

1. C'est l'avis même de M. J. Audiat.

2. La matière est une « argile rose ; la peinture, un vernis marron ; elle est conservée surtout sous l'aspect d'une trace évanide rouge » : A DELLA SETA, *l. l.*, p. 649. La partie figurée du pied du vase a été seule reproduite jusqu'ici, à ma connaissance.

3. Aphrodite de Doidalsès de Bithynie.

4. A. DELLA SETA, *l. l.*, p. 649, a comparé à l'Arès les pugilistes casqués du rhyton en stéatite d'Haghia Triada (K. MÜLLER, *Arch. Jahrb.*, 30, 1915, p. 247 sqq.) — Je suis moins frappé que lui de ce rapprochement. Ne dériverait-il pas d'une idée un peu préconçue, dont témoigne le début de l'article de l'*Ephemeris* ? La plantureuse poitrine d'Aphrodite dévoilée, est-elle aussi un indice « minoen-mycénien » (p. 650) ? Là aussi, j'hésiterais à marquer de tels rapports. La figuration de la poitrine d'Aphrodite — un seul sein apparent — autant qu'on peut juger, est assez archaïque.

conquête de l'île thrace par Miltiade. Le pied de vase de Lemnos a bien des chances, ainsi, d'être plus ou moins contemporain de l'« hymne » de Démodocos.

\*  
\* \*

On ne se croira plus obligé, en tout cas, de remonter jusqu'au VIII<sup>e</sup> s., avec M. A. Della Seta, qui ne paraît pas avoir songé, en nous proposant cette chronologie si hardie, aux questions « homériques » qu'elle eût pu soulever, si elle avait été acceptable<sup>1</sup>. Le moment est venu pour nous de recourir à une étude d'U. von Wilamowitz-Möllendorff, publiée dès 1895 dans les *Nachrichten* de la Société royale des sciences de Göttingen<sup>2</sup>, étude où l'illustre philologue allemand avait déjà traité des rapports de l'*Hymne de Démodocos* avec la tradition littéraire, homérique ou autre, concernant le dieu-forgeron.

U. von Wilamowitz-Möllendorff avait du moins alors, je l'ai annoncé, méconnu un peu dangereusement les possibilités toujours réservées au hasard de la découverte archéologique; quand, voulant peser la valeur instructive du poème odysseén, il écrivait : « Der Cultus und die bildende Kunst (von Verrirungen römischer Zeit abgesehen) haben diese Erfindung ignorirt, wie sie gebührt<sup>3</sup>. » Et il opposait l'action importante exercée, pendant au moins deux siècles, au contraire, par un Hymne « homérique » à Héphestos, hymne

---

1. P. 651, il fait constater lui-même un « déséquilibre » entre les souvenirs (?) créto-mycéniens que présenterait le vase, et le choix du sujet qui se réfère à un mythe grec.

2. *Philologisch-historische Klasse*, 1895, p. 217-245. J'ai dit que cet article n'a guère vieilli. En 1931 (cf. *Der Glaube d. Hellenen*, p. 320, n. 1), l'auteur voulait reconnaître que son étude a été « vielfach erweitert » par les travaux — à mon sens, assez confus — de L. MALTEN (cf. *Arch. Jahrb.*, 27, 1912, p. 232 sqq.). En tout cas, U. von Wilamowitz n'accepta pas, jusqu'à sa mort, la théorie du « Feuergott »; il a, d'autre part, toujours insisté sur le fait qu'un dieu infirme avait bien dû, essentiellement, n'être pas un dieu grec. — L'essai des *Göttingische Nachrichten*, relu aujourd'hui, conserve toute sa saveur et sa force; en particulier, Wilamowitz avait eu le sentiment juste, devant l'*Hymne de Démodocos*, d'un conte *rajeuni*; philologiquement et archéologiquement, on peut en convenir encore.

3. P. 224.

que nous avons perdu, mais qu'il avait tenté de reconstruire, d'ailleurs fort habilement, dans son étude. On sera amené aujourd'hui, par la découverte faite à Héphaïstia, à réviser certains jugements dont le poème *Odyss.* VIII, en raison de son aspect insolite, avait eu à souffrir, tant en Allemagne qu'en France même. Tout d'abord, on ne pourra plus soutenir, bien évidemment, que l'art figuré ait *ignoré* les Δεσμοὶ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως, plus que les Ἥρας δεσμοὶ ὑπὸ νύεος<sup>1</sup>, dont U. von Wilamowitz-Möllendorff lui-même, a suivi si bien les traces, plus assurées, à travers la tradition artistique, jusqu'au iv<sup>e</sup> s. — Si nous n'avons encore qu'une seule figuration correspondant au poème de Démodocos, la nouvelle peinture de vases lemnienne suffit pour mettre en alerte : d'autres transcriptions pourraient bien reparaître.

La théorie d'après laquelle la vengeance maritale d'Héphaïstos aurait été ignorée par le culte n'est plus elle-même solidement fondée ; n'avons-nous pas précisément, dans l'*Odyssée*, une attestation au moins d'apparence *ancienne* (je revien-drai sur la date possible), d'une présentation *cultuelle* de la légende lemnienne ? Prenons garde que le poème de Démodocos a été chanté *et dansé* chez les Phéaciens d'Homère, lors d'une fête palatiale propre au moins à évoquer — avec ses neuf ordonnateurs sacrés (αἰσυνῆται) de type oriental — ces cérémonies saisonnières qui ont dû être célébrées chez les Préhellènes déjà, puis, *mutatis mutandis*, par les races indo-européennes venues du Nord, et par leurs descendants. — Il s'agit d'un véritable *hymne* divin, comportant une exécution orchestrale essentielle, dont le texte homérique nous avertit dûment, à condition qu'on veuille bien ne pas le mutiler aujourd'hui, après l'avoir suspecté injustement :

V. 261 : κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λίγεια  
 Δημοδόκῳ · ὁ δ' ἔπειτα κί' ἐς μέσον· ἀμφὶ δὲ κοῦροι  
 πρωθῆδαι ἴσταντο, δαήμενες ὀρχηθμοῖο·  
 πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς  
 μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.

---

1. PLATON, *Rép.*, II, 378.



Maintenant que nous avons sous les yeux le vase d'Héphaestia, nous comprendrons peut-être mieux ce que devaient être ces « passe-pieds » savants qu'Ulysse a pu admirer. Autour de l'aède, les jeunes χοῦροι danseurs du Palais d'Alcinoos<sup>1</sup> pouvaient imiter au passage, dans leur mimique cadencée, le vis-à-vis hiératique des deux complices accroupis et pris au piège. Ainsi, quelle erreur de croire, avec nos éditions classiques françaises, que la danse cesse quand le chant a préludé<sup>2</sup>; et quelle erreur aussi d'avoir suspecté tout le poème, comme une « interpolation », parce qu'il s'insère, comme disaient M. Croiset et V. Bérard<sup>3</sup>, entre des danses ! On sait que V. Bérard, de son côté, a proposé de remettre artificiellement bout à bout, en supprimant l'hymne, toutes les danses évoquées, celles des vers 256-265, puis le vis-à-vis orchestrique des deux fils d'Alcinoos, Laodamas et Halios, virtuoses de la danse du ballon (372-380). Suite « logique et naturelle », écrivait-il<sup>4</sup>. — Mais il n'y a là, peut-on craindre, qu'un postulat déformateur, car nous n'avons aucune difficulté à évoquer dans l'intervalle, comme on voit, la danse de Couroi qui a dû mimer, et les amours d'Arès et de la déesse, et la vengeance du Boiteux trompé. Ces divertissements de fin de banquets, hyporchèmes ou autres, ont toujours été fort appréciés en Grèce. Il n'était ni plus ni moins facile, à l'époque du dîner de Callias, conté par Xénophon, de mettre en scène dans une féerie imitative les Amours de Dionysos et d'Ariadné, réglés là comme on voit, par un *impresario* syracusain.

1. Cf. la danse prévue pour l'Hymne des Courètes de Palaeokastro, par ex.

2. C'est ce qu'on lisait dans l'édition Pierron, par ex.

3. P. ex. CROISSET, *Hist. littér. gr.*, I, p. 285, écrivait : « Le récit des *Amours d'Arès et d'Aphrodite* mis dans la bouche de l'aède (Démococos) est entièrement étranger au sujet ; en outre, cette sorte de satire, légère et moqueuse, dont les dieux sont l'objet, semble bien peu d'accord avec l'esprit de gravité religieuse qui règne (d') ailleurs dans tout le poème ; et il faut ajouter que ce morceau est loin de se relier naturellement à ce qui précède, car, de toute façon, un tel chant ne peut guère être accompagné d'une danse, comme cela résulte de la forme actuelle du récit. Des critiques anciens, comme l'attestent les scolies, en suspectaient déjà l'origine. Il a pu être intercalé après coup dans l'ensemble du livre VIII. »

4. *Introd. Odyssée*, éd. Budé, II, p. 67.

Je viens maintenant à oser réviser l'attitude assez traditionnelle qui a été prise par la philologie moderne à l'encontre de l'hymne dansé de Démodocos. En Allemagne aussi bien qu'en France, voire un peu partout, on s'est mis d'accord pour le juger plus ou moins sévèrement. Il est chose déplacée (ἄτοπον), écrivait V. Bérard. Il ajoutait : ἀπρεπές, chose inconvenante, et, condamnation dernière, ἀπίθανον, invraisemblable. De là à le proscrire, on ne pouvait hésiter, par raison de salubrité scientifique, voire morale, puisqu'aussi bien ni l'art, ni le culte ne l'auraient admis. — Mais que penser là-dessus aujourd'hui ?

L'argumentation d'U. von Wilamowitz-Möllendorff doit être examinée ici la première, étant la plus nuancée et la plus solide. Dans son ingénieux mémoire de 1895, l'illustre savant allemand avait exposé ceci<sup>1</sup> : des œuvres d'art nombreuses et quelques mentions littéraires, la dernière en date étant celle de Platon (*Rép.*, II, 378), établissent que jusqu'après la fin du v<sup>e</sup> s., on a connu et célébré en Grèce l'histoire amusante d'Héphaistos enchaînant un jour par vengeance sa mère peu maternelle, Héra, sur un siège magique, et ne la délivrant qu'après l'échec de tous les dieux, dont Arès. Il fallut que Dionysos l'eût ramené lui-même pour cette « réparation », à l'Olympe ; on sait comme il y parvint, en l'enivrant. Après le Retour plus ou moins volontaire d'Héphaistos<sup>2</sup>, l'admission parmi les dieux, et le droit d'épouser Aphrodite convoitée, avaient été la rançon payée en commun par le Ciel, pour prix de la délivrance. Peu à peu, cette histoire comique du monde divin aurait disparu de la littérature et de l'art, Platon à peu près seul y ayant fait allusion dans sa polémique contre Homère et les poètes, au iv<sup>e</sup> siècle ; même, elle était si inconnue aux derniers lecteurs du philosophe de l'Académie qu'on a voulu parfois (*sic*, Eusèbe, mais non Photius et Suidas), corriger à tort le texte du passage : ὑπὸ Διός.

1. P. 217 sqq. L'idée reparait dans *Glaube d. Hell.*, II, p. 141-143 (1932).

2. Cf. F. BROMMER, *Arch. Jahrb.*, 42, 1937, p. 198-219 (sur le Retour d'Héphaistos) ; la liste de documents est à compléter (notamment par une métope archaïque incomplète du Laphrion de Calydon).

Platon, selon U. von Wilamowitz, en citant les Ἡρακλεσμοὶ ὑπὸ νείας, selon la lecture obvie, n'avait pas en vue l'Hymne d'Alcée racontant aussi la farce du Boiteux, mais un hymne *homérique* perdu du VII<sup>e</sup> s.<sup>1</sup>, un poème ionien dont dériveraient à la fois, et les représentations figurées ioniennes, et le poème d'Alcée, puis encore les représentations connues dans l'art de la Grèce propre, et Épicharme, et Pindare, et en dernier lieu l'allusion de Platon. — Dans la tradition mythographique, ajoutaient les *Göttingische Nachrichten*, la légende ne reparait plus ensuite qu'une fois chez Hygin (*Fab.* 166), sous des aspects fort abâtardis.

Ceci posé, U. von Wilamowitz-Möllendorff écartait l'idée que le long poème de Démodocos eût pu avoir servi de prototype à l'Hymne perdu. C'est qu'il décrétait, au vrai, le passage de l'*Odyssée* « poème tardif » (p. 224), et *dérivé* précisément de l'hymne perdu : « Der Hymnus *erst* schafft inhaltlich die Voraussetzungen, von denen Demodokos als gegeben ausgeht. » Je résume les arguments donnés : dans l'hymne homérique, déclarait U. von Wilamowitz-Möllendorff, Héphestos devait être réellement *dieu*, et être pris au sérieux dans le sens exact où lui-même agissait. Au contraire, Démodocos ne chante plus à la table des Phéaciens voluptueux qu'un conte drolatique (einen Schwank), dans lequel les dieux ne paraissent plus qu'à titre de figurants commodes, acteurs et porteurs de la tradition transmise par le poème homérique. C'est seulement la grossière méconnaissance de la poésie de l'*Odyssée* qui a pu faire tirer de cette anecdote lascive une « théologie » de l'ordre moral ou physique. — Du récit de Démodocos, aucun chemin n'aurait pu mener aux trouvailles de l'hymne supposé. Admet-on au contraire celui-

---

1. Il précise, p. 225, que cet hymne aurait été composé au plus tard au temps d'Archiloque, peut-être avant ; en Ionie, ajoute-t-il. — Dans l'édition des fragments d'Alcée qu'ont donnée à la Coll. Budé, A. PUECH et Th. REINACH (1937, fragments 9 à 11, p. 34-35) il n'eût pas fallu traduire, fragm. 10 : « de sorte que, sans son aide (d'Héphestos), aucun des dieux Olympiens ne saurait *les* délivrer. L'allusion n'est pas faite à Arès et Aphrodite, mais à *Héra* seulement, et le renvoi à *Odys.*, VIII, 306 (p. 34, n. 3) ne se justifie pas.

ci comme tradition préalable, le récit de Démodocos devient compréhensible, mais à *titre de suite*, telle qu'un aède enjoué (ein launiger Spielmann) pouvait la concevoir. — Arès, malgré sa forfanterie, avait été repoussé déjà dans l'*Hymne*, et Aphrodite donnée comme épouse à Héphaistos, pour récompense de la délivrance d'Héra. L'invention postérieure n'aurait consisté, ainsi, qu'à imaginer les conséquences difficiles d'un mariage inégal. Auprès d'une femme voluptueuse, le guerrier, malgré la défaite antérieure, gardait ses avantages ; il ne tardait guère à supplanter le boiteux<sup>1</sup> ; mais l'infirme, apte à fabriquer des trônes captieux, magiques, devait savoir aussi, dit Wilamowitz, « poser des rets pour les oiseaux autres que sa mère ». — Au bénéfice de la gaie société ionienne, s'est constituée peu à peu une nouvelle histoire, qui, sous d'autres cieux, d'autres noms, aurait pu faire, tour à tour, soit un épisode des *Mille et une Nuits*, soit un conte de Boccace : « Les races changent, mais la vie demeure la même ; ... la fantaisie règle les masques en accord avec le style littéraire des époques successives. » — Réécrite pour une civilisation espiègle, déjà blasée sur les thèmes héroïques, l'aventure est passée au *travesti*, se ranimant au mieux selon l'esprit d'Ionie, essentiellement malicieux. Sans qu'il faille prétendre que l'*Hymne* à Héphaistos ait été le direct prélude de l'épisode de l'*Odyssée*, on peut voir l'invention d'un poète rajeunir la Δέσις Ἥρας en Δέσις Ἀφροδίτης ; et pour donner carrière à cette fiction, on l'aura fait chanter par Démodocos devant Ulysse ; accueilli ainsi dans la grande épopée, le développement de l'*Odyssée* a pu survivre....

Ainsi la Δέσις Ἄρεως καὶ Ἀφροδίτης ne serait qu'une reprise (*Nachahmung* : p. 234), imitative et tardive, une fantaisie imaginée d'après la Δέσις Ἥρας, qui, seule, inventée en Ionie dans les parages de Samos, et peut-être pour le célèbre sanctuaire samien (p. 235), aurait une valeur originelle.

Et U. von Wilamowitz-Möllendorff ajoutait au sujet du

---

1. Ces inférences ont été encore reprises dans *Der Glaube der Hellenen*, I, p. 323.



rôle prêté à Héphaistos dans la « seconde » Δέσις : ce n'est pas avec n'importe quel dieu que la fantaisie irrévérente d'un poète eût pu aller aussi loin. L'Héphaistos boiteux, malgré ses talents magiques, était resté, pour les Homérides déjà, une figure à moitié comique ; de même qu'ils ont volontiers maltraité aussi Arès. Héphaistos, qui provoque si volontiers le « rire inextinguible » des divins banquets, n'avait qu'une individualité moindre, une moindre noblesse par rapport aux autres Olympiens. C'était, dirions-nous, un *banayos*. Tels sont les développements du mémoire publié dans les *Göttingische Nachrichten*. — Il peut assurément encore demeurer quelque peu, aujourd'hui, de ces brillantes constructions, de ces ingénieuses déductions philologiques<sup>1</sup>. Il semble que le document archéologique apparu à Héphaistia les autorise par sa provenance et sa date. Du moins, ne sera-t-on plus tenté désormais d'admettre, avec M. Croiset et V. Bérard, par exemple, que l'Hymne de Démodocos doive être chassé de l'*Odyssée*, comme un intrus déplacé et déplaisant.

Pour légitimer cette condamnation, que valaient au juste les arguments donnés en France, et plusieurs fois repris<sup>2</sup> ? L'examen critique qu'on en peut faire ne leur est guère favorable, malgré le ton très affirmatif des conclusions : « Seul, dit le brillant traducteur de l'*Odyssée*, un Apion ou un commentateur d'Aristophane (*Pax*, 778) pouvaient maintenir la signature du poète au bas de ces *Amours d'Arès et d'Aphro-*

1. Nous n'avons, du moins, aucun moyen, autre que subjectif, de décider pour l'antériorité de l'aventure d'Héra sur celle d'Arès et d'Aphrodite : ce sont deux actions de lutte et vengeance du même *dieu-lieur*, on le verra ; elles pourraient avoir été quasi parallèles, sinon contemporaines, dans la vie légendaire d'Héphaistos. Zeus aussi a figuré comme *dieu-lieur*, et à ce titre, il a lui-même enchaîné Héra, comme l'*Iliade* l'atteste, un jour de colère, la tête en bas du haut du ciel.

2. V. BÉRARD les a présentés en détail dans l'*Introduction à l'Odyssée*, éd. G. Budé, II, p. 67-70, où l'on trouvera l'exposé primordial et le plus clair. — V. Bérard avait repris plus tard son argumentation de façon moins nette, et comme on verra, avec une erreur sans doute, dans les ouvrages qu'il a publiés jusqu'à sa mort, ou qui sont posthumes ; cf. p. ex. : *Le Drame épique*, 1930, dans *La Résurrection d'Homère*, p. 231-235 ; *L'Odyssée d'Homère*, s. d. (posthume), ch. IV, *Le Texte homérique*, p. 140 ; *Homère, les vingt-quatre chants de l'Odyssée*, trad. V. BÉRARD, 1932, p. 68 de la préface.

*dile*, si étrangement insérées en notre chant 9, vers 266-369. Une simple lecture aurait dû, semble-t-il, les expulser. »

Mais il eût été prudent, peut-être, de remarquer d'abord que l'Antiquité déjà, n'était pas unanime, ainsi, à suspecter le passage. Laissons de côté le reproche par où débutait V. Bérard : non enchaînement (?) de l'Hymne avec les danses ; on a dit ci-dessus ce qu'il en fallait penser. — P. 68, V. Bérard écrivait ensuite : « Dès les temps archaïques, ces *Amours* avaient valu au Poète la réprobation des philosophes (Platon, *Rép.*, 390), de Xénophane en particulier. Vainement Héraclite cherchait et trouvait un sens allégorique à cette historiette irrévérencieuse, où tous les mots trahissent plutôt la parodie. » Ce passage, discutable en lui-même, a été repris dans les travaux postérieurs de V. Bérard de manière malencontreuse, comme on peut craindre<sup>1</sup>. — Au vrai, il n'y a, à travers Xénophane (fragm. 10 ; éd. Diehl), et dans Héraclite (le philosophe) (fragm. 42, Diehl ?) nulle allusion précise à l'*Odyssée*, VIII, 266 sqq. ; seulement, ainsi qu'on peut voir, des condamnations générales pour immoralité, préluant à la célèbre polémique de Platon contre les poètes. Nous n'avons donc rien à tirer — pour les dates du Poème de Démodocos — comme *terminus ante quem*, de prétendues mentions dans l'œuvre des

---

1. Il est probable que la mention d'Héraclite, à propos de ce passage, a résulté d'une confusion. On remarque qu'Héraclite a été souvent mentionné au sujet du poème de Démodocos ; il ne faudrait pas oublier qu'il s'agissait en ce cas, non du philosophe, mais du grammairien auteur des *Allégories homériques*, qui d'ailleurs, s'évertuait en ce livre, ch. 69, non à condamner le texte incriminé de l'*Odyssée*, mais au contraire à le défendre. — Sur cette confusion reposent les développements qu'on peut trouver, à partir de 1930, dans les ouvrages ci-dessus rappelés : *Le drame épique*, p. 233, à propos de l'« Hymne » : « Cet apport est néanmoins de date fort ancienne ; ... dès le VI<sup>e</sup> s. av. notre ère, il avait intrigué, scandalisé, déjà les Sages d'Ionie, Xénophane et Héraclite » ; *L'Odyssée d'Homère*, p. 141 : « Dès le VI<sup>e</sup> s. av. notre ère, cet « hymne » étrange intriguait et scandalisait tout ensemble les Sages d'Ionie » ; dans *Les Vingt-quatre chants de l'Odyssée*, p. 68, V. Bérard, — incriminant « les ignorants et la foule grossière » pour avoir pu croire, dès l'antiquité, à l'authenticité possible du passage — citait un passage des *Mémoires* de Berlioz, protestant avec fureur contre « les parties de grosse caisse, de trombone et d'ophiclède ajoutées à Londres aux partitions de *Don Giovanni*, de *Figaro* et du *Barbier de Séville* ». Ces *Amours*, concluait V. Bérard, sont « une musique de même sorte, ajoutée à la noble Poésie authentique. »

philosophes ioniens : dans Xénophane, par exemple, né vers 600 à Colophon, comme on sait<sup>1</sup>. C'est l'époque des scholiastes alexandrins qui a dû commencer à maltraiter le passage de l'*Odysée* ; non certes, d'ailleurs, dans un esprit de défiance commune<sup>2</sup>. — On sait mieux aujourd'hui qu'il a toujours existé en Grèce un esprit parodique, et dès les temps primitifs ; il a ses origines, comme la caricature plastique ou picturale, dans les siècles de l'archaïsme ; il n'épargnait ni les dieux, ni les cultes : à supposer qu'il n'ait pas été officiellement toléré par le clergé, puisqu'on le voit s'abriter à l'occasion dans la pénombre des plus grands sanctuaires ! Que les *Amours* aient relevé de cette veine avant la fin du VII<sup>e</sup> s., comme l'atteste maintenant le fragment de vase d'Héphaïstia, il n'y a rien là qui doive surprendre notre goût. L'argument de moralité tombe<sup>3</sup>.

Quant à la critique des formes dialectales employées à travers le passage, telle qu'on l'a reprise<sup>4</sup> à la suite de certains Alexandrins pour essayer de retrancher les vers 266 et suivants du chant VIII, il est aisé de voir qu'elle échoue, au jugement des meilleurs hellénistes<sup>5</sup>. Notamment, dans le morceau en question, on voit que les formes Ἑρμῆς et Ἑρμείας sont juxtaposées (v. 334-335)<sup>6</sup>, et c'est bien là chose courante à travers la poésie homérique. Pour éliminer la forme Κυθερείης (v. 288), il faudrait aussi déclarer interpolé le passage du chant σ, v. 193, où le même mot se retrouve.

1. Rien non plus à tirer du poème d'Alcée, malgré A. Puech et Th. Reinach ; cf. ci-dessus, p. 114, n. 1.

2. V. BÉRARD en convient lui-même : *Introd. Odysée*, II, p. 68 : « Les Alexandrins la condamnaient (la parodie), ou cherchaient à en réduire les suites apparentes. »

3. C'est Zoïle, relève V. BÉRARD, *l. l.*, p. 68, qui trouvait « déplacée » cette moquerie envers les dieux.

4. Cf. notamment V. BÉRARD, *Introd.*, II, p. 68.

5. Je remercie M. P. Mazon de ce qu'il a bien voulu m'écrire à ce sujet.

6. V. BÉRARD le relevait lui-même, *Introd. à l'Odys.*, II, p. 69. Mais dans le *Drame épique*, *l. l.*, il a écrit ensuite : « Nombre de mots et l'orthographe des noms propres ne peuvent pas être de l'âge homérique : dans les Poésies, le Soleil s'appelle Hélios et Hermès Hermeias, non pas Hélios et Hermès comme ici. » Il eût fallu beaucoup atténuer ce jugement ; le passage est seulement plus récent que d'autres, ce que prouverait, tout au plus, la forme donnée au nom d'Hélios.

On ne jugera guère plus décisives certaines observations sur la mention de Paphos et de Chypre (v. 362-363) comme « ramenant à des interpolations ». Quant au fait que dans *Odyss.* VIII, c'est Aphrodite qui est l'épouse d'Héphaïstos et non Charis comme dans l'*Iliade* (chant Σ), il ne faut pas, semble-t-il, lui attribuer plus d'importance que n'a fait U. von Wilamowitz-Möllendorff<sup>1</sup>, relevant toutes les incertitudes de la tradition sur cette question secondaire. Non sans esprit, le philologue allemand ajoutait, après avoir marqué qu'à son sens Aphrodite n'était pas dans l'épisode « la grande déesse », mais l'éternel féminin et comme la première des Grâces, en quelque sorte ; une manière de *houri*, d'*Apsara* : « Im Grunde genommen hat Hephaistos gar keine Frau bekommen ; er brauchte keine, da man ihn sich nur bei seiner Arbeit dachte. »

\*  
\* \*

Les philologues semblent aujourd'hui beaucoup moins empressés à expurger le texte homérique<sup>2</sup>. Cette sagesse est prudente. Nous ne savons pas la date exacte à proposer pour l'aventure des Amours d'Aphrodite et d'Arès ; même nous ne serons plus sûrs qu'elle n'ait été qu'un décalque tardif de la Δέσις Ἡρας, une imitation parodique et libertine<sup>3</sup>. Le mot « libertinage » n'est guère antique, et les anciens Grecs, plus près que nous de la nature, n'apportaient, en général, ni notre ironie ni aucune perversité dans le spectacle des Hiérogamies, par exemple<sup>4</sup> ; elles ne les scandalisaient pas tant ; et, peut-on dire, elles ne retenaient pas non plus leur attention à

1. *Göttingische Nachrichten*, l. l., p. 237-238. Cf. aussi J. VAN LEEUWEN, 1917, cité et raillé par V. BÉRARD, *Introd.* p. 69, pour avoir dit que l'*Odyssée* et l'*Iliade* avaient bien pu ne pas s'entendre sur la question Charis ou Aphrodite.

2. P. MAZON, *Introd. Iliade*, 1942, p. 281 : « Il faut renoncer entièrement à la conception, qui a trop longtemps régné parmi les philologues, d'un texte homérique bourré d'interpolations diverses. » P. 233, *ibid.*, P. MAZON admet le chant de Démodocos comme un conte à la fois religieux et bouffon.

3. *Sic*, Wilamowitz, suivi par M. P. NILSSON, *Gesch. gr. Religion*, p. 495, n. 8.

4. Cf. en ce sens, M. LAUNEY, *Rev. archéol.*, 1941, II, p. 22 sqq., à propos des hiérogamies thasiennes d'Héraclès (cf. p. 28 sqq., notamment).



l'excès ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne se sont point privés de les parodier.

Je crois possible pour ma part, de considérer la Δέσις Ἀφροδίτης καὶ Ἀρεως comme une manifestation de pouvoir divin quasi *parallèle* à la Δέσις Ἡρας<sup>1</sup> : attestation autre des astuces magiques d'un dieu *lieur*, sorcier-forgeron, dont les armes et les vengeances étaient en direct rapport avec le métier essentiel. C'est sur un trône, notons-le, qu'il enchaîne Héra sa mère — l'orgueilleuse reine de l'Olympe y étant restée majestueusement fixée ! — avec un comique dont s'est très bien aperçu le peintre du cratère de Bologne, par exemple<sup>2</sup>. — Pour Aphrodite, il est assez naturel que le mari trompé, l' « *alte Hahnrei* » de la XIX<sup>e</sup> *Élégie romaine* de Goethe, ait choisi plutôt *un lil*, et conjugal ! — Ne faut-il pas rappeler à ce sujet qu'Héphaistos a passé aussi chez Homère pour le fabricant du Trône du Sommeil<sup>3</sup>, qui figurait parmi les ἡφαιστότευκτα célèbres ? Retenons enfin qu'il sera chargé par Zeus, avec Pouvoir et Force, les enfants de Styx, d'enchaîner au Caucase Prométhée vaincu et puni. Toutes ces attestations, assez cohérentes, appellent l'attention sur une des formes les plus caractéristiques des activités divines du dieu-artisan, salace, fort et jaloux.

Il est permis peut-être de relever qu'un plus puissant que lui, Zeus lui-même, a été aussi dans l'Olympe, un *dieu-lieur*, qui exerça d'abord sa faculté coercitive sur le personnel même de sa famille et de l'Olympe. Zeus avait chargé de chaînes d'abord son propre père, pour s'en débarrasser, avant qu'il fit réserver le même sort à Héra, puis à Prométhée ; et c'est par son exemple, ne l'oublions pas, qu'Euthyphrôn, dans un texte de Platon, veut un jour justifier sa propre méchanceté filiale<sup>4</sup>.

1. Dans les deux cas, même règlement d'une sorte de *poiné* payée par les dieux.

2. PAUSANIAS, I, 20, 3 : cf. *Antike Denkm.* I, pl. 36, et ci-dessus, p. 106, n. 1.

3. Ch. PICARD, *Dict. Ant.*, I. I., p. 948 ; sur le sommeil, *dieu lemnién*, selon l'*Iliade* (14, 239) et ses rapports avec Héra, cf. *Iliad.*, *ibid.*

4. *Euthyphrôn*, VE-VI A.

Il y aurait lieu aussi de prêter attention à l'épisode instructif de l'*Iliade*, chant XV, qui fait suite directement à la célèbre Hiérogamie du Gargaros ; quand Zeus s'éveille et constate, par ce qu'il aperçoit dans la plaine du Scamandre, qu'il a été joué par Héra, sa colère est grande (v. 18 sqq) ; un souvenir amer qu'il rappelle à Héra en témoigne : il l'avait une fois déjà, pour la punir, lui dit-il, suspendue dans les airs. Notons qu'il avait alors attaché aux pieds d'Héra, selon Homère, deux *enclumes*, qu'il avait jeté autour de ses mains « des chaînes d'or infrangibles ». C'est tout le matériel des Δέσεις opérés plus tard par Héphaistos, à son tour, qui est ici évoqué ; il ne manque pas même l'amorce d'un récit assez proche de celui de l'Hymne de Démodocos : « Tu étais là suspendue en plein éther, en plein nuage. *Les autres dieux avaient beau gronder dans le haut Olympe ; ils étaient incapables de s'approcher et de te délivrer.* Celui que j'y prenais, je le saisissais, et le jetais du seuil, pour qu'il n'attint la terre qu'assez mal en point<sup>1</sup>. »

Texte propre à fournir aussi argument, au passage, à ceux qui ont proposé récemment, comme A. B. Cook<sup>2</sup>, d'admettre qu'Héphaistos, ce génie tombé du ciel, avait pu hériter progressivement de certains pouvoirs de son père, et non pas seulement dans l'épisode de Prométhée enchaîné. — Mais de telles coïncidences peuvent aussi servir la théorie de ceux des historiens, qui, après Wilamowitz, ont voulu voir dans Héphaistos un dieu du fonds indo-européen, au même titre que le Zeus de l'Olympe. Héphaistos serait, à son tour, un Roi-magicien, lieur comme Varuna, et comme Ouranos, capable d'immobiliser ses ennemis ainsi que fait aux Enfers le Cronide Hadès. Il est vrai que l'utilisation de tels moyens nous est montrée aussi pour Zeus, dont certains comparatistes

---

1. Vers 20-24, trad. P. Mazon. — On peut se demander si le passage de PLATON, *Rép.*, II, 378 d : "Ἡρας δὲ δεσμῶς ὑπὸ ὕεος (corr. : Διός ?) καὶ Ἡφαίστου ῥίψει ὑπὸ πατρός μέλλοντος τῇ μητρὶ τυπτομένη ἀμυνεῖν, ne se rapporterait pas tout de même à cet épisode, dans son ensemble, comme l'ont cru les commentateurs qui ont voulu corriger ὕεος en Διός.

2. *Zeus*, III, 1940, 1, p. 188 sqq.

feraient un dieu d'autre catégorie, plus près d'Indra que de Varuna<sup>1</sup>.

Qu'apporte le document lemnien dans la question de l'origine d'Héphaïstos ? Lemnos, où Héphaïstos était tombé du ciel, disait-on, mais où il résidait si volontiers<sup>2</sup>, a été, comme on sait — jusqu'à la conquête athénienne menée par Miltiade vers la fin du VI<sup>e</sup> s. — occupée par une population non grecque. Hérodote (VII, 137 sqq.) suivant Hécatee, l'a appelée *pélasgique*, Thucydide (IV, 109) la considérait comme *tyrrhénienne*. La stèle indéchiffrée de Caminia, publiée en 1886, qui est un produit de l'île, mais qui n'est plus maintenant un document isolé<sup>3</sup>, a montré que les affinités de cette langue inconnue sont principalement marquées avec l'étrusque, langue des Tyrrhéniens d'Italie. Le texte même d'Homère, dans le chant de l'aède Démodocos, signale à Lemnos les Sintiens « au parler sauvage »<sup>4</sup>, parmi lesquels Héphaïstos aimait à se rendre :

οὐ γὰρ ἔθ' Ἡφαίστος μεταδήμιος, ἀλλὰ που ἤδη  
οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.

Puisque Héphaïstos était chez lui parmi de tels Barbares, est-ce que les légendes qui le touchent — légendes non minoennes<sup>4</sup> — dont nous trouvons du moins l'écho plus ou

1. Il paraît donc imprudent de décider, avec G. DUMÉZIL, *Mythes et dieux des Germains*, p. 22, que Zeus a pour usage de tuer ou de blesser, par opposition aux dieux lieurs (cf. ci-dessus, pour l'épisode d'*Iliade*, XV ; cf. aussi le cas de Prométhée). L'opposition n'est, en tout cas, pas aussi tranchée qu'on l'a dit.

2. *Dict. ant. l. l.*, p. 987-988. En 1931 encore, U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF (*Glaube d. Hellen.*, I, p. 320) résistait à l'idée qu'Héphaïstos ait pu être un dieu lemnien. Il a été, dit-il (*l. l.*, n. 1), introduit à l'Olympe par Hérasmienne, mais il n'est pas non plus un dieu samien : il aurait été plutôt *nazien* : de Chios voisine viendrait son associé Kéralion ; pour l'affirmation du caractère *non hellénique* d'Héphaïstos, cf. *Glaube*, II, p. 141 sqq.

3. A. DELLA SETA, *Scritti in onore di B. Nogara*, 1937, p. 119 sqq. — Sur les informations des fouilles récentes, cf. D. MUSTILLI, *La necropoli di Pelasgi tirreni di Efestia*, *B. P. l.*, 1934, p. 132, et ci-dessus, p. 99, n. 1.

4. Le nom du Mosychlos, associé dans Lemnos et près d'Héphaïstia au culte du dieu du feu, ne s'explique pas par le grec. Sur le nom d'Héphaïstos lui-même, on ne peut fournir aucune exégèse ; le rapport avec Phaestos est impossible ; *Dict. Ant.*, p. 978 sqq., p. 986, 998, n. 41.

moins étranger, plusieurs fois, dans la poésie homérique, ne seraient pas « sintiennes », ou « tyrrhéniennes », ou en tout cas *lemniennes* ? L'*Odyssee* les aurait accueillies en raison de la curiosité des Éolo-Ioniens d'Anatolie pour tout ce qui touchait au domaine folklorique thraco-phrygien. Les relations, commerciales et autres, nouées historiquement entre les régions unies par la charnière du Bosphore rendent en principe très concevables, de tels échanges. Peut être y aurait-il intérêt, ainsi, à regarder de plus près aussi tout ce qu'il peut y avoir eu de fables lemniennes, plus ou moins déclarées, en d'autres passages des poèmes homériques, formés quand l'île d'Héphaistos gardait, assez jalousement, son indépendance et ses traditions étrangères ; on chercherait dans Hésiode, d'autre part<sup>1</sup>.

Même si l'on voulait conclure après Wilamowitz, et avec L. Malten, à des origines orientales d'Héphaistos<sup>2</sup>, l'importance donnée par les traditions homériques à Lemnos comme séjour du dieu resterait notable. Elle se trouve accrue du fait que, dans l'art lemnien antérieur à la conquête de l'île par les Athéniens, *et dans un sanctuaire d'Héphaistia*, nous rencontrons maintenant une attestation figurée des aventures du dieu et de sa puissance de magicien-forgeron. — Récemment encore, M. Martin P. Nilsson, traitant des origines d'Héphaistos, a considéré une provenance lycienne comme simplement possible, vraisemblable<sup>3</sup> ; le rôle d'autres centres du culte comme Lemnos, ou la région des Lipari, colonie cnidienne, exige peut-être que l'on songe à expliquer cette curieuse ubiquité d'un dieu secondaire par l'effet de primitives migrations ethniques. Ce n'est pas hasard si — Lemnos étant sur le trajet Nord probable des tribus tyrrhéniennes dont on soupçonne justement le transfert d'Est en Ouest — le culte d'Héphaistos a trouvé là, à l'époque homérique, un centre assurément non

---

1. Hésiode fait d'Héphaistos un dieu ἀπάτωρ, fils d'Héra seule, et de lignée matrilinéaire : ce qui l'apparenterait à certaines races anatoliennes, mais aussi aux Tyrrhéniens nomades passés en Occident un jour.

2. J'avais opiné aussi en ce sens, sous réserves : *Dict. Ant.*, s. v., p. 978.

3. *Gesch. d. griech. Relig.*, p. 495 sqq.



unique, mais en tout cas intéressant et producteur. La route d'influence du dieu, jalonnée de la Lycie à l'Étrurie, et qui n'a touché en Grèce propre que l'Attique<sup>1</sup>, n'a-t-elle pas correspondu à celle de l'industrie métallurgique, pour laquelle l'importance des ateliers asiatiques apparaît de plus en plus marquée ? On s'expliquerait que Sethlans eût gardé en Italie centrale, dans la région de Vulci, productrice de trépieds comme la forge d'Héphaistos, des aspects apparentés à ceux du génie du feu asiatique — lycien, thraco-phrygien, tyrrhénien — partout servi et honoré au milieu de races industrielles, qui le connaissaient comme le rival possible d'Arès.

Ch. PICARD.

---

1. D'ailleurs, secondairement, comme le faisait bien observer déjà WILAMOWITZ, *l. l.* — Solon est le premier à mentionner le dieu nouveau à Athènes (*Dict. Ant.*, *l. l.*, p. 990) ; Héphaistos restera assez effacé, *sauf comme artisan*, dans la capitale grecque. On ne le voit guère installé au grand temple qu'est le Pseudo-Théseion !

## LE VOILE D'EUROPÈ<sup>1</sup>

---

La littérature ancienne est assez pauvre en textes relatifs, je ne dis pas à la monnaie, mais aux types monétaires. La raison en est peut-être que l'attention s'attache difficilement à de menus objets, d'un usage trop courant : c'est ce qui arrive encore aujourd'hui. Les observateurs ou les moralistes passent trop généralement sous silence l'information précieuse réservée par les documents numismatiques aux générations à venir, moins négligentes.

Un passage du traité de la *Déesse syrienne*, attribué justement, semble-t-il, à Lucien de Samosate, est un des plus explicites qui nous soit parvenu à ce propos, et son intérêt n'avait pas échappé au vieil Eckhel<sup>2</sup>. C'est du mythe bien connu de l'enlèvement d'Europè qu'il s'agit. Voici comment s'exprime notre auteur :

« Europè, fille du roi Agénor, ayant disparu, les Phéniciens l'honorèrent d'un temple, et racontèrent sur elle cette légende sacrée : sa beauté aurait excité les désirs de Zeus ; celui-ci se changea en taureau, l'enleva, et la porta en Crète. D'autres Phéniciens m'ont raconté cette même tradition, et la monnaie dont se servent les Sidoniens représente Europè

---

1. Cette étude a été communiquée à la Société nationale des Antiquaires de France, le 1<sup>er</sup> octobre 1941 ; cf. *Bull. Soc. nat. Antiquaires*, 1941, p. 247.

2. *Doctrina numorum veterum*, III, p. 370 : « Europa tauro rapta obviis typus inde ab ævo Augusti. Fabula est domestica ; nam fuit illa Agenoris regis filia. Reliqua in vulgus nota. Hi nummi etiam Luciano cogniti, nam nummus ait, « quo Sidonii utuntur, habet Europam tauro, Iovi videlicet, insidentem ». In aversa autonomi quem olim edidi conjungitur templum quod haud dubie illud ipsum est quod Sidone Europæ positum narrat Lucianus. »

assise sur un taureau qui est Zeus. Mais tous ne conviennent pas que ce temple soit celui d'Europè<sup>1</sup>. »

Or, les monnaies de Sidon que ses interlocuteurs montraient au touriste antique, et qui éveillèrent sa curiosité, sont entre nos mains<sup>2</sup>. Elles constituent une abondante série dans la suite du monnayage sidonien, si intéressant à bien des titres; elles y prennent place après les lourdes pièces d'argent de l'époque achéménide. Contrairement à ce que dit Eckhel, la frappe en commença bien avant Auguste. Les premières ne sont pas datées, mais, postérieures au monnayage ptolémaïque, elles furent émises sous Antiochus IV, roi de Syrie, dès 174 av. J.-C.<sup>3</sup>. En voici la description :

Buste de Tyché, B. — R/ΣΙΔΩΝΙΩΝ-ΛΕΥΡΩΝ. Europè assise sur un taureau qui l'emporte en bondissant vers la gauche. Elle tient un voile flottant au-dessus de sa tête. — Bronze, dilepton.

Les suivantes, de type analogue, portent date suivant une ère locale, dont le point de départ est l'année 111 av. J.-C., qui marque la fin de la domination séleucide. Le Cabinet des Médailles (pl. I, II), possède plusieurs de ces monnaies des années 14, 40, 55, 73, 76. C'étaient donc des pièces com-

1. *De dea Syria*, 4. — Sur le mythe d'Europè, cf. les articles de W. HELBIG dans le *Lexicon* de W. ROSCHER, et de ESCHER, dans PAULY-WISSOWA, *R. E.*, s. v., avec la bibliographie : notamment O. JAHN, *Die Entführung der Europa*, in *Denkschrift d. Wien. Akad.*, 1870, et J. OVERBECK, *Griechische Kunstmythologie*, II, I. — On ajouterait beaucoup aujourd'hui : p. ex., sur Europè, VÜRTHEIM, *Europa, Mededeelingen d. Akad. van Wetenschappen, Afdel. Letterk.*, Deel 57, Série A, n° 6, Amsterdam 1924, à consulter avec les réserves de M. M. P. NILSSON, *Min.-Myc. Rel.*, 1927, p. 459, n. 2, sur les rapprochements étymologiques ; cf. aussi A. KLINZ, *Ἰερὸς γάμος*, Diss. Berlin, 1933, p. 9 sqq. ; P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Musée de Delphes*, 1936, p. 153 sqq. ; W. TECHNAU, *Arch. Jahrb.*, 1937 (cf. ci-après, n. 2) ; Lucie DE BRAUW, *Europe en de Stier*, Dissert. Amsterdam, 1940, étude dont les résultats ont été jugés contestables par O. KERN, *Deutsche Lit. Zeit.*, 63, 1942, p. 657-658.

2. Elles n'ont pas échappé à l'attention de W. TECHNAU, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, p. 76 sqq., dans son étude : *Die Göttin auf dem Stier*, cf. pl. 91, où aux monnaies (*b*) de Sidon sont comparées d'autres pièces de Marion (*a*), de Cnossos (*c*), et d'Amphipolis (*d, e*), avec ou sans le voile. On les trouve aussi mentionnées par A. B. COOK, *Zeus*, I, 1914, p. 538-539, fig. 411, avec le texte de Lucien.

3. Cf. déjà A. B. COOK, *Zeus*, I. I., p. 539, n. 2, pour cette date.

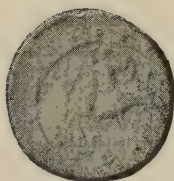
munes, du billon frappé en abondance. Sous Auguste, ce monnayage se poursuit, avec la légende ΣΙΑΩΝΟΣ ΙΕΡΑΣ ou ΣΙΑΩΝΙΩΝ. De même sous Tibère, Caligula et Néron, avec ΣΙΑΩΝΟΣ ΘΕΑΣ, et sous Hadrien, où nous atteignons la date 228. Sous Élagabale, Sidon devient une colonie romaine, ce qu'attestent les légendes monétaires latines : COL AVR PIA ME SIDON, ou AVR PIA SID COL METR, accompagnant le même type d'Europè, qui apparaît encore sur des monnaies d'Annia Faustina, de Julia Mæsa, et enfin de Sévère Alexandre<sup>1</sup>. L'auteur du *De Dea Syria*, qui vivait sous Antonin, n'eut donc pas de peine à examiner le type monétaire illustrant le mythe sur quoi son attention s'était arrêtée.

Je ne puis traiter ici de ce mythe, longuement commenté par une pléiade de savants. Aussi bien n'est-ce pas là mon sujet. Je rappelle seulement qu'Europè passait pour fille d'Agénor ou Phœnix, le premier roi des Phéniciens, et de Théléphaessa, dont le nom paraît signifier : « Celle qui brille au loin. » Quant au nom même d'*Europè*, il a prêté à des interprétations différentes et incertaines, dès l'Antiquité, puisque les uns, avec Hésychius, y retrouvaient εὐρωπὸν, σκοτεινόν, qui évoque l'idée d'obscurité, tandis que les autres traduisent : « la vierge aux vastes regards » (cf. εὐρύωπα, épithète de Zeus). Longtemps, on a voulu reconnaître dans la vierge elle-même et dans les personnages de son entourage, des météores lumineux, des astres brillants. Europè aurait été l'image de la lune enlevée, le matin, par le taureau solaire, et qui reparait dans le ciel du soir, à l'Occident, où celui-ci semble l'avoir portée, en lui faisant franchir les flots de la mer. Decharme ajoutait : « Europè, comme l'indiquent son nom et celui de la Phénicie, c'est-à-dire de la région de pourpre où elle est née et d'où elle est enlevée, c'est la lune « aux « vastes regards », la lune enlevée le matin avec l'aurore par le puissant soleil épris de ses charmes virginaux, par le dieu-

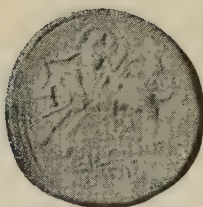
---

1. *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale.* — Ernest BABELON, *Les Perses achéménides*, n° 1628 sqq.





1



2



3



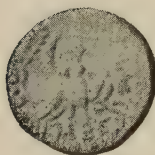
4



8



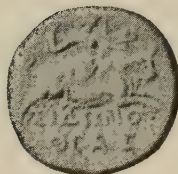
5



6



7



9



10



11



12



13



14



15



16



17

taureau, suivant une image fréquentée dans les Védas<sup>1</sup>. »

Les textes de Ras-Shamra-Ougarit sont venus depuis lors nous apporter, sur ces questions *historiques*, une documentation moins théorique et moins aventureuse. Il n'y a pas longtemps que MM. Ch. Virolleaud et R. Dussaud<sup>2</sup> ont montré l'importance d'un texte des poèmes concernant *La déesse Anat*, où il est dit, dans le passage VAB, F. 7-16, à propos du dieu El, prééminent dans le panthéon phénicien :

15-16 : Kaphtor est le siège de sa demeure,  
(et) l'Égypte la terre de sa possession.

1. DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 530 sqq. ; PRELLER, *Griech. Mythologie*, II, 116, 117 ; MAURY, *Religions de la Grèce*, II, 230, n. 4 ; MAX MÜLLER, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, II, 184 ; COX, *Mythology of the Aryan nations*, I, 457, II, 85 ; COOK, *Zeus*, I, p. 524 sqq. Remarquons qu'après son enlèvement par Zeus, Europé épouse Astérios en Crète, ce qui pouvait paraître entraîner de nouveau dans un cycle astral : FRAZER, *The Golden Bough*, p. 73.

2. Ch. VIROLLEAUD, *La déesse Anat*, 1938 ; R. DUSSAUD, *CRAI.*, 1938, p. 536 sqq. — Le texte de Ras-Shamra et son commentaire m'ont été signalés par M. Ch. Picard.

#### Pl. I

1. Sidon, an 52. Bronze.
2. Sidon, an 123, sous Auguste. Bronze.
3. Sidon, an 50. Bronze.
4. Sidon, an 40. Bronze.
5. Sidon, an 169, sous Néron. Bronze.
6. Sidon, colonie romaine. Bronze.
7. Sidon, an 102, sous Auguste. Bronze.
8. Gortyne. Tétradrachme, 480-430 (les deux faces, superposées).
9. Sidon, an 127, sous Hadrien. Bronze.
10. Camarina. Didrachme. 461-405. Coll. de Luynes (*Cat.* par Jean Babelon, n° 878).
11. Sidon. Époque de Tibère. Bronze.
12. Sidon. Époque d'Élagabale. Bronze.
13. Denier romain de L. Valerius.
14. Sidon. Époque d'Élagabale. Bronze.
15. Gortyne, vers 300. Argent.
16. Gortyne. 200-67. Bronze.
17. Gortyne. 200-67. Bronze.

Toutes ces monnaies sont au Cabinet des Médailles.



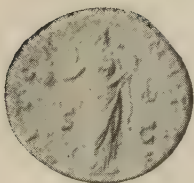
1



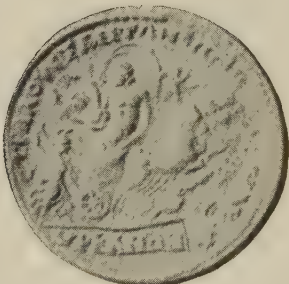
2



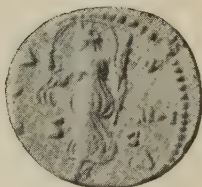
3



4



5



6



7



8



9



10



11



12

Kaphtor — la Crète — est placée avec insistance sous la domination du dieu El, ce qui évoque immédiatement, a bien noté M. R. Dussaud, la légende d'Europè. — Les textes de Ras-Shamra nous ont appris que le taureau était une des formes du dieu El. On trouve fréquemment l'expression « le taureau El », et même « le taureau El compatissant ».

A la suite de ces mentions, et en conséquence, on a fait aussi remarquer<sup>1</sup> que deux divinités grecques ont traversé la mer sur le dos du taureau : Europé et Déméter, doublet l'une de l'autre, suivant l'itinéraire du dieu El et de sa parèdre Élat, ou Ashérat, supplantée à basse époque par Astarté. « On comprend dès lors, ajoutait M. R. Dussaud, que Lucien (*De dea Syria*), parlant du grand temple d'Astarté à Sidon, signale qu'un prêtre du lieu lui a confié qu'en réalité le sanctuaire était dédié à Europè = Élat. » — D'après l'*Etymolog. magnum*, les Phéniciens qui fréquentaient Corinthe, reconnaissaient dans l'Hellotia locale leur déesse Élat-Europè<sup>2</sup>.

Quant au récit de l'enlèvement d'Europè, c'est à Lucien

1. *CRAI.*, 1938, p. 534.

2. Pour cette question, cf. principalement R. DUSSAUD, *CRAI.*, 1938, *I. I.*, p. 536 sqq.

## Pl. II

1. Faustine l'Ancienne. Consecratio. Sesterce.
  2. Faustine la Jeune. Consecratio. Sesterce.
  3. Faustine la Jeune. Consecratio. Sesterce.
  4. Faustine la Jeune. Æternitas. Dupondius.
  5. Hyrcanis (Lydie). L'enlèvement de Perséphone. Bronze. Commode.
  6. Faustine la Jeune. Augusta. Dupondius.
  7. Apamée (Phrygie). Trajan Dèce. Adrasteia tenant Zeus enfant entre deux Courètes. Bronze.
  8. Attaleia (Lydie). Aurélien. Cybèle et les Corybantes. Bronze.
  9. Tralles (Lydie). Antonin. Adrasteia. Bronze.
  10. Tralles. Lucius Verus. Déméter dans un bige de zébus. Bronze.
  11. Hyrcanis. Commode. Perséphone dans un char trainé par des dragons. Bronze.
  12. Hyrcanis. Philippe. Le char aux serpents de Perséphone. Bronze.
- Toutes ces monnaies sont au Cabinet des Médailles.



notamment qu'ici nous le demanderons<sup>1</sup>. Zéphyr interroge Notus : « Tu connais Agénor de Sidon ? — Notus : Oui, le père d'Europè. Eh bien ? — C'est justement d'Europè que je veux te parler. — Ne veux-tu pas me dire que Zeus aime depuis longtemps cette belle ? Ce n'est pas d'hier que je le sais. — Puisque tu connais cet amour, apprends quelle en a été la suite. Europè se promenait en jouant au bord de la mer, accompagnée de jeunes filles de son âge, quand Zeus, sous la forme d'un taureau, vint se jouer avec elles. Il était d'une beauté parfaite, d'une blancheur irréprochable, ses cornes d'une courbure gracieuse, le regard plein de tendresse. Il bondissait sur le rivage et mugissait avec tant de douceur qu'Europè se hasarda à monter sur son dos. A cet instant, Zeus prenant sa course, s'élança vers la mer, emportant avec lui la jeune fille et se jeta à la nage. Europè effrayée se tient de la main gauche aux cornes du taureau pour ne pas glisser, *et de l'autre retient son voile où s'engouffre le vent*<sup>2</sup>. »

De cette description, il faut rapprocher la plus parfaite des variations que nous rencontrons parmi les poètes, sur un thème fréquemment traité. Elle est due à Moschos, et on la croirait née pour commenter une peinture célèbre de Pompéi : « Assise sur le dos du taureau Zeus, Europè d'une main serrait la grande corne de la bête, de l'autre elle maintenait contre sa poitrine le pli pourpré de sa robe, pour éviter que, traînant derrière elle, elle fût mouillée par l'onde écumeuse de la mer blanchissante. Aux épaules, le péplos d'Europè se gonfle en une poche profonde comme la voile d'un navire, et allège le poids de la jeune fille<sup>3</sup>. »

1. Sur cet enlèvement, cf. l'étude très précise de P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Mus. de Delphes*, 1936, p. 153 sqq., à propos de la métope centrale du côté façade, dans le monoptère delphique consacré, vraisemblablement, *par les Sicyoniens*, vers 560, sous l'inspiration de Clithène ; cf. aussi en général, avec une riche bibliographie et une illustration non moins abondante, W. TECHNAU, *Die Götter auf dem Stier*, in *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, p. 76-103.

2. LUCIEN, *Dialogues marins*, XV. Cf. aussi Fr. POULSEN, *Delphi*, p. 74 sqq., qui, à propos de la métope delphique (ci-dessus, n. 2) a cité une curieuse scholie d'HOMÈRE, *ad Iliad.*, XII, 292 ; *id.*, *Delphische Studien*, p. 45.

3. MOSCHOS, *Europè*, trad. Ph. E. LEGRAND, 125 sqq.

C'est bien ainsi, en effet, qu'à l'époque hellénistique se fixa l'image de la Phénicienne séduite, à la différence des représentations préhelléniques — une pâte de verre de Midéa par exemple, reproduite par W. Technau (*l. l.*, p. 99, fig. 12) — ou archaïques ; parmi celles-ci, les plus anciennes sont : 1<sup>o</sup> une métope de Sélinonte, temple F<sup>1</sup>, où la nymphe ravie et consentante, flatte le flanc de la bête qui l'emporte, d'un geste dont la tendresse naïve a inspiré, de nos jours, le sculpteur Bourdelle ; 2<sup>o</sup> une métope du monoptère sicyonien de Delphes, vers 560<sup>2</sup>. Il est un détail sur lequel désormais insistent les poètes comme les artistes, c'est le voile maintenu d'une main ou des deux mains, et se gonflant au-dessus de la tête de la jeune fille<sup>3</sup>.

Et, sans doute, n'avons-nous là sous les yeux qu'un poncif, qui, par un effet facile, suggère une course rapide, au grand air de la mer. Les monnaies de Camarina, en Sicile, au <sup>ve</sup> siècle avant J.-C., nous offrent déjà une image analogue, grâce à l'art exquis d'Événète<sup>4</sup>. Citons encore la mosaïque de Pales-trina, au Palais Barberini ; l'arrivée d'Io en Égypte, sur une peinture du musée de Naples, provenant de l'Écclesiastérion du sanctuaire d'Isis à Pompéi<sup>5</sup> ; une autre peinture de Pompéi représentant les Niobides ; une autre encore, du Musée de Naples, d'Éros enlevant Aphrodite ; on pourrait multiplier ces

1. Ch. PICARD, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture*, I, p. 348, fig. 98.

2. Ci-dessus, pour les commentaires de Fr. POULSEN, P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, W. TECHNAU. On ajouterait aux mentions concernant la sculpture, celles relatives à la céramique, et notamment l'hydrie de Caeré, du Louvre, récemment commentée à nouveau par M. N. PLAOUTINE, *CVA.*, Louvre, fasc. IX, p. 4, pl. I.

3. OVIDE, *Métamorphoses*, 2, 858, 875 : « Tremulæ sinuantur flamine vestæ. » HORACE, *Odes*, III, XXVII :

« ... Potes hac ab orno  
Pendulum, zona bene te secuta  
Lædere collum. »

4. Cf. aussi G. E. Rizzo, *Bulleit. commiss. govern. Roma*, 67, 1939, p. 166 sqq., et planche, à propos des didrachmes de Camarina (période 420-405) au type de l' « *Aura velificans sua manu* ».

5. Cf. maintenant, Olga ELIA, *Monum. della pittura antica*, Sez. III, fasc. III-IV ; *Le Pitture del tempio di Iside*, 1942, *Ekklesiasterion*, paroi C (planche en couleurs).

exemples<sup>1</sup>. Se conformant à cette donnée, dans la glyptique, les sujets de ce genre sont également nombreux : Poseidon, Aphrodite, ou une Néréide<sup>2</sup>. Je croirais qu'on doit voir par sur-



Fig. 1. — Bronze de la Coll. Lázaro. Europè sur le taureau.

croît, dans ce voile flottant, un symbole dont le sens ne saurait guère échapper, car sa répétition sur différents monuments ne peut être fortuite, et le geste est trop précis pour être dû à la fantaisie d'un graveur de coins monétaires ou de quelque autre artisan. On en pourrait fournir maintes preuves ; en voici

- 
1. L. CURTIUS, *Die Wandmalerei Pompejs*, pl. IV, fig. 192, fig. 223.
  2. G. LIPPOLD, pl. V, VI, XII, XXIV, CIX.

une : il y a dans la collection Lázaro<sup>1</sup>, une statuette en bronze trouvée à Mérida, et par conséquent d'art provincial. Elle représente Europè assise de côté sur le taureau, tenant d'une main la corne de l'animal, et de l'autre l'extrémité de son voile qui s'arrondit en un nimbe massif. Or, le taureau est figuré au repos, bien d'aplomb sur ses quatre pieds rivés au sol, et sans la moindre indication d'une course rapide.

Ce qui porte à faire admettre sinon l'identification, du moins la confusion d'Europè et d'Astarté, ce sont les types monétaires de Sidon, contemporains de ceux que nous venons de décrire — qui nous montrent Astarté en déesse poliade, ou en Tyché — le char d'Astarté, le temple de la déesse, et aussi le texte de la *Dea Syria*, d'après lequel bien des gens regardaient le temple d'Astarté comme celui d'Europè : « On voit aussi en Phénicie, lisons-nous là, un grand temple que possèdent les Sidoniens, consacré, disent-ils, à Astarté. Astarté, selon moi, c'est la lune. Mais si l'on s'en rapporte à ce que m'a dit un des prêtres de ce temple, il est dédié à Europè, sœur de Cadmos<sup>2</sup>. »

Le point d'atterrissage de la vierge enlevée par le taureau, c'est la Crète, spécialement au Sud de Gortyne<sup>3</sup>. Une monnaie de cette ville représente l'enlèvement d'Europè selon la formule consacrée, la vierge tendant au-dessus de sa tête le voile qu'elle maintient de ses deux mains ; au pourtour, une bordure de rayons indique qu'il s'agirait peut-être

---

1. *Catalogue*, 1927, p. 22. Cf. fig. 2, ci-après, les bronzes du Cabinet des Médailles (anc. Coll. Oppermann), E. BABELON et A. BLANCHET, *Catal. des bronzes de la Bibliothèque nationale*, n° 147, n° 33. Cf. aussi un candélabre de la Collection de Clercq, avec Europè nue assise sur le taureau (*Catal.*, n° 487, pl. LIX, 2) et un petit buste de la Nuit ou d'Aura, retenant son voile de la même façon ; A. DE RIDDER, *Bronzes antiques du Louvre*, n° 761. Il y avait à Tarente une statue d'Europè, œuvre de Pythagoras de Rhégion. On a proposé d'en reconnaître une imitation dans un groupe en marbre du British Museum.

2. British Museum, *Cat. of Greek coins*, Introd. de G. F. HILL, p. CVII. Au contraire, M. DUSSAUD, *Rev. arch.*, 1904, p. 231, s'opposait à l'identification d'Europè et d'Astarté. De même Cook, *Zeus*, I, p. 539.

3. Sur les monnaies de Gortyne, SVORONOS, *Numismatique de la Crète ancienne*, pl. XV. Cf. l'exégèse de Cook, *Zeus*, I, p. 527, qui insiste sur le caractère chthonien d'Europè, la déesse « du saule ».



du Soleil ravisseur, tandis que deux dauphins sont là pour représenter la mer<sup>1</sup>. On comprend, certes, qu'on ait pensé jadis avoir affaire à un phénomène céleste, interprétation plus ou



Fig. 2. — Bronzes du Cabinet des Médailles.

moins corroborée par les textes de Nigidius Figulus ; ceux-ci prouvent que selon l'idéologie de la secte pythagoricienne, dès le 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, le taureau de l'enlèvement

---

1. *B. M. C., Crete*, p. 45, pl. II, II. Cf. l'exemplaire du Cabinet des Médailles. Cf. aussi K. Hæck, *Kreta*, Göttingen, 1823, I, 93, 96.

d'Europè obtint de Zeus, après le succès de sa mission « l'insigne faveur de sa résidence astrale »<sup>1</sup>.

Nombre de monuments, numismatiques et autres, nous offrent une représentation de la Lune sous l'aspect traditionnel d'Europè. Je citerai un denier de L. Valerius Acisculus (46-45 av. J.-C.), où la Lune tient un voile en forme de croissant, tandis qu'elle est assise sur un taureau<sup>2</sup>; une statuette de bronze du Cabinet des Médailles (*fig. 2, 147*), représentant la Lune debout, tenant des deux mains son voile arrondi au-dessus de sa tête<sup>3</sup>, ou encore, sur un autel mithriaque conservé à Wiesbaden<sup>4</sup>, une autre figure de la Lune, faisant pendant au Soleil, sur une bordure sculptée qui surmonte le monument : là encore, la Lune, qui est représentée dans un char, tient au-dessus de sa tête un voile gonflé qui se recourbe en arc<sup>5</sup>.

Il est possible que ce voile, formant au-dessus de la tête de la déesse une sorte de baldaquin hémisphérique, soit le symbole, non pas du disque ou du croissant lunaire, comme le prétendait autrefois Hœck, mais de la voûte céleste. Des monuments divers l'attestent. C'est ainsi que Zeus, le dieu du ciel bleu, dont la tête est parfois entourée d'un nimbe, ou qui pose le pied sur un globe<sup>6</sup> est identifié par les Syriens avec Cælus ou Ouranos, maintenant de ses deux mains au-dessus de lui, un manteau arrondi par le vent. Sur la cuirasse d'Auguste, telle que nous la montre la statue de Prima Porta, le Ciel est figuré de cette façon. Mrs. E. Strong a fait remarquer à ce sujet que la couleur, dont les traces subsistent sur le manteau, symbolise l'éther baigné par la rougeur du matin; elle rappelle à ce propos le verset d'Isaïe (XL, 22) : « Qui exten-

1. J. CARCOPINO, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 364.

2. Ernest BABELON, *Monnaies de la République romaine*, II, 515-519, n° 16, 17. *B. M. C. Cat. Rep.*, I, 534, pl. 53, 1-3. Cook, *Zeus*, I, fig. 408.

3. *Cat. des bronzes*, n° 147.

4. Cook, *Zeus*, p. 516, fig. 389.

5. Comparez la Lune sur la patère de Parabiago et sur le diptyque d'ivoire de Sens. Alda LEVI, *La patera d'argento di Parabiago*, Rome, 1935.

6. Cook, *Zeus*, p. 33, 59, 60.

dit velut nihilum cælos et expandit eos sicut tabernaculum ad habitandum<sup>1</sup>. »

La même érudite commente avec une remarquable subtilité le célèbre bas-relief de l'Ara Pacis, où l'on voit la Terra Mater — ou Tellus — entourée des forces qui la fécondent : l'Air et l'Eau (plutôt que les Eaux douces et la Mer). Ces deux figures chevauchant l'une un cygne, l'autre un monstre marin, tiennent au-dessus de leur tête un voile gonflé en forme de nimbe<sup>2</sup>.

Sur la Colonne Trajane, Jupiter brandissant la foudre contre les Daces, est aussi nimbé d'une draperie éployée<sup>3</sup>. La même figure apparaît sous le trône de Zeus, sur un sarcophage d'Amalfi, et sur un autre de la Villa Medici. De même, Rhéa entourée des Courètes tend son voile en forme d'arc ou de cercle presque complet, autour de l'enfant Zeus, sur des monnaies de l'époque impériale, en Phrygie, à Apamée, à Acmoneia, à Laodicée du Lycos, et c'est en vertu d'une même conception que sur une amphore de Naples<sup>4</sup>, Médée, la sorcière, trônant dans le char d'Artémis, la déesse lunaire, traîné par un attelage de serpents, tend son écharpe au-dessus de sa tête ou que Proserpine, en char, est nimbée d'un voile gonflé<sup>5</sup>.

Des monuments d'une autre nature nous enseignent qu'un tel symbolisme était fort répandu. Une tessère de Palmyre, de

1. E. STRONG, *La scultura romana da Augusto a Costantino*, t. II, p. 358. La statue d'Auguste de Cherchel présente sur la cuirasse le même personnage dans la même attitude.

2. E. STRONG, *l. l.*, t. I, pl. VI. Cf. HORACE, *Carmen Sæculare*, v. 29 :

Nutriant fetus et aquæ salubres  
Et Jovis auræ.

Pour l'étude de G. E. Rizzo, cf. ci-dessus, p. 133, n. 4.

3. Comparez sur un sarcophage du Musée de Naples représentant la création de l'homme par Prométhée, les personnages tenant des deux mains un voile qui forme nimbe au-dessus de leur tête.

4. COOK, *Zeus*, p. 250, fig. 190. Comparez aussi l'Artémis Tauropole sur des monnaies d'Amphipolis, de l'époque de Tibère.

5. Voyez, entre autres, les monnaies d'Hyrkanis, en Lydie.

la Collection Frœhner<sup>1</sup>, représente le lit de Bêl, avec le nom du dieu inscrit en palmyrénien. Le ciel est figuré de la façon suivante : au centre, on voit un globe, le globe de Bêl. A l'origine, il représente l'univers, mais à la basse époque, il est confondu avec le soleil. Une banderole symbolisant le ciel est drapée autour du disque et nouée au-dessous. De là partent deux rubans qui s'incurvent sans symétrie et se terminent par deux globes. On reconnaît là l'Étoile du matin et celle du Soir, c'est-à-dire les emblèmes d'Ishtar (Atergatis, compagne de Bêl). L'union de ces deux divinités est aussi symbolisée par le lit. Dans le groupe Sîn-Shamash-Ishtar, en Assyrie ou en Perse, on voit souvent le globe ailé avec les deux étoiles du matin et du soir, liées par un ruban<sup>2</sup>. Ce qui est nouveau dans la tessère de Palmyre, qu'il faut dater entre le 1<sup>er</sup> et le 11<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est la draperie représentant le ciel. Suivant une formule très ancienne<sup>3</sup> le Ciel est généralement figuré, à Palmyre, par un anneau qui paraît s'être confondu souvent avec une couronne<sup>4</sup>. Ici, sous l'influence d'idées orientales et romaines, il a pris l'aspect d'un voile incurvé<sup>5</sup>.

Voici donc le voile d'Europè intégré, si l'on peut dire, dans une série de figurations relatives au ciel et à la voûte céleste. S'il était besoin d'insister, il suffirait de jeter les yeux sur les

1. N° 16 de cette collection. Dans celle du Cabinet des Médailles, à laquelle elle se trouve incorporée, elle porte aujourd'hui le n° 2.

2. DELAPORTE, *Bibliothèque nationale, Cylindres*, pl. XXVI, n° 376. Les six autres planètes sont liées au-dessous du gros disque, n°s 379-384. MENANT, *Glyptique orientale*, II, pl. X, n° 5, intaille achéménide. Cf. aussi, p. 222, fig. 216, même sujet, mais sans les rubans. Comparez avec le Pi, en Extrême-Orient.

3. MENANT, *op. cit.*, I, pl. V. La domination du ciel représentée par un sceptre et un anneau, stèle de Nabu-Habal-Idin, II, fig. 138, intaille achéménide.

4. Cf. par exemple, RONZEVALLÉ, *Mélanges de la Faculté orientale*, Beyrouth, 1912, p. 128-129, fig. 1-2.

5. Je remercie le Comte DU MESNIL DU BUISSON, qui m'a communiqué ses notes à ce sujet. On peut rapprocher les nombreuses représentations d'une déesse assise sur un animal, entre le Soleil et la Lune : par exemple Cybèle, sur une pierre gravée reproduite par F. CHAPOUTHIER, *Cybèle et le tympanon étoilé*, dans les *Mélanges Dussaud*, t. II, p. 728. R. EISLER, *Das Wellenmantel und Himmelszell*, p. 33 et n. 3, identifie le tympanon de Cybèle avec tout l'orbe du ciel étoilé, en invoquant l'argument des monnaies de Pessinonte (IMHOOF-BLUMER, *Griech. Münzen* pl. XIII, 9).



monnaies de consécration des impératrices, de Faustine l'Ancienne ou de Faustine la Jeune, où la souveraine divinisée et enlevée par un aigle dans l'Empyrée — comme la Phénicienne sur la mer par le taureau — tient un voile gonflé au-dessus de sa tête. Or, ce voile joue si bien le rôle du firmament, qu'il est constellé<sup>1</sup>. La déesse Nuit apparaît ainsi, dans un paysage, au-dessus des soldats romains, sur la Colonne Trajane<sup>2</sup>. Il n'est pas inutile de remarquer que c'est sous les Antonins que les types astronomiques se multiplient sur les monnaies : la plus ancienne représentation du Zodiaque apparaît sur des médaillons d'Antonin, à Nicée ou à Alexandrie<sup>3</sup>; et à Sidon, sous Élagabale, nous voyons, sur une monnaie de bronze, les douze signes du Zodiaque autour du char d'Astarté<sup>4</sup>.

La destinée de ce symbole singulier — le voile retenu des deux mains pour représenter le ciel — devait se poursuivre au delà du paganisme et après la chute de l'Empire romain. L'imagination des artistes du Moyen âge s'en empara, dès l'époque carolingienne, en remontant peut-être jusqu'au texte biblique que nous avons cité, en même temps qu'elle s'inspirait des monuments de l'antiquité païenne. Dans la Bible Grandval, ouvrage carolingien de l'école de Tours, nous voyons un personnage tenir un voile gonflé au-dessus de sa tête, entouré des quatre animaux évangéliques<sup>5</sup>; c'est encore une fois le manteau du ciel, le ciel d'où vient la révélation aux auteurs sacrés.

Jean BABELON.

1. Cf. les monnaies de consécration des deux Faustines, de Julia Domna, d'Hadrien, de Sabine. — Le paon faisant la roue semble une figure du ciel étoilé, sur les monnaies de Faustine ou de Mariniane. Cf. le cercle des Saisons, avec Saturne, sur un aureus d'Hadrien, un médaillon de Commode.

2. E. STRONG, *La scultura romana da Augusto a Costantino*, II, p. 184, fig. 108.

3. Cabinet des Médailles. Cf. un médaillon de Sévère Alexandre, à Périnthe, avec Zeus entre Hélios et Séléné, Gaïa et Thalassa, et au pourtour le Zodiaque.

4. Ernest BABELON, *Les Perses Achéménides*, n° 1803. Cf. 1828 : Julia Paula.

5. P. ex. : Bible Grandval, B. Mus., Ad. 10546. Cf. W. WEISBACH, à propos de l'Évangélaire dit d'Othon III, *Gaz. B.-Arts*, mars 1939.

## VARIÉTÉ

---

### Découvertes nouvelles à Antremont.

Les découvertes de sculptures faites au printemps de 1943 sur le plateau d'Antremont (arr. et com. d'Aix-en-Provence, Bouches-du-Rhône), au cours de travaux exécutés pour le compte de l'armée allemande d'occupation, attirent de nouveau l'attention sur un site déjà rendu célèbre, au siècle dernier, par les trouvailles de bas-reliefs qui apportaient de très importants documents à l'étude de la religion celtique<sup>1</sup>.

Situé à trois kilomètres au N.-O. d'Aix-en-Provence, entre la route de Puyricaud et le chemin de la Lauve, le plateau d'Antremont est couronné par les ruines d'un *oppidum* des Salyens. Très escarpé sur trois de ses côtés, un rempart en assure la défense, vers la face septentrionale. Les ruines d'habitations, nombreuses encore au milieu du siècle dernier, ont en grande partie disparu.

Dans le courant du mois d'avril 1943, des ouvriers, en creusant des fondations dans la partie occidentale de l'*oppidum*, mirent au jour les restes d'une construction rectangulaire, longue et étroite, en pierres sèches et, à quelque distance au-dessus, les maçonneries d'un petit bâtiment semi-circulaire. Au voisinage de ces vestiges, et en trois points différents, treize fragments de statues ou de bas-reliefs ont été recueillis : au N.-E. et à quelque distance de la construction rectangulaire, lors du creusement d'une citerne, du 20 au 25 mai 1943 : 1, torse viril avec pectoral, orné d'une double spirale ; 2, tête d'homme avec bandeau de chevelure ; 3, tête d'homme casquée ; 4, tête de femme voilée. Une quatrième tête, avec boucles d'oreilles, a encore été découverte sur ce même emplacement ; dérobée par un ouvrier, elle est en la possession d'un antiquaire aixois. — Vers le rebord occidental du plateau et dans le prolongement du premier emplacement, le 12 juin 1943 : 5, torse viril avec pectoral orné d'une tête coupée ; 6, 7, deux fragments de statues avec fourreaux d'épées ; 8, fragment de torse avec restes de pectoral ; 9, fragment de bras gauche ; 10, fragment de la base

---

1. W. H. BULLOCK HILL, *The Romans in the Riviera and the Rhone...*, p. 53-54 ; — M. CLERC, *Aquae Sextiae*, p. 57-86 ; — FOR, fasc. V, F. BENOIT, *Bouches-du-Rhône*, p. 82-83, n° 245 (bibl.) ; — E. ESPÉRANDIEU, *Recueil...*, I, p. 83-85, n° 105 ; p. 86, n° 108 ; — A.-J. REINACH, *Le pilier d'Antremont*, dans *Rev. archéol.*, 1912, 2, p. 216-235.

d'une statue de personnage assis les jambes repliées ; 11, tête de femme avec diadème ; 12, bas-relief avec deux bustes de femmes. — Au Nord et dans le voisinage du rempart : 13, petit bétyle avec décor curviligne. Ces divers emplacements ont encore donné des tessons



Fig. 1. — Antremont. Torse viril.

appartenant à la poterie des *oppida* provençaux, à de grandes amphores vinaires italiques, et aux fabrications campaniennes. Un petit fragment à décor peint relève de la céramique attique à figures noires. Trois objets de fer ont été retrouvés : une pointe de *pilum*, une serpe à emmanchement à douille, une grande fourchette à chaudron<sup>1</sup>.

1. Les découvertes, faites au printemps de 1943, ont été signalées au Secrétariat général des Beaux-Arts par MM. Marcel Provence, Fernand Benoit et J. Formigé. Les renseignements sur les sculptures et les circonstances de leur découverte m'ont été communiqués par M. F. Benoit et E. Neuffer. Je dois les photographies qui illustrent cette note à M. F. Benoit. En même temps que paraît cette notice, qui sera suivie d'un mémoire dans le prochain volume des *Monuments Piot*, un exposé des découvertes sera donné dans *Archäolog. Anzeiger* et *Germania* (cf. déjà H. Möbius, *Pariser Zeit.*, 30 déc. 1943) ; F. BENOIT, *CRAI*, oct. 1943 (à paraître).

Les sculptures nouvellement découvertes ont été taillées dans un calcaire tendre, légèrement teinté en brun jaune, emprunté à divers bancs de pierre que l'on trouve dans les carrières à plâtre, voisines d'Antremont, au quartier de Célony.

1. Fragment de statue. Haut., 0 m. 355 ; larg. aux épaules, 0 m. 50 ; à la taille, 0 m. 295. Le revers est simplement dégrossi (fig. 2).

Torse viril, brisé un peu au-dessous du ventre. Bras gauche brisé au coude.

La partie inférieure du torse est enserrée dans un vêtement



Fig. 2. — Antremont. Torse viril.

collant, dessinant sur la région ombilicale la musculature. Sur la poitrine, un pectoral est délimité par une chaînette cernant la base des épaules, descendant obliquement le long des côtes jusqu'à la partie inférieure de la cage thoracique dont est suivie la courbure. Au centre du pectoral, double spirale, avec enroulements se terminant par trois grosses bossettes circulaires. Traces de couleur rouge à la bordure du pectoral, sur la poitrine, et principalement sur le bras gauche. Torque à tampons autour du cou.

2. Fragment de statue. Haut., 0 m. 425 ; larg. aux épaules, 0 m. 345 ; à la taille, 0 m. 256. Le revers est simplement dégrossi. La section inférieure affecte la forme d'un rectangle arrondi aux angles (fig. 1).

Torse viril, brisé à la hauteur des aines. Les bras manquent et tout le côté gauche de la poitrine est mutilé.

La poitrine est recouverte d'un pectoral semblable au précédent. Seul diffère l'ornement central : une tête coupée, encadrée entre deux volutes issues des extrémités d'une même base. Restes d'un torque à tampons autour du cou. Traces de couleur rouge sur la bor-



ture du pectoral, le front, les tempes et la bouche de la tête coupée.

3. Fragment de statue. Haut., 0 m. 118 ; larg. 0 m., 148.

Épaule et extrémité supérieure d'une statue semblable aux pré-

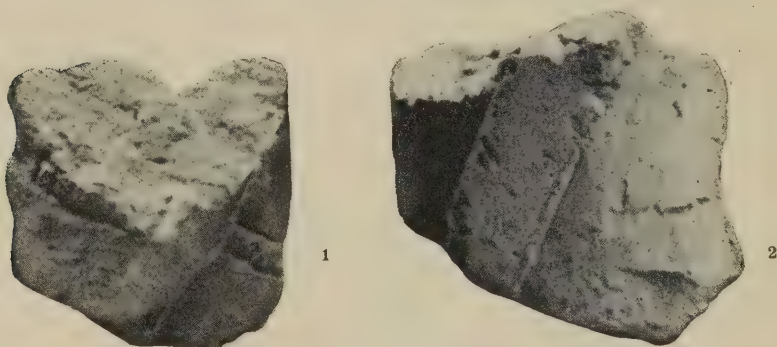


Fig. 3. — Antremont.

1, 2 : Fragments de hanche droite avec fourreaux d'épées de La Tène II.

cédentes. Restes de la bordure festonnée d'un pectoral. Traces de couleur rouge sur la face interne du bras et la bordure du pectoral.

4. Fragment de statue. Haut., 0 m. 182 ; larg., 0 m. 191 (fig. 3, 1).

Hanche droite. Restes d'une tunique collante, frangée dans le bas. Contre le flanc, restes d'une grande épée de La Tène II, dans son fourreau. Traces de couleur rouge sur les franges et la hanche.

5. Fragment de statue. Haut., 0 m. 205 ; larg., 0 m. 208 (fig. 3, 2).

Hanche droite et fragment de fourreau.

6. Fragment de statue. Haut., 0 m. 20 ; larg., 0 m. 182.

Torse avec bordure de chaînette, peut-être de pectoral. Traces de couleur rouge sur la bordure.

7. Fragment de statue. Haut., 0 m. 20 ; larg., 0 m. 135 (fig. 4).

Reposant sur un débris de base, partie du mollet droit d'un personnage assis, les jambes repliées. Un arrachement a mutilé le genou. Traces de couleur rouge carmin, tirant sur le brun, au mollet.

8. Tête virile casquée. Haut.,

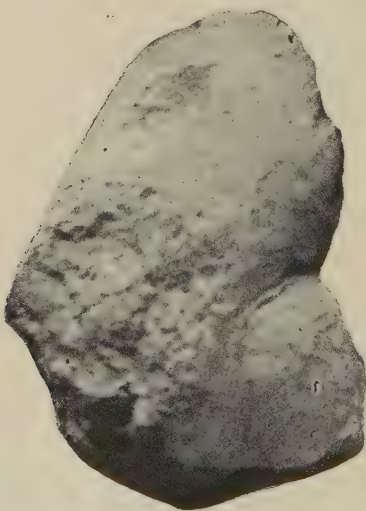


Fig. 4. — Antremont. Fragment de la base d'une statue de personnage assis les jambes repliées.

0 m. 325 ; haut. du visage, 0 m. 20 ; larg. aux tempes, 0 m. 138. Le nez, la pommette et l'arcade sourcilière gauches, les lèvres et le menton sont mutilés (fig. 5).

Visage allongé et osseux, la lèvre supérieure relevée. Grands yeux enfoncés sous de profondes arcades sourcilières. Front étroit et bombé, en partie recouvert par un casque à calotte ronde, cerné d'un bourrelet guilloché d'où retombent les garde-joues et un étroit couvre-nuque, plaqué sur l'occiput. Cou massif et puissant.

9. Tête d'homme. Haut., 0 m. 282 ; haut. du visage, 0 m. 214 ;



Fig. 5. — Antremont.  
Tête d'homme casquée.



Fig. 6. — Antremont.  
Tête d'homme avec bandeau.

larg. aux tempes, 0 m. 156. Le côté gauche est très mutilé et la partie inférieure du nez manque (fig. 6).

Visage carré, aux larges joues et à la forte ossature. Grande bouche aux lèvres minces et ourlées, la lèvre supérieure avançant. Menton lourd et fuyant. Front large et bombé, en partie masqué par la chevelure, drue et compacte, dont les mèches parallèles, rejetées en arrière du crâne, retombent sur la nuque. Au sommet de la tête, un gros bandeau, à décor de filigranes, enserre les cheveux, passe derrière les oreilles et encercle la nuque sur laquelle il maintient fixées les extrémités des mèches.

10. Tête de femme. Haut., 0 m. 270 ; haut. du visage, 0 m. 207 ; larg. aux tempes, 0 m. 14. Le menton, la bouche, le nez et les arcades sourcilières manquent (fig. 7).

Visage allongé, fortement charpenté. Nez droit et épais. Gros yeux en amande, enfoncés sous les arcades sourcilières. Cou puissant. La chevelure, disposée en petites mèches ondulées et pressées les unes contre les autres, se relève en un haut diadème en forme de croissant renversé, partant de chaque oreille. Traces de couleur rouge

carmin sur la tempe, l'oreille, la paupière gauche, à la commissure des lèvres et sur la nuque.

Toute la surface de la pierre, d'un épiderme très fin, était recouverte, au moment de la trouvaille, d'une couche de couleur rouge, qu'un malencontreux lavage a presque entièrement fait disparaître.

11. Tête de femme voilée. Haut., 0 m. 278 ; haut. du visage, 0 m. 191 ; larg. aux tempes, 0 m. 134. Le nez, la bouche et la pointe du menton ont disparu (fig. 8).

Même visage que les têtes précédentes. Grande bouche aux lè-



Fig. 7.  
Antremont. Tête de femme.



Fig. 8. — Antremont. Tête de femme voilée.

vres proéminentes, malgré les mutilations. La chevelure et les oreilles sont entièrement dissimulées sous un voile, encadrant le visage et retombant en arrière sur le cou et les côtés. Coloration accidentelle par un oxyde de fer, sur la partie droite du visage.

12. Fragment de table. Long. de la face sculptée, 0 m. 515 ; revers, 0 m. 465 ; haut., 0 m. 20, 0 m. 21 ; épais., 0 m. 41. Le bloc, dont la bordure est brisée à gauche, est légèrement cintré à l'extrémité opposée.

Dans un encadrement rectangulaire, sur une plinthe étroite, deux bustes de femmes, en bas-relief, le bras gauche étendu horizontalement, la main ouverte avec pouce écarté, appliquée au bandeau supérieur. Le bras droit replié est ramené sur la poitrine, la main tenant, pour le personnage à gauche, un lièvre dont les pattes anté-

rieures sont étendues sur le bras. Visages disparus. Longue tresse de cheveux retombant jusque sur la poitrine ou en arrière. Traces de couleur rouge sur le lièvre et sur le vêtement à manches courtes, ouvert sur la poitrine.

13. Bétyle. Haut., 0 m. 115 ; haut. de la partie sculptée, 0 m. 093 ; diam., 0 m. 124 (fig. 9).

La pièce, ovoïde, est décorée de spirales et d'ornements en S, disposés à l'intérieur d'un compartimentage en carrés.

Ce ne sont là encore que des fragments de statues, impossibles à rapprocher les uns des autres. Aucune tête ne peut également s'adapter aux torsos. Peut-être, lorsque l'*oppidum* aura été méthodiquement fouillé, sera-t-il permis de réunir, en un même ensemble, la tête casquée à l'un des morceaux au fourreau d'épée. Dès maintenant, toutefois, on peut tenter de reconnaître, avec une grande vraisemblance, dans huit de ces fragments, les restes d'un nombre égal de statues : deux de femmes et six d'hommes.

La série des images féminines n'est représentée que par les têtes nos 10 et 11. Quatre des six pièces de la série masculine se rapportent à des figures de guerriers (nos 1, 2, 3, 4). Par analogie avec la statue découverte dans le sanctuaire voisin de Roquepertuse<sup>1</sup>, le fragment n° 7 pourrait être, lui aussi, attribué à une statue à pectoral. Quant à la tête n° 9, ses ressemblances avec celle du dieu de Bouray<sup>2</sup> paraissent devoir la classer dans une même catégorie de représentations ; mais il n'est pas exclu qu'elle puisse se rapporter à une figure de guerrier.

Bien que d'une qualité supérieure à celle des bas-reliefs recueillis à Antremont au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, les nouvelles sculptures n'en sont pas moins contemporaines : l'un et l'autre groupe apportant des éléments communs à leur étude chronologique. On retrouve les mêmes grandes épées de La Tène, attachées au flanc droit du cavalier, sur le bas-relief<sup>3</sup>, comme au côté droit des guerriers (nos 4, 5). La présence de cette arme interdit de faire remonter l'ensemble de ces représentations au delà de 300 av. J.-C.<sup>4</sup>. L'une des dates extrêmes de l'occupation d'Antremont est donnée par la découverte d'une monnaie romaine à l'effigie de Tiberius Veturius, qui fut tribun de la plèbe en 129 avant l'ère<sup>5</sup>. Les Salyens ont été vaincus en 125 et la fondation

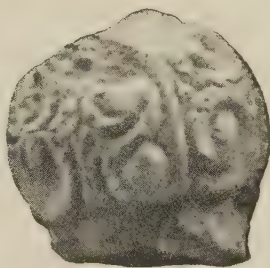


Fig. 9. — Antremont.  
Bétyle.

1. ESPÉRANDIEU, *l. l.*, I, n° 131.

2. R. LANTIER, *Mon. Piot*, XXXIV, 1934, pl. III et p. 40, fig. 2.

3. DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 621, fig. 459.

4. Le torse n'apparaît pas, avant le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle, comme insigne, dans la parure des chefs gaulois (DÉCHELETTE, *l. l.*, IV, p. 713-714).

5. M. CLERC, *l. l.*, p. 67-68.



d'*Aquae Sextiae*, en 123, achève la pacification du pays. La mutilation des statues et leur dispersion ne peut se placer qu'entre 125 et 123. Il n'est pas possible de souscrire aux conclusions de M. Clerc<sup>1</sup>, qui proposait de placer les bas-reliefs du pilier au IV<sup>e</sup> siècle. Si l'attitude du cheval, sur le bas-relief central inférieur, évoque le cabrement de cérémonie, adopté en Grèce depuis Phidias<sup>2</sup>, le monument ne peut être contemporain de l'œuvre du grand sculpteur. Pour que des modèles étrangers aient pu pénétrer et s'acclimater dans le domaine des civilisations barbares du S.-O. de l'Europe, plus d'un siècle aura été nécessaire, et ces influences n'ont pu s'exercer que par des intermédiaires. L'argument est plutôt fait pour rajeunir les reliefs que pour les vieillir.

L'examen de certains détails de la décoration et de la coiffure conduirait à une date postérieure à 200 av. J.-C. Le décor de l'un et l'autre pectoral, des torques sur les torsos nos 1 et 2, rappelle les filigranes qui ornent le torque de Trichtingen, œuvre balkano-danubienne que l'on peut placer aux environs de l'an 200<sup>3</sup>. Certaines ressemblances avec les coiffures, figurées sur les monnaies gauloises du I<sup>er</sup> siècle avant l'ère, sont faites pour rabaisser encore la date de ces sculptures<sup>4</sup>. On est ainsi amené à adopter les conclusions d'A.-J. Reinach<sup>5</sup> pour le pilier d'Antremont et à les appliquer aux fragments récemment découverts. Ils appartiennent au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plus voisins du troisième quart du siècle que du commencement.

Après les figures de Roquepertuse, de Grézan<sup>6</sup>, de Saint-Chartes<sup>7</sup>, d'Alésia<sup>8</sup>, les découvertes d'Antremont font connaître des types de guerriers celtiques, bien différents de ceux des monuments pergaméniens et romains, où rien n'apparaît plus de ce compromis entre le réel et l'idéal, selon lequel les artistes hellénistiques ont représenté les Celtes. La rare qualité des sculptures d'Antremont permet de préciser, plus qu'il n'avait encore été possible de le faire<sup>9</sup>, la conception que les sculpteurs gaulois avaient de la forme humaine. Bien loin de figurer des attitudes heurtées et violentes, les imagiers celtiques ont préféré des postures calmes, figées dans une raideur hiératique. Aucun mouvement n'anime ces faces impassibles et rudes. Le corps, étroitement gainé dans un vêtement collant, accentue encore par son ajustement le contraste entre l'ampleur des épaules et l'étroitesse de la taille. Une même dissymétrie reparaît dans le traitement du visage, où se marque l'opposition entre le front très large et la minceur

1. Voir la réfutation d'A.-J. REINACH, *l. l.*, p. 224-241.

2. M. CLERC, *l. l.*, p. 86.

3. P. GOESSLER, *IPEK*, 1929, p. 46-52.

4. Le bandeau de chevelure apparaît sur des monnaies du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., frappes gauloises des Lémovices (A. BLANCHET, *Traité des monnaies gauloises*, I, p. 291, fig. 167); le diadème, sur des drachmes massaliètes, peut-être antérieures à 217 (*ibid.*, p. 291, fig. 168).

5. *l. l.*, p. 224-241.

6. ESPÉRANDIEU, *l. l.*, I, n° 247.

7. *Ibid.*, X, n° 7614.

8. *Ibid.*, III, n° 2372.

9. R. LANTIER, *Mon. Piot*, XXXI, 1930, p. 31-32.

de la partie inférieure. D'autres images montrent une face carrée, comme empâtée dans les chairs. Partout, sur ces faces reparaissent un certain nombre de traits communs : joues aux pommettes saillantes, nez droit élargi à l'arête, arcades sourcilières dessinant un arc de cercle prononcé et en relief, gros yeux ovales, chevelure plaquée en calotte touffue au-dessus du front et retombant en mèches rigides et parallèles sur le cou, large et épais.

L'équipement est également très différent de celui qui décore les monuments triomphaux grecs et romains. Les deux torsos d'Antremont, simplement dégrossis au revers, ne font connaître que la partie antérieure du pectoral. Il ne peut s'agir d'une cuirasse, les mancherons qui recouvrent l'épaule et la naissance du bras rendant impossible une pareille interprétation. On est amené à se demander si pectoral et tunique ne sont pas en définitive un même vêtement souple, de cuir ou de peau. Aucun de ces plastrons ne se retrouve parmi les trophées d'armes celtiques<sup>1</sup>, et je ne connais qu'un seul monument qui puisse être comparé aux deux torsos d'Antremont : la statuette de calcaire, aujourd'hui disparue, découverte dans la grotte de la Vierge, au Roc-de-Sers (Charente)<sup>2</sup>, avec son plastron, également bordé d'une chaînette ou d'une frange. L'un et l'autre ne ressemblent en rien à la cuirasse courte à imbrications et à dossière, figurée sur la statue de Roquepertuse. Ces deux pièces sont nettement en relief et posées sur la longue tunique collante. A Antremont — comme sur la cuirasse de cuir agrémentée d'ornements de métal, qui figure parmi les trophées de la Balustrade de Pergame<sup>3</sup> — les personnages portent un justaucorps de cuir, épousant les formes du corps ; par dessus, sont incrustés des garnitures et des ornements métalliques. Cette interprétation semble bien confirmée par la nature du casque de la tête n° 8, dont le type est très particulier. Ce n'est pas un objet de métal, mais une calotte de cuir, emboîtant étroitement le crâne, et dont le rebord inférieur, les paragnathides et le couvre-nuque étaient bordés de bandes métalliques. L'emploi du cuir, seul, peut expliquer la forme inusitée du couvre-nuque, qui plaque sur l'occiput.

Les imagiers celtiques n'ont qu'exceptionnellement abordé la représentation de la femme. La tête n° 10 montre une curieuse coiffure en diadème, dont le mouvement est obtenu par l'interposition, sous les ondulations, d'un bourrelet de crin ou de toute autre matière, maintenu par des agrafes dissimulées dans les ondulations. La tête n° 11 et les bustes du bas-relief n° 12 apportent quelques précisions sur le costume féminin, qui, à Antremont, comprend deux pièces : une robe à manches courtes, ouverte sur la poitrine, et un voile, encadrant le visage, retombant en arrière et sur les côtés.

Mais pas plus que la statue de Roquepertuse, les fragments

1. P. COUISSIN, *Rev. archéol.*, 1923, 2, p. 29-87 ; 1927, 1, p. 138-176, 301-325 ; 1927, 2, p. 43-79 ; 1929, 1, p. 235-280.

2. R. LANTIER, *Bull. Soc. nat. antiq. Fr.*, 1936, p. 218-220.

3. F. DREXEL, *Germania*, V, 1921, p. 18.

d'Antremont ne suggèrent de précisions pour l'identification des personnages représentés. On avait cru reconnaître une « sorte de chasuble »<sup>1</sup> sur le monument de Roquepertuse, mais son caractère d'équipement militaire n'est pas douteux. Il en est de même à Antremont : la nature des costumes interdit de chercher, dans ce groupe de figures, des images de prêtres ou de dévots. Leur caractère sacré est indiscutable. Le port du torque, réservé aux dieux à l'époque gallo-romaine, la présence d'un bandeau, sorte de couronne, sur l'une des têtes, la couleur rouge qui les recouvrait, l'attitude, empreinte de calme et de sérénité ne peuvent convenir qu'à des personnages divins. L'absence de tout attribut ne facilite pas la recherche. Quelques éclaircissements, cependant, peuvent être demandés aux bustes du bas-relief n° 12. L'une des femmes tient dans la main droite un lièvre, animal qui reparait sur la statue du dieu champêtre du Touget<sup>2</sup>. Sur le torse de la déesse celtique d'Euffigneix<sup>3</sup> est figurée l'image du sanglier, que, normalement, la déesse devrait porter dans ses bras. Le relief d'Antremont présente encore de curieuses ressemblances avec le sujet repoussé sur l'une des plaques extérieures du chaudron de Gundestrup<sup>4</sup>, où une femme, de dimensions hors nature, une déesse, est accompagnée de deux suivantes, l'une d'elles étant occupée à lui peigner la chevelure. La divinité, comme à Antremont, a un bras dressé verticalement ; dans l'autre, elle tient gauchement un petit personnage, tandis que sur le côté droit de la poitrine est représenté un petit quadrupède couché sur le dos. Il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse à Gundestrup de la représentation des dieux et des déesses de l'année celtique<sup>5</sup>, mais en est-il de même à Antremont ? Ne verrions-nous pas plutôt ici les figures des héros de la tribu ? Tout parle de mort dans les sanctuaires de Roquepertuse et d'Antremont. Sur les portiques, ce ne sont que représentations de caractère funéraire, où les figures de chevaux et d'oiseaux se mêlent aux têtes coupées. Dans ces lieux de culte, les groupes sociaux se sont ralliés autour des incarnations de leurs héros, « personnes surhumaines, et non personnes surnaturelles »<sup>6</sup>. Le panthéon des Celtes semble un cimetière où les héros sont représentés comme des personnages ayant vécu sur terre, et retirés dans la mort. Antremont, centre politique et religieux des Salyens, gardait le tombeau des ancêtres. C'est là que se déroulaient les fêtes, là que se célébrait le culte des aïeux, commémoration et aussi expiation de la mort des héros. Du sanctuaire d'Antremont, on ne connaît encore que l'un des piliers du portique<sup>7</sup> et peut-être une plateforme. A Roquepertuse,

1. ESPÉRANDIEU, *l. l.*, I, p. 108, n° 131.

2. *Ibid.*, II, n° 1054.

3. *Ibid.*, XI, n° 7702.

4. SOPHUS MULLER, *Nordiske Fortidsminder*, 1892, pl. IX, 1.

5. H. HUBERT, *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 158.

6. *Id.*, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène*, p. 289-293.

7. H. DE GÉRIN-RICARD, *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse...*, extrait du *Centenaire de la Soc. de stat. d'hist. et d'archéol. de Marseille et de Provence*, 1927, p. 50, n. 1.

un portique précède la chapelle, dans laquelle étaient dressées les images du culte.

Voici posé, à nouveau, le problème des sources d'inspiration des tailleurs de pierre celtiques. Toutes ces statues et ces bas-reliefs sont les témoins d'un art pré-romain. A Roquepertuse et Antremont, apparaît l'une des tentatives des Celtes pour emprisonner leurs images flottantes dans des contours précis, empruntés aux arts méditerranéens<sup>1</sup>. Depuis l'époque de Hallstatt, les rapports de civilisation ont été constants entre la basse vallée du Rhône, l'Etrurie et l'Italie du Nord. Ces contacts se sont encore développés après l'entrée des Celtes en Haute-Italie et en Provence. On a déjà attiré l'attention sur les rapports d'Antremont avec l'Etrurie<sup>2</sup> : le cavalier du portique a été rapproché de la frise de Vignanello<sup>3</sup>. D'autres comparaisons peuvent encore être soutenues : avec deux têtes de Chiusi<sup>4</sup> et les sarcophages de terre-cuite étrusques ; là, quelques-uns des personnages portent le bandeau de chevelure ou le haut diadème de cheveux<sup>5</sup>. Le type de la femme voilée est emprunté, lui aussi, aux figures répandues par des modèles originaires de l'Etrurie, jusque dans les sanctuaires montagnards de la Péninsule ibérique<sup>6</sup>. Ainsi se dessinent les contours de la grande province artistique dont le bassin de la Méditerranée occidentale fut le centre, au cours du second âge du Fer.

Les statues d'Antremont accusent, avec un accent particulier, les relations qui les rattachent aux œuvres de la toreutique, dont les procédés ont été souvent transposés dans le travail de la pierre. La chevelure de la tête n° 10, avec ses minuscules ondulations, pressées les unes contre les autres, rappelle plus le faire du ciseleur en métaux que celui du sculpteur. Il n'y a pas de différences très sensibles entre la tête au bandeau de chevelure et celle qui décore l'anse de l'œnochoé trouvée à Dürrnberg<sup>7</sup>. Mais, à côté de cette raideur des attitudes, du souci du détail souvent poussé à l'extrême, de cette géométrisation de la forme animée, les statues d'Antremont affirment des qualités nouvelles : l'ampleur de la conception, la vigueur dans le traitement des visages, certaine tendance vers un classicisme. Elles diffèrent des étranges figures de pierre de Holzgerlingen et du Musée de Stuttgart<sup>8</sup>. Les sanctuaires celtiques de la basse vallée du Rhône font connaître une province très importante de la sculpture gauloise.

Raymond LANTIER.

1. H. HUBERT, *Rev. celtique*, 1913, p. 10-12 ; — Salomon REINACH, *Cultes, mythes...*, I, p. 285-286.

2. L.-A. CONSTANS, *Esquisse d'une histoire de la Basse-Provence...*, p. 18-19.

3. P. DUCATI et Q. GIGLIOLI, *Arte etrusca*, p. 118, fig. 10 a.

4. P. DUCATI, *Storia dell'arte etrusca*, pl. 69, fig. 245 ; pl. 90, fig. 246-247.

5. P. DUCATI et Q. GIGLIOLI, *op. cit.*, p. 172, fig. 61 ; p. 173, fig. 62.

6. ALVAREZ-OSSORIO, *Bronces ibéricos, passim*.

7. O. KLOSE, *Wiener präh. Zeitsch.*, XII, 1934, pl. III, 1, 2, p. 100-101.

8. R. KNORR, *Germania*, V, 1921, p. 11-17.



# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

## RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Fondée par RENÉ CAGNAT

---

**1942-1943**

---

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de présenter l'*Année épigraphique* 1942-1943 selon les conditions habituelles : non seulement bien des publications que nous aurions dû recenser ne nous ont pas été accessibles, mais les restrictions de papier nous empêchent de faire paraître toutes les analyses que nous avons effectuées ; malgré la libéralité des directeurs de la *Revue Archéologique*, auxquels nous tenons à adresser nos meilleurs remerciements, nous avons été obligé de différer une partie de la matière, même restreinte, réunie entre nos mains ; par suite, il nous a fallu procéder à un choix.

Nous avons pensé que le mieux était de grouper, dans le bulletin que nous pouvions donner cette année, une série se rattachant à un ensemble géographique riche en inscriptions ; nous avons accordé notre préférence aux publications qui concernent l'Afrique romaine (Égypte exceptée), ou qui ont touché par quelque côté à cette région ; région dont l'intérêt pour nous est particulier, et où les découvertes ont été importantes. Ce sont ces publications dont on trouvera le dépouillement ici. Celles, nombreuses et intéressantes elles aussi, qui ont pour base principale d'autres provinces du monde romain, auront leur tour aussitôt qu'il sera possible.

1<sup>o</sup> PÉRIODIQUES<sup>1</sup>.

AFRICA ITALIANA, VII, 1940.

P. 35-39. G. Caputo. A Tripoli, près de l'arc de Marc Aurèle. Fragments de l'entablement d'un temple.

## 1)

L. 1 :

IMP CAES · M · AVRELIO COMMODO  
ANTONINO AVG PIO P P · L AEMILIUS  
· L · F · QVIR · . . . COS · PROCOS ·  
ASIAE · GENIO Coloniae · . . .

L. 2 :

ITEM · HS X CENTENA · MIL · N  
· LEGAVIT · EX CVIUS summae us.  
SPORTVLAE · CIVIBVS ET IYuen.  
darentvr · QVOD OPVS · SVLLA ·  
FRATER · ET · . . .

L. 2 : l'auteur restitue *us(ura)*  
et *juven(ibus)*.

Date : 183-184 ap. J.-C.

Pour l'auteur, Aemilius serait  
peut-être le proconsul d'Asie de  
I. G. R., IV, n° 1415 (cf. *Prosop.*

*imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., I, p. 50,  
n° 320 et p. 242, n° 1211) ; un  
Aemilius Frontinus a été pro-  
consul d'Asie vers 180 (*Ibid.*,  
p. 54, n° 348).

D'après G. Barbieri (*Epigra-  
phica*, III, 1941, p. 292-301,  
cf. II, 1940, p. 196), il faudrait  
restituer à la l. 1 : le cognomen  
*Frontinus* et à la fin [*Oeensis  
dedicavit*] ; à la l. 2 : *cu[jus  
sum. us.]*, puis *lu[di circenses  
darent]ur* et à la fin [...*perfece-  
runt*]. L. Aemilius serait le pro-  
consul d'Asie connu sous Marc  
Aurèle et Commode (*Prosop.*,  
p. 54, n° 348), à identifier fort  
probablement avec le consul suf-  
fect entre 161 et 168 (n° 345) et  
le légat impérial de Lugdunaïse  
(n° 346).

P. 77-86. S. Aurigemma. A  
*Leptis Magna*.

P. 79 avec fig. Dans l'angle  
oriental du *forum vetus*. Base.

## 2)

IOVIGENA · LIBER · PATER ·  
VOTVM · QVOD DESTINAVERAM  
LARI · SEVERI · PATRIO ·  
· IOVIGENAE SOLIS MEI ·

5 · PVDENS PATER PRO FILIO ·  
· OB TRIB · VNATVS CANDIDAM  
ET OB PRAETVRAM PROXIMAM  
TANTAMQVE IN NOS PRINCIPI  
CONLATAM INDVLGENTIAM  
IO CONPOS VOTORVM OMNIVM  
DENTES DVOS LVCAE BOVIS ·  
INDORVM TVORVM DICO ·

1. Nous remercions vivement MM. A. Blanchet, L. Chatelain, F. Cumont, le P. B. de Gaiffier, MM. L. Leschi, P. Massiera, Ch. Picard, A. Piganiol, L. Poinssot, J. Stroux et R. Thouvenot, des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer pour cette partie de notre Revue.

L. 8 : *pr̄ncipi(s)*.

*Luca bos* a été la première dénomination appliquée par les Romains à l'éléphant (Plin., *N. H.*, VIII, 6, 16).

P. 80 avec fig. L'auteur rappelle une base de Tripoli (*Oea*), dont la teneur est analogue (*C. I. L.*, VIII, n° 10488 = 11001; *Ann. épigr.*, 1922, n° 110),

et en redonne ainsi le texte :

3) *Liber pa[t]er [sa]nctissime  
arcem [hanc qui p]ossides  
. t ad s.....ram  
u. bis.....ugis  
et h[ic.....]uotum dico  
dentes duos lucae bouis.*

P. 83-84 avec fig. Au marché. Sur un petit janus qui servait jadis de piédestal à un bige.

#### 4)

AMATORI PATRIAE ET CIVIVM SVORUM.....ND.....  
CIVIVS SVIS FERAS DENTATAS QVATTVOR VIVAS DONAVIT  
EX DECRETO SPLENDIDISSIMI ORDINIS BIGAM DECREVIT  
PORFYRI

PORFYRIOS 

Les *ferae dentatae* doivent être des éléphants.

P. 84-85 avec fig. 5) Rappel de l'inscription donnée dans l'*Ann. épigr.*, 1929, n° 3 où, à la l. 2, il faut lire LEPCIMAGN. On y lit aussi l'expression *amatori patriae ac civium suorum*, dont on connaît (p. 84, n. 4) d'autres exemples plus ou moins modifiés.

ANALECTA BOLLANDIANA,  
LX, 1942.

P. 1-15. B. de Gaiffier publie et analyse la Passion des SS. Cyriaque et Paule, qui doivent appartenir non à l'hagiographie espagnole, mais à celle d'Afrique. Ils furent arrêtés dans la *civitas Urcitana*, traduits à Carthage devant le proconsul Anullinus et exécutés à *Tremetra*, cité africaine connue par une tessère d'hospitalité du *C. I. L.*, V, n° 4919. Une inscription de

Pavillier, en Tunisie (*Ann. épigr.*, 1937, n° 177), est peut-être l'unique souvenir, en terre d'Afrique, de saint Cyriaque.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. PROCÈS-VERBAUX DES  
SÉANCES, 1941.

Novembre.

P. XI-XIX. A. Truillot. A Sousse. Mosaïque représentant notamment les bustes des Saisons et portant la signature de l'artiste :

6)            ♂ MACARI ♂

P. XIV, n. 4. Rappel des noms de mosaïstes qui figurent sur des mosaïques africaines.

P. XIX-XXIX. L. Leschi. A Kheneg (*castellum Tidditanum*), à 20 kilomètres au Nord-Ouest de Constantine.

P. XX-XXIV. Base.

7)

d. n.

INVICTISSIMI IMP. CAES.  
 M·AVRELI SEVERI ALEX. PII  
 FELICIS AVG ET IULIAE  
 MAMMAEAE AVG. MATRIS  
 AVG. N. ET CASTRORUM ET  
 SENATUS ET PATRIAE TO  
 TIUSQUE DOMUS DIVINAE  
 NVNDINAE AGENTVR IN  
 CASTELLO TIDDITANO  
 PR·KAL·ET·PR·IDVS SVI CV  
 IVSQVE·MENSIS·EX AVCT  
 IVLI·IVNIANI·MARTIA  
 LIANI·LEG·AVG·PR·PR·C·V·  
 COS·AMPLISSIMI·PRAE  
 SIDIS·ET·PATRONI  
 NOSTRI

D

D

Liste des *castella* de la région de *Cirta*, qui sont désormais au nombre de neuf. Les marchés du *castellum Tidditanum* ont été fixés au lendemain des jours où avaient lieu ceux du *castellum Mastarense*, fondés en août 211 (*C. I. L.*, VIII, n° 6357, cf. n° 19337; *Bull. archéol.*, 1938-1939-1940, p. 276).

Autres inscriptions au nom du légat Julius Martialianus.

P. xxiv. Pierre taillée.

8)

FORTVNAE·AVG  
 SACR·  
 Q·SITTIVS·C·FIL·QVIR·  
 VRBANVS·AED·QVAES·  
 AED·CVM·SIMVLA  
 CRO A SOLO CVM OM  
 NI CVLTV·S·P·FECIT  
 IDEMQVE DEDICAVIT

Le n° 6712 du *C. I. L.*, VIII, semble être l'épithaphe du dédicant.

P. xxiv-xxv. Autel.

9)

Q·VOLTIO  
 Q·FIL·QVIR  
 NATALI·AED  
 QVAESTORI  
 AMICI·AERE  
 CONLATO  
 MERENTI  
 POSVERVNT  
 D · D

P. xxv-xxvii. Base en forme d'autel.

10)

L·IVLIO·L·FIL  
 QVIR·CIVILI  
 AED·PRAEFECTO PRO  
 III VIRIS III VIRO

5

PRAEF·IVRISDICVN  
 COLONIAE SARNIAE  
 MILEV BIS  
 QVINQ·FLAM PERPET  
 PRAEF·IVVENT·CIRT·

IO

AERE CONLATO  
 D ♂ D

L. 9 : *praef(ecto) juvent(utis) Cirt(ensis)*.

Sur le flanc droit de l'autel :

CL FAOM BDP  
 E IS·D N ♂

La l. 1 demeure énigmatique ; l. 2 : peut-être *e[x] s(esteriis) (quingentis) n(ummum)*.

L'inscription donne pour la première fois le nom exact de la colonie de *Milev*.

P. xxvii-xxix. Base en forme d'autel.



11)

IMP · CAES · L · SEPTIMI SEVE  
 RI · PII · PERT · AVG · ARAB · AB · B ·  
 5 PROPAG · IMPERI · PONT · MAX ·  
 TRIB · POT · V · IMP · VIII · COS · II  
 PROC · P · P · FILIO IMP ·  
 M · AVRELI · ANTONIN · AVG  
 FRATR · BVI · M · ANTONNI  
 10 PII · NEP · BVI · ANTONN · PII  
 PRONEP · BVI HADR · ABNEP ·  
 BVI · TRAIANI · PART · ET BVI  
 NERVAE · ADNEP ·  
 R P T I D D I T A N O R ·  
 15 D D

Le nom de Géta est martelé  
 au début. L. 14 : *r(es)p(ublica)*  
*Tidditanor(um)*.

Date : 10 décembre 196-  
 été 197 ap. J.-C.

Décembre.

P. IV-XVI. L. Leschi. A Kheneg  
*(castellum Tidditanum)*.

P. IV-VI. Près de la porte de  
 la ville. Fragments d'entable-  
 ment. On reconnaît la mention  
 d'un donateur :

12) ....*mius P(ubl)ii fil(ius)*  
*Quir(ina tribu) Rogat[us ou ia-*  
*nus]*.

L'édifice semble comporter une  
 porte avec ses battants :

[*cu*]m ualuis sua p[*ecunia f*]ecit.

P. VI. Au voisinage du forum.  
 Base. 13) Le texte, très mutilé,  
 est une dédicace en l'honneur de  
 Caracalla, appelé M. Aurelius  
 Severus Antoninus et portant  
 les titres de *Parthicus maximus*  
 et de *Britannicus maximus*.

P. VI-VII. En contre-bas du  
 forum. Base dont les sept pre-  
 mières lignes sont martelées.

La suite donne :

14) ET CAS  
 TRORVM ET SENA  
 TVS ET PATRIAE  
 RESPVBLICA TIID  
 ITANORVM DEVO  
 P P D D

Il s'agissait probablement de  
 Sévère Alexandre et de sa mère  
 Julia Mamaea.

P. VII. Près du forum. Autel.

15) Q · VOLTIO  
 Q · FIL · QVIR ·  
 M A X I M O  
 L PESCENNIVS  
 SEDATVS  
 AMICO MERENT  
 SVAVPECVPOS  
 D Ø D

Le personnage était de la

même famille que Q. Voltius Natalis (notre n° 9).

P. VIII-X. Autel.

16) GENIO POPVL  
SACRVM  
EX TESTAMENTO  
QLE PIIMVSTEOLI  
5 IVLIVS NAMPVLVS  
M·IVLIVS ROGAŦANVS  
IVLIVS VITALIS ꝑ  
FRATRES ET COHEREDES  
ET HEREDES·IVLI ꝑ  
10 MAXIMI ꝑ COHERE  
DISEORVMSVPERHS ꝑ III ML.  
NVMMVM QVE TESTAEN  
TO FIEŦ DECREVIT ADDITIS  
HS·NVMIS·I POSVERVNT  
15 IDEMQVE DEDICAVERVNT

Sur la face latérale gauche :

LOCVS DATVS  
KAL MAIS  
IESALLA ET SABINO  
COS

20 DICAT A ISD ꝑ  
IDIBV S MAIS

L. 4 : une lettre a dû être omise par le graveur, sans doute *Lepi(d)i*; l. 7 : la ligne est martelée, sauf l's final et l'*hedera*; l. 18 : [*M*]esalla; l. 20 : *isd(em)*.

Date : 214 ap. J.-C.

P. X-XII. Autel. Liste de noms, mutilée, peut-être d'un collège. Le premier est celui de

17) L·CAECILI VRBANI CP

Sur la face latérale gauche, autre liste de noms, également mutilée.

P. XII-XVI. Fragment et épigraphes.

Id., 1942.

Janvier.

P. XII-XX. L. Chatelain. A *Volubilis*.

P. XII-XIII. Rappel de la bibliographie épigraphique de *Volubilis*.

P. XIII. Fragment d'une dédicace en l'honneur d'Antonin le Pieux.

P. XIII-XIV. A l'Ouest du forum. Base.

18) IMP CAES·AVG  
DIVO ANTONINO PIO  
L ANNIVS MATVN  
ANNI HONORATI LIB  
OB HONOR IIIII VIR  
P D

P. XIV. Fragment se rapportant à Trajan.

P. XIV-XV. Pierre incomplète en haut et à droite.


19) TIONIBVS AE ET PROVINCIAE  
FELICISSIM ETRATIS  
SIGNADVO  
AMAZONVM VT VOVERAT

L'auteur songe à des compléments comme [*proc(urator) a ra*]tionibus et plus loin [*Rom*]ae et provinciae.

P. XV. A l'Ouest de la porte de l'Ouest. Dans un cartouche incomplet à gauche, en bas.

20) L ANTONIO NERVAE  
ANNORVM XXV  
MVNICIPI

P. XV-XVI. Près de la porte de l'Ouest.

21) d. m. s  
 . a u r e l ♂ P H I L I  
 ϕ ϕ v s ♂ s y r v s ♂  
 N E G O T I A N S ♂  
 A V R ♂ S A M I T I ♂  
 M A X I M I ♂ F I L ♂  
 V I X ♂ A N N ♂ X L ♂ P O S S ♂  
 F R A T R E S P I I S 

P. xvi. Sur le forum. Fragment incomplet en bas.

22) VALERIAE LV  
 CANAE LVCA  
 ni FILIAE 

P. xvii. Sur la seconde *area* du forum. Fragment d'une table de patronat en bronze.

23) HOSPITI  
 LICINIO  
 RISQVE  
 COOPTAV  
 NIANVS  
 ISE VRGI  
 SVORVM  
 SEMP·PM

L. 1 : *hospiti[um fecit]* ; l. 2 : [*cum .*] *Licinio* ; l. 3 : [*poste*]-*risque* ; l. 4 : [*patronum*] *coop-tav[it]*. Sans doute s'agit-il du *municipium Volubilitanum*.

P. xvii-xviii. Dans la partie centrale du plateau, côté est. Fragment d'une plaque de bronze.

24) MATER  
 IA PATERNAF·ET  
 O·SEVERO  
 MACVS·TVRRADI·CVM  
 5 IVLIA·VALERIA·VXOR·ET·  
 VALERIO FLAVINO F·ET·  
 VALERII PVSINCA·F·  
 TERENCEVS·CAPITO·CVM  
 MAVRA PVLLVT·VXOR·ET·  
 IO IS TERENCEVS·PASSERE·F·ET·  
 M TERENCEVS·HONORATO F

L. 4 : *Macus* ou *Magus* ; l. 7 : *Valeri<a>*.

Peut-être un fragment de la *tabula aerea* des *cultores domus Augustae* (C. I. L., VIII, n° 21825 ; L. Chatelain, *Inscr. lat. du Maroc*, n° 62 et corrections).



P. xviii-xix. Autres fragments d'inscriptions sur bronze, dont l'un est repris plus loin, n° 33.

P. xx. Fragment de tuile.

P. xx-xxi. L. Chatelain. A Aïn-Chkour.

P. xx. Inscription figurant déjà dans l'*Ann. épigr.*, 1939, n° 166.

P. xx-xxi. Pierre incomplète en haut et à droite.

25) V O L O    
V E T E X D E  
C A L A S V I X  
A N O X L P D · A L · 3

... *vel(eranus) ex dec(urione)*  
*ala(e) S(urorum ?) vix(it) an-*  
*(n)o(s) X L. P(osuit) d(edica-*  
*vitt) al(a) (?)*.

P. XXI-XXII. L. Chatelain. A Petitjean. Épitaphe d'un cavalier de la *cohors IIII<sup>a</sup> Gallorum* (L. Chatelain, *Inscr. lat. du Maroc*, n° 42 et corrections).

P. XXIV-XXVIII. A. Merlin reproduit, d'après le *Bull. de la Soc. histor. et géogr. de la région de Sétif*, II, 1941, diverses inscriptions dont on trouvera le texte plus loin, nos 60, 62, 63, 69 et 77.

Février.

P. IV-VI. Fr. Delage. A Limoges. Épitaphes et estampille sur une jatte. Voir le *Bull. de la Soc. archéol. et histor. du Limousin*, LXXIX, 1942, p. 352-361.

P. XV-XXI. L. Poinssot et R. Lantier. A Dougga, dans le temple de Saturne. Stèles votives, notamment celles-ci :

P. xv.

26) INVICTO DEO  
s a t u r n o

P. xx.

27) S I T I V S S A T  
V R N o · V O T · S O

Mars.

P. VI-XII. A. Berthier. A Constantine, au bord du Rhumel. Pierres parallépipédiques.

P. vi.

28)

D } L 3 I V L I V S 3 V I C T O R 3 F I L 3 L 3 I V L I 3 V I C T O R I S V O T V M  
C O L L E G I O M E R C V R I 3 P R O M I S I T S 3 P 3 L 3 A 3 F 3 D }

P. VII.

29) P C A E C I L I V S Q V A D R A T V S C V M I V L I A F O R T V N A E M A ·  
R I T A E C O L L E G I A R I S L I B E N S A N I M I S P F · D · D

P. VII.

30) Q C L A V D I V S N A M P A M O V I S O M O N I T V S · C O L L E G I O M E R C V  
R I L I B E N S A N I M O C O L L E G I A R I S S V I S D O N A V I T D D D S P  
L. 2 : *d(e)d(icavit) d(e) s(ua) p(ecunia)*.

P. VIII.

31) P · A R I V S · P R O C E S S V S E T F I L I E I V S C O L L E G I A R I 3  
G E N I O A M S I G E E X V I S O C A P I T I S C O L L E G I A R I S S V I S D O

Sur le côté droit : SCAMNV.

Une inscription de *Sila*, qui mentionne la source du Rhumel,

porte : [G]eni[o] *numinis caput Amsagae* (C. I. L., VIII, n° 5884).

P. VIII.



32)

· Q · I · HONORATI·ANVS · β ·  
ΔSCAMNV · C · O · A · CVM SVIS · D · O ·

L. 2 : *col(legiaris) cum suis do(navit)*.

L'inscription du *C. I. L.*, VIII, n° 6970, où se retrouve le mot *colegiaris*, vient peut-être du même site.

L'auteur rapproche les bains de purification, à quoi semblent avoir été destinés les *scamna* offerts au *collegium Mercuri*, des lustrations auxquelles les marchands se livraient avec l'eau de la fontaine de Mercure voisine de la porte Capène à Rome (Ovid., *Fast.*, V, 670-692) : « il y a concordance complète entre ce que les inscriptions nous apprennent et ce que dit le poète latin ».

P. XII-XIV. A. Piganiol. A *Volubilis*, dans les thermes dits de Galliën. Fragment d'inscription sur bronze.

33) HASTA · PVRA · TO  
O · COMMAGENO  
RONA · MVRALI ·  
RMANICO ·

L. 1 : après *hasta pura*, restituer le mot *torques* ; il s'agirait des récompenses qui conviennent aux centurions ; l. 2 : [*bell*]o *Commageno*[rum] ; l. 3 : [*co*]rona ; l. 4 : [*bello Ge*]rmanico.

Le *bellum Commagenorum* ou *Commagenicum* (72 ap. J.-C.) est déjà connu par une inscription d'*Heliopolis* (*C. I. L.*, III, n° 14387 i ; rapprocher H. Des-sau, *I. L. S.*, n° 9200) ; le *bellum Germanicum* est du temps de Domitien (*C. I. L.*, VIII, n° 1026).

P. XVII-XIX et pl. III. 34)

A. Merlin, sur la table de patronat du *C. I. L.*, V, n° 4920, l. 3 en partant du bas, n'admet pas la correction récemment mise en avant : *Azrubalis Exuceiarzo* (*Ann. épigr.*, 1941, n° 72) et revient à la lecture *Azrubalis f. Aucfiarzo*.

Avril.

P. V-VI. L. Poinssot. Copie plus complète d'un milliaire de la route de Carthage à *Theveste* (R. Cagnat et A. Merlin, *Inscr. lat. d'Afr.*, n° 664, 165<sup>e</sup> mille).

P. VI-IX. L. Leschi et Rodary. A Ou-Mendas, près d'Henchir-Moussa, au Sud-Est de Souk-Ahras.

35)

IVSSV IMP CAES  
TRAIANI HADRIA  
NI AVG TERMINI  
REPOSITI CAPITO  
NIS POMPONIAN  
PER PEREGRINVM  
AVG · SER · MENSOR  
EM MISSVM AB IP  
SO INTER SVPPENSES  
ET VOFRICENSES

Capito Pomponianus, l'auteur de la première délimitation, est sans doute C. Tullius Capito Pomponianus Plotius Firmus, consul suffect en 84 ap. J.-C., qui dut être proconsul d'Afrique vers la fin du règne de Domitien ou sous Nerva. Les *Suppenses* et les *Vofricenses*, inconnus par

ailleurs, étaient probablement les habitants de bourgs situés entre *Thagaste* (Souk-Ahras) et *Thagora* (près de Gambetta).

36) FVGITIVVM DEVTERI BENEFICIARI· TENE

P. x-xiii. L. Leschi. A deux kilomètres au Nord-Ouest du camp de Lambèse.

P. x-xi. Autel.

37) SILVANO  
SANC TO  
M PORCI  
VS IVSTVS  
PRAEF LEG  
III AG POSV  
IT

Sur la face latérale :

d e D I C A T A  
i d i B · I A N X  
r i i s · B R V T T I O  
P R A E S E N T E I I  
E T C O N D I A N O C O S

Date : 13 janvier 180 ap. J.-C.

Un autre autel a été érigé à Esculape par le même personnage dans les thermes du camp de Lambèse, le 13 novembre 181 (C. I. L., VIII, n° 2587).

P. xi. Autel.

38) SILVANO  
SACRVM  
P·IIIVS·RVFVS  
PRAEF  
5 LEG·III·AVG

L. 3 : P. *Elius Rufus*.

L'autel au *Deus Sol invictus Mithras* du C. I. L., VIII, n° 2675, a été trouvé près de l'endroit d'où proviennent les deux autels à Silvain.

P. ix-x. L. Leschi. A Lambèse. Collier d'esclave en cuivre, lettres en pointillé.

P. xii-xiii. Autel funéraire brisé dans l'angle inférieur droit.

39)  
DIS·MANIBVS  
TI·CLAUDIO CELEK·P·P·  
TRIB·COH·VI·VIGL  
TI·CLAUDIVS·PERONV  
5 LVSITANCVS<sup>D</sup>  
PRAEF·LEGIII<sup>A</sup>  
FRA TRI·OPT

L. 5 : p. [p.], (p(rimi)[p(ilaris)]]; l. 6 : A[ug(ustae)]; l. 7 : opt[imo pos.].

Il semble que nous ayons affaire non à une tombe, « mais à un cénotaphe et à une véritable inscription honorifique en l'honneur d'un défunt ».

P. xiii-xv. L. Leschi et Godet. A Lambèse. Épitaphes.

P. xviii-xx. J. Toutain, d'après A. Truillot et Constans. A Sousse. Marques sur des lampes.

Mai.

P. xv-xviii. G. Picard. A El-Djem (*Thysdrus*). Dalle retaillée, incomplète à gauche et en bas.

40)  
N T O N I O · G O R  
C T O · P I O · F E L I  
V C O S · I I · N E P O T I · D I  
N I S S O R O R I S · F I L · D I  
N I O R I S · F O R T I S S I  
S R E T O · P R I N C I P E S · N

[Imp. Caes. M. A]ntonio Gor-

[diano invi]cto Pio Feli[ci Aug. p. m. tr. pot.] V cos. II nepoti di[vi M. Antoni Gordia]ni<s> sororis fil. di[vi M. Ant. Gordiani ju]nioris fortissi[mo et super omne]s retro principes in[dulgentissimo ....].

Date : 242 ap. J.-C.

L'épithète *junior* appliquée à Gordien II semble nouvelle.

Juin.

P. XIV-XVI. L. Poinssot. A Carthage. Deux épitaphes chrétiennes et un fragment de cadran solaire.

P. XXII-XXIV. G. Picard. A Oum-el-Abouab (*Seressi*). Reprise du *C. I. L.*, VIII, n° 23098 ; fragment de stèle ; fragment d'entablement ; épitaphes.

P. XXV-XXVI. G. Picard et G. Feuille. A Henchir-Hammamia (*Atlas archéol. de la Tunisie*, feuille de Mateur, n° 87).

P. XXV. Stèle.

41) SACR ♂ SATVRNO FAS  
NARE DEDIT ♂ Q♂RV  
PILIVS FIL BESAN

*Fasnare* désigne peut-être une offrande particulière au dieu. L'inscription a été publiée sous une forme assez différente par L. Poinssot, *Bull. archéol. du Comité*, 1934-1935, p. 359.

P. XXVI. Stèle chrétienne incomplète que termine le cri de ralliement des catholiques contre les donatistes :

42) DEO GERATias (sic)  
Agamus

P. XXVII. G. Picard. A Ain-Tebnok. Dédicace à Saturne ; fragments d'inscriptions.

P. XXVIII-XXXVII. A. Berthier. A Constantine. Estampilles grecques, notamment rhodiennes, sur des amphores.

P. XXXVIII-XXXIX. L. Chate-lain. A Tanger.

P. XXXVIII. Plaque de marbre.

43)

CIVI AMICVS  
XI PP·CENS·COS̄  
T·C·RVTILIVS SECVNDVS  
T·IDEMQVE DEDICAVIT  
Lecture provisoire, à réviser.

P. XXXVIII. Pierre.

44)

D ♂ M ♂ · S ♂  
VALERIA · SVA  
VLA ♂ G ♂ TING ·  
VIX · AN · XXXXV  
5 H · S · T · T · L ·

L. 2-3 : *Suavula*, *g(entis) Ting(itanae) (?)*.

P. XXXIX. Épitaphe.

P. XL. L. Chatelain. A Rabat.

45)

Μαιεινος  
Πτολεμαῖ  
ος · 'Ιου  
δεος ♂  
♂ α

Novembre.

P. VI-VIII et pl. I. A. Blanchet. Aux Baux (Bouches-du-Rhône). Nouvelle copie du *C. I. L.*, XII, n° 980, d'après une aquarelle inédite.

P. IX-XXIV. L. Leschi. A Ti-

*pasa*. Enclos funéraire attenant à l'église de l'évêque Alexandre.

P. xiv. Mosaïque.

46) ME MARTVRVM  
ROGATI VITALIS  
-IESTES ANIMAS  
C PERENN

L. 1 : *Me(moria) marturum*.

P. xv avec fig. Inscription peinte dans un caveau funéraire.

47) Du côté de la tête :

MXIMA

49) ME · A M A N T  
PRESBITERI V  
RVS · DEI · CVLT  
R

QVI ETIA  
M CVM · M  
A R T V R I  
b v s

IN SINV ABR  
REQVIESCV  
CVM · I L A R  
CONSOCT

A gauche : *Me(moria) Aman-  
t[i] presbiteri v[e]rus Dei cult[o]r,  
qui etiam cum marturibus in sinu  
Abr[aham] requiescu[nt] cum Ila-  
r[a] consoc[iata ...]*.

Aurelia serait l'enfant d'Aman-  
tius et d'Illara, sa compagne.

Remarques sur les expressions  
*cultor Dei* et *in sinu Abraham*.

P. xix. Sur le couvercle d'un  
sarcophage.

A l'extrémité opposée :

IN PACE

P. xvi-xvii.

48) MEMORIA VIC  
TORINI IM PACE (*sic*)  
MARTVRE PROFE  
SSVM OCTAV IDVS  
5 MAIS FIE SOLIS ORA  
OCTAVA PR CC

L. 5 : <d>ie ; l. 6 : (*anno*)  
*pr(ovincia)*.

*Marture professus* est nouveau  
dans l'épigraphie chrétienne.

P. xvii-xix. Mosaïque.

MEMORI  
AMANTI  
PRES  
BI

couronne  
et canthare

rose

ILARA ET  
AVRELIA

50) SABINA  
HIC DOR  
‡ M I T ‡

P. xx. Mosaïque.

51) ✕  
MEMORIA CR  
ES ENSIONIS  
VICTOR

DI

5 C



L. 1-3 : *Cres[c]ensionis Victor[is]*.

P. xx-xxi. Sur une tuile de toiture ayant servi à couvrir une tombe.

52) V R B A N A  
L A M B I E N  
S I S D I S · V · I  
D V S D E C E M B

5 B M

L. 2-3 : *Lamb(d)iensis*, originaire de *Lambda*, auj. Médéa ; l. 3 : *dis(cessit)* ; l. 5 : peut-être *b(ene) m(erens)*.

P. xxiii. Poids en bronze d'époque byzantine.

P. xxiv-xxvi et pl. III. L. Chatelain. A Chella (*Sala*). Lecture révisée du *C. I. L.*, VIII, n° 10988, cf. p. 2079 (L. Chatelain, *Inscr. lat. du Maroc*, n° 33).

Décembre.

P. xxvi-xxvii. L. Chatelain. A *Volubilis*. Sur des balles de fronde en plomb.

53) REX · SOS

L'auteur songe à lire le mot *rex* suivi d'un ethnique dérivant de *Sosintigi*, ville de Bétique (Plin., *N. H.*, III, 14).

Id., 1943.

Janvier.

P. x-xv. J. Babelon. Noms sur des statuettes d'ivoire représentant des gladiateurs, dont deux ont été achetées à Rome.

Février.

P. xiii-xviii et pl. II. A. Merlin. A El-Aouja. Sur des vases à panse en forme de tête humaine, signatures des potiers.

Mars.

P. ix-xi. G. Picard. A Carthage. Marques doliaires et fragments d'épigraphes chrétiennes.

P. xvi-xviii. J. Zeiller. A *Volubilis*.

54)

ER I ALEXANDR S AVG  
OLEGATO COLLOQVIVM  
GENTIS · BAVARVM ET · BAQVATVM  
5 -- ARAM I

L. 3-4 : [...pr]olegato colloquium [*fecit cum ... principe*] gentis. La fin de la l. 5 et la l. 6 sont très difficiles à déchiffrer.

Cf. *Ann. épigr.*, 1941, n°s 115-116 ; L. Chatelain, *Inscr. lat. du Maroc*, n°s 46, 47, 65.

Mai.

P. iv-ix. A. Blanchet. Note sur les marques de chevaux et de bétail.

P. x-xii. Remarques de L. Chatelain et J. Carcopino sur l'inscription de *Volubilis* publiée ci-dessus, n° 54.

P. xiv-xxi. G. Picard. En Tunisie.

P. xiv-xv. A Gamart, venant du Sud tunisien. Borne milliaire.

55)

IMP CAES C MESSI  
VS QVINTVS TRAIA  
NVS DECIVS PIVS FEL  
AVG PONT MAX GERMA  
NICVS MAX TR POT IIII  
COS III IMP II PP PROCOS  
ET Q HERENNIVS ETRVS  
CVS MESSIVS DECIVS  
NOBILISSIMVS CAES ET  
C VALENTIVS HOSTILIA  
NVS MESSIVS Q NOBIL CAES  
*et* HERENNIA ETRVSCILLA  
AVG CONIVNX AVGN  
MIL·RES·

Date : début de 251 ap. J.-C.

Le titre de *Germanicus maximus* donné à Dèce ne se rencontre pas ailleurs.

P. xv. A Radès (*Maxula*). Épitaphe.

P. xvi. A Ellès. Mosaïque représentant Vénus entre deux centaures.

Au-dessus, dans un cartouche :

56) POLYSTEFANVS  RATIONIS EST  ARCHEVS

P. xx. A Ellès. Épitaphes, dont une chrétienne ; fragment paraissant appartenir au n° 1795 du *C. I. L.*, VIII.

P. xxi-xxiv. A. Merlin résume un article de S. Accame dans *Epigraphica*, III, 1941, p. 237-243, relatif à l'inscription gravée à Tébessa sur la paroi interne du pilier nord-ouest de l'arc *quadrifrons* (*C. I. L.*, VIII, n°s 1858 (cf. p. 939) et 16504 ; St. Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, n° 3040).

Juin.

P. III-VIII. J. Toutain propose d'interpréter ainsi les l. 4-5 d'une inscription d'*Oescus*, en Mésie inférieure (*Ann. épigr.*, 1912, n° 187) : *missic(ius) ala(e) Capit(onianae)*. L'*ala* aurait tiré son épithète du cognomen de T. Julius Capito, *conductor publici portorii Illyrici et ripae Thraciae*, très connu d'après un texte d'*Oescus* dans les provinces danubiennes (*C. I. L.*, III, n°s 753 et 7429).

P. XII-XV. G. Picard. A *Thelepte*, Sbeitla et sur la route de Kairouan à l'Enfida. Épitaphes.

BULLETTIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION DE SÉTIF, II, 1941.

P. 85-88. P. Ginther. A *Mons*.

P. 85-86. Fragments d'inscriptions votives ou monumentales.

P. 86. Autel.

57) IOVI OP  
T I M O  
M A X I  
M O S A  
C R V M

P. 86. Autel.


58) IOVI OPTI  
M A X I M O  
C V L T O R E S  
C V R X C A E  
L E S T I N A E

P. 87. Stèle.

59) SATVRNO·AVG·SAC·

P. 87. Bloc (*Ann. épigr.*, 1941, n° 51).

P. 87. Bandeau (*Ann. épigr.*, 1941, n° 50).

62) D M S  
M A V R R O M A N O  
C O R N I C V L A R I O V P  
P R A E F C L P R A E M I S E N A T  
5 Q V I V I X I T N N S X X X V M I I I D V I I I  
Υ A M A X I  ΕΥΨΥΧΙ Υ ϩ

L. 4 : *prae(fecti) cl(assis) prae(toriae) Misenat(ium)*; l. 6 : *Αμαχ(ε)ς, Εὐψύχ(ε)ς*.

P. 88. Base. Dédicace à l'empereur Caracalla, entre le 10 décembre 214 et le 9 décembre 215.

P. 88. Épitaphe.

P. 89-134. P. Massiera. A Sétif et dans la région sétifienne.

P. 89-103. A Sétif.

P. 89. Fragment d'inscription monumentale au nom de L. Vé-rus.

P. 89-103. Épitaphes païennes, parmi lesquelles nous signalerons celles-ci :

P. 95. Caisson.

60) ϩ D ϩ M ϩ  
P A R A M Y T H I V S  
I V L I A N I · D I S P · V I K ·  
V A · X L · H · S · E · M · C O C  
5 C E I V S · A L E X A N D E R  
P A R · ϩ I S S I M O · F E C T

L. 3 : *disp(ensatoris) vik(a-rius)*.

P. 96. Caisson.

61) D M S  
V I C T O R  
A C T O R  
E X D I S P  
V A L X X H S  
E O T B Q

P. 98-99. Caisson.

D'après l'auteur, le personnage aurait pu être corniculaire de M. Cornelius Octavianus, préfet de la flotte de Misène, qui fut *praeses* de Maurétanie Césarienne, puis *dux per Africam, Numidiam Mauretaniumque* (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9006 ; *C. I. L.*, VIII, n° 12296) et séjourna à Sétif (*Ibid.*, n° 8435, cf. n° 20341).

P. 101-102. Caisson.

63) D · M · S

CLEMENTIANVS · VIL ·

IIII · P · A · VIX · ANNIS ·

XXXVIII · QVI · VILICAVIT

5 SITIFI · ET · PORTVS · 7 ·

ET · PRAESIDIA ·

H · S · E ·

L. 2-3 : *vil(icus) IIII p(ublicorum) A(fricae)* ; l. 5 : le signe 7, gravé plus légèrement, semble étranger au texte primitif.

Ce *vilicus* du *portorium* entre l'*Africa*, Numidie comprise, et la Maurétanie a exercé ses fonctions à *Sitifi*s, dans des stations comme celle appelée *ad Portum*, à 35 milles à l'Est de *Sitifi*s, et dans des *praesidia*, comme ceux que la Table de Peutinger signale dans la région de *Sitifi*s.

P. 102. Caisson.

64) CANICIVS Ꝁ

AGENTIVS

ANNORVM

XVII · PRAECES

SIT

P. 102. Stèle incomplète. 65) Dédicace à Saturne par un *sacerdos domini*... *Sitifensis*, datée de 210 ap. J.-C.

P. 103-104. A Kherbet-Abderahim (*Atlas archéol. de l'Algérie*, f. 16, sous le n° 103). Épitaphe et stèle votive à Saturne mutilée.

P. 105-106. A Mons. Voir plus haut, nos 57 et 58.

P. 106. A Kherbet - Agoub (*Atlas*, f. 16, n° 178). Épitaphe.

P. 106-110. A Périgotville (*Satifi*s).

P. 106-107. Fragment d'inscription.

P. 107. Dalle.

66) MEMSA · MEM (sic)

ORIE · MODI VIC

SIT · ANOS · XC

DISCESIT · IDVS

5 DECENBRES · NO

VIN · CCCLX III III

L. 5-6 : *an(no) provin(ciae)*.

Date : 13 décembre 405 ap. J.-C.

P. 108. Dalle.

67)

MEMORIÆ · VERI

IANVARI VICSIT

ANNIS · PLVS · MINVS

XVIII · DEPOSITVS

5 DIE · V · I · K DECEMB

RES · AN · P · CCCXLVI

MAER FILI O FOPTVN

L. 7 : *fo<r>tun(ato)*.

Date : 27 décembre 385 ap. J.-C.

P. 109-110. Épitaphes, dont l'une, rédigée en vers hexamètres, est celle d'une jeune fille.

P. 110. A Saint-Arnaud. Fragment d'une borne milliaire.



68)

M ANT PI GER *sar. nep. diui*  
 ANT PI RONEP *bvi hadr. adnep.*  
*bv TRA PART ET bvi ner. abnep. part.*  
 MAX BRT GER *MX. pont. max.*  
 5 TRIB POT. XVIII IMP. *iii cos.*  
 IIII P P *respubl. gentis*  
 SVBVRbVR *vias exhaus*  
 TAS RESTVIT *ac nouis*  
 MVNTONB *blatauit*

IO

XVIII

L. 2 : PRO liés.

Restituer au début les noms  
 de Caracalla.

Date : 215 ap. J.-C.

P. 112-116. A Bir-Selmoun  
 (500 m. à l'Est-Nord-Est du  
 n° 420 de l'*Atlas*, f. 16).

69)

*ioui optimo* MAXIMO  
 SALVTARI.

*p. aelivs* CRISPINVS · DOMO  
 FLAVIA SOLVA · PROC · AVGVSTO  
 5 RVM · PROV · MAVRETANIAE · CAE  
 SARIENSIS · PROC · HEREDITATI  
 VM · PROC · XX HER · PROCVRAT ·  
 MAVRETANIAE · TINGITANAE  
 PROC · HISPANIAE · TARRACO

IO

NENSIS · PP · II B

VOTVM

L. 10 : *p(rimi)p(ilus) bis*.

Le personnage était originaire  
 de *Flavia Solva*, en Norique. Il  
 a été procurateur de Tingitane  
 sous Marc Aurèle (*C. I. L.*, VIII,  
 n° 21826 ; cf. *Ann. épigr.*, 1941,  
 n° 115), procurateur de Césa-  
 rienne sous Marc Aurèle et Com-  
 mode.

P. 116. A Bir-Remada (*Atlas*,  
 f. 16, n° 402). Épitaphe.

P. 116-119. A Kherbet-Aïn-  
 Sultan (*Atlas*, f. 16, n° 391).  
 Épitaphes.

P. 119. A Guellal (près du  
 n° 368 de l'*Atlas*, f. 16). Petite  
 dalle.

70)

M E M O R I  
 A D O N A T E L A  
 I S H I C A V E T R  
 E Q V I E S E X T V I D  
 5 V S I N A R I A S  
 A C C C C X V I

L. 3-4 : *hic avet (= habet)*  
*reque(m)*.

Date : 8 janvier 455 ap. J.-C.

P. 120. A Ouled-Taleb (à 3 kilo-  
 mètres au Nord-Nord-Est du  
 n° 368 de l'*Atlas*, f. 16). Épitaphe.

P. 121-122. A Tocqueville.

P. 121. Épitaphe.

P. 121-122. Bloc remployé, dont  
 la partie droite n'est pas dégagée.

71)

I O M ♂  
MVNICIPES ♂ THAMA  
CONSECRVERVNT ♂

L. 2 : *Thama[llenses]* ou *Thama[llulenses]*.

P. 122-124. A Paul-Doumer (Sidi-Embarek : *Atlas*, f. 16, n° 305).

Bornes milliaires.

P. 122-123.

72)

I M P · C A E S ·  
D I V I P I I S E  
V E R I *n e p o t i*  
D I V I · M A G  
N I · A N T O N N  
P I I *fil.* M · A V R  
S E V E R O A L E X a n  
D R O P I O · F E L I C I · A V G  
C O S I I P P P · A · T H A  
M A L L V L A M P I

Date : entre 226 et 228 ap. J.-C.

P. 123.

73)



I M P · C A E S ·  
M C L A V D I O T A C I T O  
P I O  
M P  
M A X I M O  
O  
M P I · B O N O  
R E I P · N A T O

Le milliaire « paraît avoir été martelé et regravé à plus d'une reprise » ; utilisé sous Tacite (et peut-être avant), il semble avoir été remployé sous Constantin.

P. 124-125. A Sidi-Ben-Morsli (*Atlas*, f. 16, n° 339). Épitaphes.

P. 125-126. A Cerez (*Atlas*, f. 16, n° 347).

P. 125. Fragment d'inscription.

P. 125-126 avec fig. Corrections à une *mensa* déjà publiée *Rec. de la Soc. archéol. de Constantine*, XLIV, 1910, p. 114.

P. 126. A Kherbet-Guidra (*Atlas*, f. 16, n° 34). Épitaphe.

P. 126 - 127. A Tigharmine (*Atlas*, f. 15, n° 69). Épitaphe.

P. 127. A Aïn-Roua. Épitaphe.

P. 127-129. A Bougie. Épitaphes.

P. 129. Stèle.

74)

Q C A M E R I V S  
L F A R N M A R  
T I A L I S O M N I  
B V S H O N O R I B V S  
C O N S V M T V S V A  
L X X V H S E

P. 129-133. A Henchir-el-Hasane (*Atlas*, f. 27, n° 21). Bornes milliaires.

P. 129-130.



75)

I M P · C A E S · F L · V  
A L E R I O C O N S T  
A N T I O · I N V I O O (sic)  
P F V A G · E T · F L · V A (sic)  
5 L E R I O · S E V E R O  
N O B I L I S S I  
M O · C A E S ·  
R · P · D ·

L. 8 : *r(es)p(ublica) D(ianen-sium)*.

Date : entre le 1<sup>er</sup> mai 305 et le 25 juillet 306 ap. J.-C.

P. 130-131. Fragment.

- 76) . D . N   
N V M  C. I. L., VIII, n<sup>os</sup> 10282 cf.  
22362, 10283, 20538, 22336.
- L'auteur complète : *D(omino)*  
*n(ostro)* [*M(arco) Aurelio*] Nu-  
*m[eriano Aug(usto) ....]*. Cf. P. 131-133. Base mutilée en  
haut, trouvée au n<sup>o</sup> 22 de  
l'Atlas, f. 27.
- 77) PRO SALVE DN  
IMP CAES M AVRE  
LI SEVERI *alexan*  
*dri* NG E IV LAE  
5 *mamaeae matri* NG  
N TOTVSQ DOMS  
b VI NE  
C IVLIVS PEREGR  
NVS DVE Æ F  
IO MORN SAT FAC  
VAZVB CM EQ  
FORTVNATOEMCAO  
V S L A
- L. 9 et suiv. : *C. Julius Pere-*  
*grinus dupli(carius) alae F(la-*  
*viae) morans at Fauc(es) Va-*  
*zub(...), cum eq(uitibus) Fortu-*  
*nato et Muciano.* P. 133. A El-Kantara. Épitaphe.
- P. 133-134. Dans la vallée de  
l'oued Mina, à 40 kilomètres de  
Tiaret, dans un camp romain.  
*Mensa* funéraire.
- 78) D · M · S · LVCIVS · IAHIN · FECIT · MESA  
VNA · CVM · DONATA · CONIVGI · SVAE ·  
FECERVNT · MESA · DONATAE · SOCE  
RAE · SVAE · AN · PRO · CCCLXX · ET · V
- Date : 414 ap. J.-C.
- P. 149-162. L. Leschi. Dans le  
Guergour, entre Sétif et Bougie.
- P. 149-151. A Tighermine-oul-  
Mouten. Marques de tâcherons ;  
épitaphes.
- P. 154. A Aïn-Dokoar. Frag-  
ment incomplet à droite et en  
bas.
- 79) IN NOMINE  
FELICIS EP  
DE PRO
- L. 2 : peut-être *ep[iscopi] ?* ;
- l. 3 : *de pro[missionibus] ?*.
- P. 157. A Aïn-Roua. Épitaphe,  
donnée par P. Massiera p. 127.
- P. 157-162. A Hammam-Guer-  
gour.
- P. 157. Estampilles sur une  
brique.
- P. 158. Épitaphe.
- P. 158. Stèle. Au-dessous de  
l'image de Saturne encadrée du  
Soleil et de la Lune
- 80) D · D · SANC SA

*D(omino) d(eo) sanc(to) Sa-  
[turno].*

P. 159. Fragment d'une dédicace à Septime Sévère ; épitaphe païenne.

P. 159-160. *Mensa* chrétienne.

P. 160. Lettres sur une brique.

P. 160-162 et fig. p. 158. Fragment d'une tombe sans doute de martyrs, brisé à gauche et en bas, portant une série de noms.

### 81)

IMPP DD NN DIOCLETIANO ET MAXIMIANO AETERNIS AVGG·ETQ  
CONSTANTIO· ET· MAXIMIANO FORTISSIMIS CAESARIBVS PRINCIPIB·  
IVVENTVTIS CENTENARIVM QVOD AQVA VIVA APPELLATVR EX PRÆCEPTO  
VAL·ALEXANDRI·V P·AGENT·VIC·PRAEFF·PRAET·ET·VAL·FLORI V P·P·P·N·A SOLO  
FABRICATVM·CVRANTE·VAL·INGENVO·PRAEP·LIMIT·DEDICATVM  
DD NN · DIOCLETIANO · VIII · ET · MAXIMIANO VII AVGG · CONSS·

L. 4 : *v(iri) p(erfectissimi) agent(is) vic(es) praef(ectorum) praet(orio) ; v(iri) p(erfectissimi) p(raesidis) p(rovinciae) N(umidiae)*.

Date : 303 ap. J.-C.

Le terme *centenarium* semble se référer à l'importance de la garnison et au titre que portait le chef de poste. Valerius Alexander serait à identifier avec le « comte » Alexander qui, en mai-juin 304, instruisit le procès de Mammaire.

P. 175. Borne milliaire aux noms des princes de la Tétrarchie.

P. 282. Dans un rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges entre 1933 et 1938, J. Zeiller insiste particulièrement sur la dédicace n° 155 de l'*Ann. épigr.*, 1941.

P. 236. P. Massiera. A Sétif. Marques de lampes.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE  
L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS  
ET BELLES-LETTRES, 1941.

P. 163-176. L. Leschi. A Aïn-Naimia, à une quarantaine de kilomètres au Sud de Barika (Algérie).

P. 163-174 avec fig. Dalle ayant surmonté la porte d'entrée d'un fortin.

P. 304. Fr. Olivier-Martin. Résumé d'un mémoire de F. de Visscher sur la portée de l'édit IV de Cyrène. Auguste décide qu'en dehors des cas capitaux et sauf demande par le défendeur de juges romains, le gouverneur nommera des juges hellènes qui ne devront appartenir à la cité d'aucune des deux parties.

P. 445-453. Ch. Saumagne. A Ksar-Toual-Zouameul. Inscriptions permettant d'identifier le site de *Zama Regia* (voir plus loin, nos 106-108).

Id., 1942.

P. 26-30. L. Poinssot. Remployé dans le pont-barrage voisin de Tebourba, mais venant de *Thignica* (Ain-Tounga).



82)

NI AVGG · ET · CONSTANTI ET   
HIGNICENSIVM DEDICANTE C · ANNIO AN

Fait partie de la même inscription que C. I. L., VIII, n° 14910 = 1411. L'auteur propose de l'ensemble du texte la restitution suivante :

[*Geniis diis immortalibus (?) dddd. nnnn. Impp. Caess. Diocletiani et*] *Maxim[ia]ni Augg. et Constanti et* [*Maximiani nobb. Caess.*] || [*..... respu]blica munic[ipii T]hignicensium dedicante C. Annio An[ulino procos. ....].*

C. Annius Anullinus doit avoir été proconsul d'Afrique de juillet 302 à juillet 305 ; il se confond sans doute avec l'Annius Anullinus qui fut préfet de la Ville du 19 mars 306 au 26 août 307.

P. 125-127. J. Carcopino, revenant sur les inscriptions de *Zama Regia* communiquées par Ch. Saumagne, propose diverses restitutions et interprétations (voir plus loin, nos 106 et 108).

P. 141-145. L. Chatelain et R. Thouvenot. A *Volubilis*. Fragments d'un diplôme militaire.

Face interne :

SVNT IN *mauretania tingitana sub*  
NIGRO  
DIM *HONesta missione*  
25 *ips LIB POSTerisque*  
Q T HAB *Dumtaxat*  
IN

L. 1-2 : il s'agit de l'empereur Hadrien, dont la [*trib. po*]l. VI va du 10 décembre 121 au 9 décembre 122, alors qu'il est c[os. III] ; l. 4 : il était question

83) Premier fragment :

Face externe :

traianvs HAD  
pot VI C  
a QVI MILITA. b  
NOVEM QVAE APPEL  
5 R ET GALLOR TAVR  
hamior SYROR SAGI  
iturAEOR

Face interne, gravure négligée :

a IR  
hamior SY  
IO etiIIC AL C  
SYRSAG  
leMAVOR  
NCITA  
b

Second fragment :

Face externe :

DEDIT ET CONVIVIM  
15 tunc HABVISS CVM  
SIQCAELIBESSENT  
DVXISS DVMTAXAT  
XV K AVGVST  
COS  
20 IIANO  
VI PRA

de cinq ailes et de neuf cohortes, [n]ovem ; l. 5-12 : pour les corps de troupes qui peuvent trouver place ici, cf. deux diplômes de *Banasa*, très légèrement posté-

rieurs (1<sup>o</sup> *Ann. épigr.*, 1934, n<sup>o</sup> 98 et 1936, n<sup>o</sup> 71 ; à la l. 13, restituer d'après notre n<sup>o</sup> suivant [*Caecilio Red*]dito, cf. *Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., II, p. 13, n<sup>o</sup> 71 ; — 2<sup>o</sup> notre n<sup>o</sup> suiv.) ; l. 5 : peut-être l'r est-il un reste de [*Aug. Thrac. c.*] r. ; l. 13 : [*in Mauretania Ti*]ngita[na] ; l. 18 : 18 juillet ; l. 19-20 : les consuls

suffects du milieu de 122 sont inconnus ; l. 21 : [c]ui pra[est] ; l. 23 : *Nigro* est le cognomen du procurateur de Tingitane, peut-être [*C. Censorio*] *Nigro*.

P. 171-179 avec fig. R. Thouvenot. A *Banasa*. Troisième diplôme militaire trouvé sur le site (cf. *Ann. épigr.*, 1934, n<sup>o</sup> 98 et 1936, n<sup>o</sup> 71 ; 1936, n<sup>o</sup> 70).

## 84)

## Face externe :

QVE EORVM CIVITATEM DEDIT ET CONVBIVM  
CVM VXORIBVS QVAS TVNC HABVISSENT CVM EST  
CIVITAS IIS DATA AVT SI QVI CAELIBES ESSENT  
CVM IIS QVAS POSTEA DVXISSENT DVMTAXAT

5 SINGVLI SINGVLAS A · D XIV K DEC

C · TREBIO MAXIMO T · CALESTRIO TIRONE COS  
ALA GALLOR · TAVRIAN · C R · TORQVAT VICTI CVI PRAEST  
M IVLIVS TI · F PAL AGRIPPA ROM

EX GREGALE

10 M ANTONIO ANTONI F MAXIMO SYRO

ET VALERIAE MESSI FIL MESSIAE TRANSDVC

ET MAXIMO F EIVS ET MAXIMAE FIL EIVS

DESCRIPTVM ET RECOGNITVM EX TABVLA AE

nea quae FIXA EST ROMAE IN MVRO POST TEM

15 plum DIVI AVG AD MINERVAM

## Face interne :

imp. caes. diui neru. traian PARTHICI F DIVI  
neruae nepos traianVS HADRIANVS AVG PON  
max. tribunic. POTEST VI COS III PROCOS

equit. et pedit. qui milit. in AL V ET COH VIII

20 quae appellantur august GEMELL C R ET GALL  
or. taurian. et III astur. p. f. c. r. + ET I HAMIOR SYROR.

sagittar. c. r. et II syr. c. r. ET V DELM C. R · ET III

gallor. c. r. et I lemanor. (?) C R ET I ASTVR ET GALL

et syr. sagittarior. ∞ ET III AST C R ET II

25 hispana c. r. et II hisp. et I itur. C · R · QVAESVNT IN MAU  
retania tingitana SVB CAECILIO REDDITO

quinis et uicenis pluribusve STIP EMERIT DI

missis honesta missione QVOR NOMINA

subscripta sunt ipsis LIBER POSTERQ

ciuitatem dedit et CONVB CVM VXORIB

quas tunc habuissent cum est ciuitas iis data...

Date : 18 novembre 122 ap. J.-C.

L. 5-6 : les consuls suffects de la fin de l'année 122 apparaissent pour la première fois ; la légation de Lycie et Pamphylie de T. Calectrius Tiro (*Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., II, p. 44, n° 223), antérieure à son consulat, se place sans doute entre 118 et 121, et non entre 124 et 138 ; l. 7 : l'*ala Gallor(um) Taurian(a) c(ivium) r(omanorum)* porte pour la première fois les surnoms de *Torquat(a) Vict<r>(ix)* ; l. 11 : *Transduc(ta)* est soit *Julia Traducta* (Tarifa), soit *Traducta Julia* (Tanger).

Caecilius Redditus, dont le nom doit être restitué à la l. 13

du premier diplôme connu de *Banasa* (cf. le commentaire de notre n° précédent), a dû succéder un peu après le milieu de 122 à [C. Censorius] Niger, qui était encore procureur de Tingitane le 18 juillet (notre n° précédent).

P. 189-190. J. Carcopino. Observations relatives à des inscriptions découvertes récemment en Savoie, au Nord de Yenne (*Etan-na*) (cf. P. Wuilleumier, *Gallia*, I, 1943, p. 140-150).

P. 235-242. A. Merlin. Les deux fragments du *C. I. L.*, VIII, n° 800 cf. 12267, et n° 1177, n'appartiennent pas à deux frises distinctes, de teneur similaire, mais à une seule et même inscription qui s'établit ainsi :

## 85)

L. 1 :

*imp. caes. diui hadriani · FIL · DIVI ·*  
*TRAIANI PARTHICI nep. diui neruae*  
*PRONEP · T · AELIO · HADRIANO antonino*  
*aug. pio*

L. 2 :

*pont. max. trib. pot. xxii COS · IIII · P · P ·*  
*ET · M · AELIO · AVRELIO · CAES · TRIB · POT ·*  
*XIII · COS · ii totique domui eorum ·*  
*GENTI QVE · MVNICIPIVM · AVITTA*  
*bibba d. d. p. p.*

L. 3 :

*dedicantibus q. (?) EGRILIO PLARIANO*  
*L · M · . . . . . PROCOS · ET · Q · EGRILIO ·*  
*PLARIANO · LEG · PR pr.*

Les deux *Egrilii Plariani*, le père et le fils, ont été respectivement proconsul et légat d'Afrique du 1<sup>er</sup> juillet 158 au 30 juin 159 ;

l'un et l'autre ont été honorés à *Gighis* (*C. I. L.*, VIII, n<sup>os</sup> 11030 et 11026).

P. 248-249. J. Zeiller. A Saint-Bertrand-de-Comminges. Cipse cylindrique. Dédicace à l'empereur Carinus, fils de Carus, restée inachevée.

P. 301-319. J. Carcopino, dans une communication sur le travail archéologique en Algérie pendant la période 1939-1942, donne des renseignements sur les nombreuses inscriptions qui ont été découvertes. Certaines, notamment de Djemila, Lambèse et Timgad, ne sont que partiellement reproduites et seront publiées ailleurs ; d'autres sont intégralement rapportées et nous les reprenons ici.

P. 306-307. A Mila (*Milev*), dans l'amphithéâtre.

Bloc ayant fait partie de l'entablement d'une porte. Lettres grossières, faiblement incisées.

86) C A V E  
NII MORI

*Cave ne mori*, transcrit l'auteur (?).

P. 309. A Kheneg (*castellum Tidditanum*). Bloc.

87) IM CVLTORE  
S DE SAO A S  
OLO  
EDIFI ARVN

*I(nvicto) M(ithrae) cultores de suo a solo (a)edifi[c]arun(t)*.

P. 310. Au Musée de Constantine.

88)

*Ca[ele]sti Aug. sacru.  
pro salute patronorum suorum  
Secundio libert.  
templum Caelesti restituit.*

P. 311. A Bône, au théâtre. Dans un cartouche, au-dessus de l'imitation en relief d'une balustrade ; le début manque.

89) IEM · MARITVM

[*Inert*]em, [*mobil*]em ou plutôt [*infidel*]em.

Sans doute le titre d'un mime aimé du public ; comparer *Eunuc(h)u(m)*, au théâtre de Khamissa (*Ann. épigr.*, 1901, n<sup>o</sup> 111 ; St. Gsell, *Khamissa*, p. 111-112).

P. 313-315. 90) Reconstitution partielle au Musée d'Alger de la base qui, à Lambèse, portait l'*adlocutio* d'Hadrien (voir plus loin, n<sup>o</sup> 112). A la dernière ligne, il est proposé de compléter [*ad*]prob[*ante toto ex*]ercitu, ou mieux peut-être, com]prob[*ante...*]. Cependant les premières copies, dont l'une revue sur l'original (*Ann. épigr.*, 1900, n<sup>o</sup> 33), ont *adprob[ante...]* et nous nous demandons si les lettres AD, données alors comme existantes, ne figureraient pas sur un fragment qui aurait été égaré.

NACHRICHTEN VON DER GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, PHILOGISCH-HISTORISCHE KLASSE, Fachgruppe I, N. F., III, 5, 1939.

A. Wilhelm, *Zur Syntax des Griechischen*.

P. 136-138. 91) Revient sur



un passage de la fondation de Vibius Salutaris à Éphèse (*Forschungen in Ephesos*, II, p. 137, l. 397-398). Dans la lettre du légat d'Asie P. Afranius Flavianus aux Éphésiens, lire : καὶ εἰς τὴν τ[ὴν] αὐτονομίαν ἀνδρα τετάχθαι.

P. 149. 92) Propose des compléments à une inscription grecque de Lambèse dont P. Monceaux (*Bull. archéol. du Comité*, 1915, p. cxxiv-cxxvi) et L. Robert (*Rev. de philologie*, 1939, p. 166-172) avaient déjà présenté des restitutions. Lire, vers 1 : Θνη[τοῖς] et à la fin [νούσων]; vers 2 : [δέξατ' ].

93)

L · A · PRONIVS  
PIVS · LEG AVG  
PR · PR · COS · DES  
VOTVM QVOD  
5 COEPTO OPERE  
AQVAEDVCTVS  
I · O S SOL  
VIT  
10 CLODIVS SEPTI  
MINVS DISCENS  
LIBRATORVM  
FECIT

L. 7 : sans doute restituer dans le martelage [*leg(io) III Aug(usta) fecerat* ou *promiserat*]; l. 8 : *J(ovi) O(ptimo)*.

L. Apronius Pius a été légat de Numidie sous Sévère Alexandre, probablement dans la deuxième partie du règne. La fonction de *discens liblatorum*,

REVUE AFRICAINE,  
LXXXIV, 1940.

P. 5-29 avec fig. F. Logeart. A Aïn-Kahla, à Teniet Anouda et à Gabel Snobra, dans le Djebel-Nif-en-Nser (commune mixte d'Aïn-Mlila). 65 épitaphes chrétiennes d'une rédaction très simple.

P. 30-35. L. Leschi dégage les caractéristiques et montre l'intérêt de ces épitaphes.

ID., LXXXV, 1941.

P. 23-30 avec fig. L. Leschi. Près de l'Aïn-Cherchar, à hauteur du kilomètre 33, sur la route de l'Aurès qui, de Marcouna, se dirige vers Arris. Autel.

élève-arpen-teur, est nouvelle. Remarques sur l'activité des *libratores*, qui s'occupaient surtout des travaux d'adduction d'eau (cf. *C. I. L.*, VIII, n° 2728 = 18122; *Corr. de Plin avec Trajan*, 41, 42, 61, 62).

P. 37-38 avec fig. J. Alquier. Dans la vallée de l'Oued-el-Arab

(Aurès). Épitaphes. **94)** A Henchir-Teizirt, mention d'un *mil. leg. III Aug.*; à Henchir-Tabiloud, mention d'un *veteranus*.

P. 38. Même vallée. A deux kilomètres au Nord d'Ouldja, courte inscription, qui indique peut-être une limite de propriété.

#### REVUE TUNISIENNE, 1940.

P. 21-45. G. L. Feuille. A *Iunca* (*Macomades Minores*), dans une église.

P. 24. Nom de femme gravé sur des colonnes.

P. 25. Mosaïque représentant les Quatre Fleuves du Paradis. Au-dessus de chacun d'eux son nom :

**95)** G E O N  
F I S O N  
T I G R I S  
E V F R A T e s

P. 38-39. **96)** Mosaïque tombale de l'évêque *Quodbuldeus* (*Ann. épigr.*, 1937, n° 40). L. 3-4 : DI||E nonas.

P. 195-230. L. Poinssot. A *Thuburbo Majus*. Description et commentaire détaillé de plusieurs bases honorifiques remployées dans l'amphithéâtre (*Ann. épigr.*, 1941, nos 34-42); publication d'autres textes et remarques diverses.

P. 195. Bibliographie des inscriptions de *Thuburbo Majus*.

P. 196-201. **97)** A. É., 1941, n° 34. L. 3 : lire *Ger(man)*.

P. 198. **98)** A. É., 1910, n° 154. L. 5 : *Passi* est pour *Bassi*.

P. 198. Stemma de la famille à laquelle a appartenu le dédicant de A. É., 1941, n° 34 (cf. 1912, nos 180 et 181).

P. 198, n. 8. **99)** St. Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, n° 3190, l. 2 : *Ser* n'est pas un cognomen abrégé, mais un nom dont le génitif est *Seris* (cf. A. É., 1912, n° 180).

P. 202. A. É., 1941, n° 35.

P. 203-204. Au Sud-Est du forum. Fragment de frise au nom de Caracalla, *princeps juvenutis*.

P. 204-206. En avant du Capitole. Débris d'une dédicace pour le salut de Caracalla et de Julia Domna, en 211 ou 212.

P. 206-208. **100)** A. É., 1941, n° 36. L. 6-7 : les mots *et m. aurelio com||modo antonino augg.* sont regravés sur une surface martelée.

P. 209-211. A. É., 1941, nos 37, 38, 39.

P. 212. Dans l'amphithéâtre. Base.

**101)** L · CESENNI  
F I L I V S  
D

Le texte est complet en haut ; le D, très effacé, semble subsister d'un premier texte soigneusement martelé.

P. 212-215. A. É., 1941, nos 40, 41.

P. 215. **102)** C. I. L., VIII, n° 12370. Après *posuit* : D P D P.

P. 215-216. A. É., 1941, n° 42.

P. 216-217. Aux thermes d'hi-

ver. Fragment remployé dans une marche d'escalier, complet en bas et sur la droite à la l. 4.

103) a P O L L O D O R O  
P A T E R N O L  
P V L I S C C C P P  $\phi$ .  
P A T R O N I S D D P P

P. 217-218. Aux abords du forum. Deux inscriptions mutilées.

P. 218-227 et pl. I. Dans une maison, sous un des portiques du péristyle.

104) Mosaïque représentant une chasse au lièvre menée par deux cavaliers, un piqueur et deux chiens sloughis. Au-dessus d'un des cavaliers :

N A R C I S S V S .

Au-dessus de l'autre :

A L A S X I V N I O R .

que l'auteur propose de lire : [P]al(l)as Junior, l'x étant un signe séparatif.

Au-dessus d'un des sloughis :  
S A G I T T A · P E R N I C I E S · L E P O R V M ·

P. 222-223. Liste de noms de chiens d'après les auteurs et les inscriptions.

P. 227-228. Dans l'amphithéâtre. Blocs avec des lettres.

P. 230. Épitaphe.

P. 231-242. Ch. Saumagne. A Ksar-Toual-Zouameul (*Atlas archéol. de la Tunisie*, feuille de Mactar, n° 32). Base brisée en bas.

105)

L · I V L I O · L · F I L · P A P  
V I C T O R I · M O D I A  
N O · E V · P R O C · D D D  
A V G G G · N N N · T R A C  
T V V S N V M I D I A E  
A F R V M E N T I S · O B  
E X I M I A M E R G A S E  
B E N E V O L E N T I A M  
et I N T E G R I T A T E M

Le personnage est déjà connu par C. I. L., VIII, n° 5145 et p. 1634 (St. Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, n° 875), et n° 7053.

L'auteur pense que *tractuus* est pour *tractuum* et que le titre équivalait à celui de *procurator utriusque Numidiae* (C. I. L., VIII, n° 18909; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9017), c'est-à-dire de la *Numidia* et du *tractus Thevestinus* (cf. pour notre personnage, C. I. L., VIII, n° 7053).

En Afrique mineure, le *tractus*, qui coïncide en principe avec une circonscription d'administration générale (*provincia*, ou *dioecesis* dans la province d'Afrique), se divise en *regiones*.

P. 231, n. 1. Dédicace à Liber pater (voir le n° suiv.).

Id., 1941.

P. 242-250. Ch. Saumagne. A Ksar-Toual-Zouameul<sup>1</sup>.

P. 242-244. 106) Sur un élément de frise.

1. Le texte des n°s 106-108, tel qu'il figure dans la *Revue tunisienne*, doit être préféré à celui des *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1941, p. 445-453 (renseignement obligeamment fourni par M. Ch. Saumagne).

106)

*libero* PATRI AVG · SACRVM  
 ....IVS CAELIANVS V E FL AVG  
 PP COL ZAM REG · S · D · M ·

L. 3 : *col(oniae) Zam(ensium) Reg(iorum)* ; puis l'auteur songerait à *s(ignum)* (ou un terme analogue) *d(edit) m(armoreum)*.  
 J. Carcopino (*C. R. Ac. Inscr.*, 1942, p. 127) préfère *s(acerdos) D(ei) m(agni)*.

P. 244. Sur la tranche supérieure du bloc précédent. Table de jeu.

107) *u*ICTOR · CANTAT  
*u*ICTVS · CLAMAT  
 R · GAVDET

L. 3 : peut-être [*lecto*]r, propose l'auteur.

P. 245-246. Base.

108)

T · IVLIO PANSAE  
 CRISPINIANO · E V ·  
*cur. r* P SPLENDI  
 DISSIMAE COL. ZAM REG  
 5 SINGULARIS BONITA  
 TIS VIRO ET IN FOVEN  
 DIS VTILITATIBVS  
 SVIS PVBLICE AC PRI  
 VATIM CIVI SINE  
 10 PLO M ARAN  
 PR IVS  
 II  
 SPF

Nombreuses ligatures que nous ne reproduisons pas.

L. 10-11 : compléter, avec J. Carcopino (*C. R. Ac. Inscr.*, 1942, p. 126), *exemplo* ; puis *M ARAN||ius*.

Les deux textes nos 106 et 108

permettent d'identifier l'emplacement de *Zama Regia*.

P. 246-248. Épitaphes.

P. 248-249 et p. 260, fig. f. Stèle.

109) DIE · BONV · VO  
 TV · SOLVIT · S  
 ATVRNO · RE  
 GILA ·

Pour *die bonu*, cf. R. Cagnat et A. Merlin, *Inscr. lat. d'Afrique*, n° 505 ; rapprocher *C. I. L.*, VIII, n° 26509 et le commentaire de ce texte par J. B. Chabot, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1916, p. 128.

P. 249 avec fig. Linteau d'une porte de mausolée. Inscription chrétienne dont l'interprétation est incertaine.

P. 263-269. Ch. Saumagne. A Henchir-ech-Châr (17 kilomètres au Sud-Est de *Zama Regia*).

P. 264. Dé de calcaire.

110)









M ER CVRIO · AV G  
 S A C ·  
 P · ATTIVS · ARN · FELIX  
 OB HONOREM AVGV  
 RATVS · STATVAM ET AE  
 DEM PROMISSAM  
 SVA PECVNIA D · D  
 POSVIT · IDEMQVE  
 DEDICAVIT ·

P. 264. Début d'une inscription monumentale.

P. 265. Dédicace à Septime Sévère en 195.



P. 265-268. Dé de calcaire.

111) IMP · CAES · M · AVRELIO · ANTO  
 NINO AVG · PRINCIPI · IVVEN  
 TVTIS IMP · CAES  
 L · SEPTIMI SEVERI · PII · PER  
 5 TINACIS · AVG · ARABICI · ADI  
 ABENICI · PARTHICI · MAXI  
 MI · PONTIFICIS MAX · TRIB  
 P VII · IMP · XI · COS II *p.* P · FIL ·  
 DIVI M · ANTONINI · GERM ·  
 IO SAR · NEP · DIVI ANTONINI PII  
 PRONEP · DIVI · HADRIANI  
 DIVI TRAIANI ABNEP · DI  
 VI NERVAE ADNEP · D   
INO EGGI ARVLLI PROCOS C V D   
 I5 COSSONIO SCIPIONE   
 ORFITO FILIO VC LEGATO   
 C  RAG · SARA D 

L. 7 : TRI liés.

Date : 198 ap. J.-C. (après l'été).

Il s'agit de L. Cossonius Eggius Marullus, consul en 184, et de Cossonius Scipio Orfitus, qui fut légat d'Afrique pendant le proconsulat de son père (*legato [ejus]* à la l. 16).

L. 17 : avec la réserve nécessaire, l'auteur évoque le souvenir

de *Naraggara* ([*Na*]ragsara ici ??), nom que le meilleur manuscrit de Tite-Live donne à la ville près de laquelle Scipion avait établi son camp avant la bataille dite de *Zama*.

P. 271-284. L. Poinssot. Inscription de *Thignica* concernant le proconsul C. Annius Anullinus (voir plus haut, n° 82).

## 2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

ARCHÄOLOGISCHES INSTITUT DES DEUTSCHEN REICHES. BERICHT ÜBER DEN VI. INTERNATIONALEN KONGRESS FÜR ARCHÄOLOGIE. BERLIN, 21-26 AUGUST 1939. Berlin, 1940.

P. 174-176. M. Abramić commente une dédicace à la

déesse *Anzotica* (*Ann. épigr.*, 1938, n° 31).

P. 455-459. G. Oliverio donne des détails sur les constructions auxquelles a appartenu l'inscription de Cyrène concernant l'*Aqua Augusta* (*Ann. épigr.*, 1939, n° 119).

P. 471. E. Kornemann. Le mausolée d'Auguste a été conçu en 28 av. J.-C. comme tombeau de Romulus. Des fouilles devraient dégager, à quelque distance devant l'entrée, la fondation qui portait l'inscription de Romulus.

P. 512-514 et pl. 57 a. H. Sulze commente le fragment de la *Forma Urbis Romae* sur lequel on lisait encore, au temps de Bellori, *ADONEA*.

P. 519 et pl. 59 a. V. Hoffiller reproduit le texte d'une brique de *Sirmium* connue depuis 1876 (cf. Brunšmid, *Eranos Vindobonensis*, 1893, p. 331 et suiv.).

P. 559 et pl. 62 b. H. Drogenдорff fait allusion à l'inscription mutilée sur mosaïque d'une villa de Laufenburg (cf. *Germania*, XXIV, 1940, p. 35).

P. 567-568 avec fig. et pl. 65. 112) L. Leschi expose comment a été reconstitué en partie au Musée d'Alger le monument élevé, dans le premier camp de Lambèse, en souvenir de l'inspection des troupes d'Afrique par l'empereur Hadrien.

Le monument avait l'aspect d'une base quadrangulaire surmontée d'une colonne. A chacun des angles de la base faisait saillie un pilastre formé de quatre assises de blocs.

Sur la face est, une grande plaque portait la dédicace (*Ann. épigr.*, 1900, n° 33). Le texte de l'allocution impériale, dont nous n'avons qu'un quart environ, était gravé sur les huit faces

dégagées des quatre pilastres; *face est* : critique des exercices accomplis le 1<sup>er</sup> juillet 128 par les fantassins et les cavaliers légionnaires; *face nord* : ce qui concernait la II<sup>e</sup> cohorte des Espagnols, puis l'inspection faite avant le 7 juillet à *Zarai* d'une cohorte dont le nom a disparu; *face sud* : inspection, le 12 ou le 13 juillet de la I<sup>re</sup> aile des Pannoniens et de la VI<sup>e</sup> cohorte montée des Commagéniens.

Voir plus haut, n° 90.

L. CHATELAIN. INSCRIPTIONS LATINES DU MAROC, fasc. I. Paris, 1942.

Premier fascicule d'un *Corpus* devant grouper les inscriptions latines du Maroc; 182 textes sont reproduits ici; quelques-uns sont inédits, notamment celui du n° 58 (p. 18) : dédicace de *Volubilis*, datant du règne de Néron en 57, faite par la *cohors Asturum et Callaecorum* et relative notamment à un portique, peut-être du forum.

CORPVS INSCRIPTIONVM LATINARVM, VOL. VIII, supplementi partis quintae fasciculus primus. Berlin, 1942.

Ce volume, dont K. Regling avait commencé la rédaction et dont J. Stroux a repris l'initiative, donnera les *indices* du tome VIII du *Corpus* et de ses quatre suppléments. Aujourd'hui sont publiés, avec l'aide de plusieurs collaborateurs, l'index des noms et celui des surnoms (123 p.).

F. CUMONT. RECHERCHES SUR LE SYMBOLISME FUNÉRAIRE DES ROMAINS (Service des Antiquités en Syrie et au Liban, BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, T. XXXV). Paris, 1942.

L'épigraphie prête constamment un concours des plus utiles à l'archéologie ; nombreuses figures.

Nous signalerons notamment :

P. 168, n. 2. Au *C. I. L.*, XII, n° 758, le souhait εὐπλό(ε)ι ne s'applique pas à la traversée des âmes vers les Iles Fortunées, mais est adressé par le mort aux vivants.

P. 168, n. 6. Dans H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9093, *Felix Italia* concerne non le vaisseau, mais la morte dont ce nom est le *signum*.

P. 170, n. 3. Dans G. Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 723, le dernier mot doit être lu ἐξεῖπαι ou plutôt, à cause du mètre, ἐπεῖπαι.

P. 203-252. Étude des stèles funéraires qui portent le croissant lunaire en Afrique, en Gaule, dans les pays danubiens, en Espagne, en Italie et à Rome (celles-ci sont très rares) ; listes pour certaines de ces provinces ; quelques reproductions.

P. 298-299 et pl. XXVI. Interprétation des inscriptions d'un sarcophage de Ravenne (P. Amatiucci, *Boll. d'arte del Ministero della pubbl. Istruzione*, 1907, fasc. 4, p. 1-9 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9442).

P. 428-430 avec fig. Commentaire de l'inscription du *C. I. L.*,

VI, n° 10724, qui a pu être reconstituée dans son entier.

A. H. KAN. JUPITER DOLICHENUS. Leyde, 1942.

Le sous-titre *Sammlung der Inschriften und Bildwerke* définit l'objet du travail, qui décrit 297 trouvailles. Une introduction traite des questions générales concernant le culte de Dolichenus, sa diffusion dans l'empire romain, ses monuments, ses fidèles et son clergé.

A. MERLIN. LE JURISCONSULTE SALVIUS JULIANUS PROCONSUL D'AFRIQUE (extrait des MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, XLIII, 2<sup>e</sup> partie). Paris, 1941.

La dédicace du Capitole de *Thuburbo Majus* en Afrique proconsulaire (*Ann. épigr.*, 1914, n° 55 ; R. Cagnat et A. Merlin, *Inscr. lat. d'Afrique*, 1923, n° 244), avec de nouveaux morceaux que L. Poinssot lui a ajoutés, se place à la fin de 168 ou tout au début de 169 ap. J.-C., sous le proconsulat de P. Salvius Julianus ; cette indication chronologique jette une certaine lumière sur la carrière du célèbre jurisconsulte.

La mention relative à Julianus est suivie d'une partie martelée où L. Poinssot, suivi par A. Merlin, est d'avis de restituer le nom d'un des légats du proconsul, et sans doute celui de M. Didius Julianus.

PUBLICATIONS DU SERVICE DES  
ANTIQUITÉS DU MAROC, fasc. 6.  
Paris, 1941.

P. 36-38. L. Chatelain. A  
*Volubilis*. Angle inférieur gauche  
d'une plaque de bronze. Restes  
d'un document officiel : noms  
d'hommes.

P. 39-41. R. Thouvenot. A  
*Volubilis*. Fragment d'une plaque  
de bronze. Restes de deux col-  
onnes donnant des noms d'hom-  
mes.

P. 95-98. R. Thouvenot. Mar-  
ques d'amphores romaines trou-  
vées à *Banasa* et à *Volubilis*.

R. THOUVENOT. UNE COLONIE  
ROMAINE DE MAURÉTANIE TIN-  
GITANE : VALENTIA BANASA.  
Paris, 1941.

L'auteur non seulement utilise  
les inscriptions pour décrire « la  
vie de *Banasa* » sous ses divers  
aspects, mais réunit, dans un de  
ses appendices, toutes les ins-  
criptions de *Banasa*, y compris  
les marques sur fonds de vases,  
lampes et amphores.

Les textes les plus importants  
(nos 48 à 51) ont déjà figuré  
dans l'*Ann. épigr.* : 1934, n° 98 ;  
1935, n° 170 ; 1936, n° 70 ; 1941,  
n° 79.

P. 74, n° 3. Plaque de marbre.

113)

IMP caes. C mes  
SIO Q traiano  
DECIO p. f. aug. p. m.  
PROCOS  
TRIB P II cos. ii res  
P V B L BANASIT.  
*devota numini ma  
iestatique eius*

Date : 250 ap. J.-C.

P. 74, n° 4. Base (*Ann. épigr.*,  
1934, n° 43). Lire ainsi :

114)

IMP CAES  
M AVR claudio  
PIO FEL INVICTO  
AVG PONT  
MAXIMO tribunicia  
POTESTATE ii  
COS PROC  
RESPVBL BANAST  
DEVOTA NVMINI MA  
IESTATIQUE eius

Date : 269 ap. J.-C.

P. 74, n° 5. Dédicace à l'impé-  
ratrice Ulpia Severina (*Ann.  
épigr.*, 1934, n° 44). 115) Lire :  
l. 8 : RESP. BANAST ; l. 11 :  
TATIQVEORVM (*sic*).

P. 76, n° 21. Base.

116)

CAECILIAE L FIL  
MACRINAE LIBONIS  
VXORI FLAMINICAE  
VLPIA C FIL MODESTA  
MATRI PIISSIMAE  
POSUIT

ALF. MERLIN.



# TABLES ANALYTIQUES

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

---

### 1<sup>o</sup> Table des périodiques et ouvrages cités

---

#### A. — PÉRIODIQUES

- |  |   |
|--|---|
| <p><i>Africa italiana</i>, 1940, p. 1 à 86.<br/> <i>Analecta Bollandiana</i>, 1942.<br/> <i>Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, procès-verbaux des séances</i>, 1941, novembre-décembre ; 1942 ; 1943, janvier à juin.<br/> <i>Bulletin de la Société historique et géographique de la région de Sétif</i>, 1941.<br/> <i>Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i>, 1941 ; 1942.<br/> <i>Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philologisch-historische Klasse</i>, III, 5, 1939.<br/> <i>Revue africaine</i>, 1940 ; 1941 ; 1942, p. 1 à 174.<br/> <i>Revue tunisienne</i>, 1940 ; 1941.</p> | <p>démie des <i>Inscriptions et Belles-Lettres</i>, 1941 ; 1942.<br/> <i>Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philologisch-historische Klasse</i>, III, 5, 1939.<br/> <i>Revue africaine</i>, 1940 ; 1941 ; 1942, p. 1 à 174.<br/> <i>Revue tunisienne</i>, 1940 ; 1941.</p> |
|--|---|

#### B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- |  |   |
|--|---|
| <p>Archäologisches Institut des deutschen Reiches. <i>Bericht über den VI. internationalen Kongress für Archäologie</i>. Berlin, 21-26 August 1939.<br/> L. Chatelain, <i>Inscriptions latines du Maroc</i>, fasc. 1.<br/> <i>Corpus Inscriptionum Latinarum</i>, VIII, suppl., pars quinta, fasc. 1.<br/> F. Cumont, <i>Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains</i>.</p> | <p><i>lisme funéraire des Romains</i>.<br/> A. H. Kan, <i>Juppiter Dolichenus</i>.<br/> A. Merlin, <i>Le jurisconsulte Salvius Julianus proconsul d'Afrique</i>.<br/> <i>Publications du Service des Antiquités du Maroc</i>, fasc. 6.<br/> R. Thouvenot, <i>Une colonie romaine de Maurétanie Tingitane : Valentia Banasa</i>.</p> |
|--|---|

### 2<sup>o</sup> Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

#### Afrique

- |   |   |
|---|---|
| <p>1. <i>Tripolitaine</i>.<br/> <i>Leptis Magna</i>, 2, 4, 5.<br/> Tripoli, 1, 3.</p> | <p>2. <i>Tunisie</i>.<br/> Dougga, 26, 27.<br/> El-Djem (<i>Thysdrus</i>), 40.<br/> Ellès, 56.<br/> Henchir-ech-Châr, 110, 111.</p> |
|---|---|

Henchir-Hammamia, 41, 42.

*Iunca*, 95, 96.

Ksar-Toual-Zouameul (*Zama Regia*), 105-109.

Sousse, 6.

Sud Tunisien, 55.

*Thignica* (Aïn-Tounga), 82.

*Thuburbo Majus*, 97-104.

### 3. Algérie.

Aïn-Cherchar, 93.

Aïn-Dokoar, 79.

Aïn-Naimia, 81.

Bir-Selmoun, 69.

Bône, 89.

Bougie, 74.

Constantine, 28-32.

Constantine (musée), 88.

Guellal, 70.

Hammam-Guergour, 80.

Henchir-el-Hassane, 75-77.

Kheneg (*castellum Tidditanum*), 7-17, 87.

Lambèse, 36, 92.

Lambèse (environs), 37-39.

Mila (*Milev*), 86.

Mons, 57-59.

Oued Mina (vallée de l'), 78.

Ou-Mendas, 35.

Paul-Doumer (Sidi-Embarek), 72, 73.

Périgotville (*Satafis*), 66, 67.

Saint-Arnaud, 68.

Sétif, 60-65.

Tipasa, 46-52.

Tocqueville (*Thamalla*), 71.

### 4. Maroc.

Aïn-Chkour, 25.

*Banasa*, 84, 113-116.

Rabat, 45.

Tanger, 43, 44.

*Volubilis*, 18-24, 33, 53, 54, 83.

## 3° Table des matières

### I. — NOMS ET SURNOMS

[P. Ae]lius Crispinus, 69.

P. Elius Rufus, 38.

L. A[e]milius L. f. Quir. ..., 1.

(L. Aemilius) Sulla, 1.

Amantius, 49.

C. Annius An[ullinus], 82.

L. Annius Matun Anni Honorati lib., 18.

M. Antonius Antoni f. Maximus, 84.

L. Antonius Nerva, 19.

[A]pollodorus, 103.

L. Apronius Pius, 93.

M. Aran[sius ...], 108.

P. Arius Processus, 31.

P. Attius Arn. Felix, 110.

Aurelia, 49.

[. Aure]l. Phil[ipp]us Aur. Samiti Maximi fil., 21.

M. Aur. Romanus, 62.

Caecilia L. fil. Macrina, 116.

P. Caecilius Quadratus, 29.

Caecilius Redditus, 84.

L. Caecilius Urbanus c. p., 17.

...ius Caelianus v. e., 106.

L. Cesenni filius, 101.

Q. Camerius L. f. Arn. Martialis, 74.

Canicius Agentius, 64.

Capito Pomponianus, 35.

Ti. Claudius Celer, 39.

Q. Claudius Nampamo, 30.

Ti. Claudius Petronius, 39.

Clementianus, 63.

Clodius Septiminius, 93.

M. Cocceius Alexander, 60.

Cossonius Scipio ... Orfitus v. c., 111.

Cres[c]ensio, 51.

Deuterius, 36.

Donata, 78.

Donata Lais, 70.

Eggius [M]arullus c. v., 111.

Q. Egrilius Plarianus, 85.

. Egrilius Plarianus L. M ..., 85.

Felix, 79.

Fortunatus, 77.

Ilara, 49.

Julia Fortuna, 29.

Julia Valeria, 24.

Julianus, 60.

M. Julius Ti. f. Pal. Agrippa, 84.

L. Julius L. fil. Quir. Civilis, 10.

Q. J. Honoratianus, 32.

[J]ulius Junianus Martia[l]ianus c. v., 7.

Julius Maximus, 16.

Julius Nampulus, 16.

T. Julius Pansa Crispinianus e. v., 108.  
 C. Julius Peregrinus, 77.  
 M. Julius Rogatianus, 16.  
 L. Julius Victor fil. L. Juli Victoris, 28.  
 L. Julius L. fil. Pap. Victor Modianus  
 e. v., 105.  
 Julius Vitalis, 16.  
 Q. Lepi(d)ius Musteolus, 16.  
 Libo, 116.  
 . Licinius ..., 23.  
 Lucius Iahin, 78.  
 Macarius, 6.  
 Macus (?) Turradi, 24.  
 Μακρινος Πτολεμαϊος, 45.  
 Maura Pullut, 24.  
 Maxima, 47.  
 Maxima, 84.  
 Maximus, 84.  
 Modius, 66.  
 Mucianus, 77.  
 Narcissus, 104.  
 ... Niger, 83.  
 [P]al(l)as Junior, 104.  
 Paramythius, 60.  
 ...ia Paterna, 24.  
 Paternus, 103.  
 Peregrinus Aug. ser., 35.  
 L. Pescennius Sedatus, 15.  
 Polystefanus, 56.  
 M. Porcius Justus, 37.  
 Porfyrius, 4.  
 Pudens, 2.  
 Regila, 109.

...mius P. fil. Quir. Rogat ..., 12.  
 Rogatus, 46.  
 Q. Rupilius fil. Besan, 41.  
 C. Rutilius Secundus, 43.  
 Sabina, 50.  
 Secundio libert., 88.  
 ...us Severus, 24.  
 Sitius, 27.  
 Q. Sittius C. fil. Quir. Urbanus, 8.  
 Terentius Capito, 24.  
 Terentius Honoratus, 24.  
 Terentius Passer, 24.  
 Ulpia C. fil. Modesta, 116.  
 Urbana, 52.  
 Valeria Lucana Luca[ni] filia, 22.  
 Valeria Messi fil. Messia, 84.  
 Valeri<a> Pusinca, 24.  
 Valeria Suav(u)la, 44.  
 Val. Alexander v. p., 81.  
 Valerius Flavinus, 24.  
 Val. Florus v. p., 81.  
 Val. Ingenuus, 81.  
 Verius Januarius, 67.  
 Victor, 51.  
 Victor, 61.  
 Victorinus, 48.  
 Vitalis, 46.  
 Q. Voltius Q. fil. Quir. Maximus, 15.  
 Q. Voltius Q. fil. Quir. Natalis, 9.

*Nom de chien :*

Sagitta, 104.

## II. — DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Amazones, 19.  
 Caelestis Aug., 88.  
 Fortuna Aug., 8.  
 Genius Amsige, 31.  
 Genius coloniae, 1.  
 Genius populi, 16.  
 J. O., 93.  
 J. O. M., 57, 58, 71.  
 Jupiter Optimus Maximus Salutaris,  
 69.  
 Liber pater Aug., 106.

Liber pater Iovigena Lar Severi  
 patrius, 2.  
 Liber pater sanctissimus, 3.  
 Mercurius Aug., 110.  
 Mithras invictus, 87.  
 Saturnus, 27, 41, 109.  
 Saturnus Aug., 59.  
 Saturnus dominus deus sanctus, 80.  
 Saturnus invictus deus, 26.  
 Silvanus, 38.  
 Silvanus sanctus, 37.

## III. — PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

### 1° *Sacerdotes patens.*

Auguratus, 110.  
 Cultores (de Mithra), 87.

Cultores (Jovis) curiae X Caelestinae  
 (à Mons), 58.  
 Flamen Augusti perpetuus coloniae  
 Zamensium Regiorum, 106.

Flamen perpetuus, 10.  
 Flaminica, 116.  
 Sacerdos Dei magni (?), 106.  
 Sacerdos domini (Saturni), 65.  
 Seviratus, 18.

## 2° Particularités du culte païen.

Aedes cum simulacro (de la Fortune), 8.  
 Ara, 54.  
 Fasnare (?), 41.  
 Scamnum, 31, 32.  
 Signa duo Amazonum, 19.  
 Signum marmoreum (?) (de Liber pater), 106.  
 Statua et aedes (de Mercure), 110.  
 Templum Caelestis, 88.

Ex viso capitis Genii Amsige, 31.  
 Viso monitus, 30.

## 3° Antiquités chrétiennes.

Abraham sinus, 49.  
 Cultor Dei, 49.  
 Deo gratias agamus, 42.  
 Episcopus (?), 79.  
 Fleuves du Paradis, 95.  
 Inscriptions chrétiennes, 42, 46-52, 66, 67, 70, 73, 78 (?), 79, 95, 96.  
 Marture professus, 48.  
 Martures, 49.  
 Memoria marturum, 46.  
 Mensa, 66, 78 (?).  
 Presbiter, 49.

## IV. — NOMS GÉOGRAPHIQUES

Amsiga, 31.  
 Aqua Viva centenarium, 81.  
 Avitta Bibba municipium, 85.  
 Banasitana respublica, 113-115.  
 Bavarum et Baquatium gens, 54.  
 Cirta (*praefectus juventutis*), 10.  
 Dianensium respublica, 75.  
 Fauces Vazub., 77.  
 Indi, 2.  
 Ἰουδαία, 45.  
 Lambiensis, 52.  
 Lusitanicus, 39.  
 Mauretania Tingitana, 83, 84.  
 Milev colonia Sarnia (*praefectus juris dicundi bis*), 10.  
 [Na]ragsara (?), 111.  
 Roma, 84.  
 — (*Templum divi Augusti ad Miner-  
 vam*), 84.

Sitifensis, 65.  
 Sitifi, 63.  
 Flavia Solva, 69.  
 Sos..., 53.  
 Suburburum gens, 68.  
 Suppenses, 35.  
 Syrus, 21, 84.  
 Thama[lenses] municipes, 71.  
 Thignicensium municipium, 82.  
 Tidditanorum respublica (*decuriones*), 11, 14.  
 Tidditanum castellum (*decuriones, pa-  
 tronus*), 7.  
 Tingitana, 44.  
 Transducta, 84.  
 Vofricenses, 35.  
 Zamensium Regionum colonia (*curator  
 reipublicae*), 108.  
 — (*flamen Augusti perpetuus*), 106.

## V. — EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

### Empereurs romains.

[Ti. Claudius Caesar ... trib. pot.] XI  
 p. p. cens. cos. V, 43.  
 Imp. Caes. Trajanus Hadrianus Aug.,  
 35.  
 [Imp. Caesar Traj]anus Had[rianus  
 Aug. pont. max. trib. po]t. VI  
 c[os. III], 83.  
 [Imp. Caes. divi Nerv. Traj]an. Par-  
 thici f. divi [Nervae nepos Traja]nus  
 Hadrianus Aug. pon. [max. tribunic.]  
 potest. VI cos. III procos., 84.

[Imp. Caes. divi Hadria]ni fil. divi  
 Trajani Part[hici nep. divi Nervae]  
 pronep. T. Aelius Hadrianus [Anto-  
 ninus Aug. Pius pont. max. trib.  
 pot. XXII] cos. IIII p. p. et M. Aelius  
 Aurelius Caes. trib. pot. XIII c[os. II  
 totaque domus eo]rum gensque, 85.  
 Imp. Caes. Aug. divus Antoninus Pius,  
 18.  
 Imp. Caes. M. Aurelius Commodus  
 Antoninus Aug. Pius p. p., 1.  
 Severus, 2.



- Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. princeps juventutis Imp. Caes. L. Septimi Severi Pii Pertinacis Aug. Arabici Adiabeni Parthici maximi pontificis max. trib. p. VII imp. XI cos. II p. p. fil. divi M. Antonini Germ. Sar. nep. divi Antonini Pii pronep. divi Hadriani divi Trajani abnep. divi Nervae adnep., 111.
- [Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug...] M. Ant. Pii Ger. [Sar. nep. divi] Ant. Pii pronep. div[i] Hadr. adnep.] divi Tra. Part. et div[i] Ner. abnep. Part.] max. Brit. Ger. max. [pont. max.] trib. p[ot.]. XVIII imp. III cos.] IIII p. p., 68.
- [P. Septimius Geta ...] Imp. Caes. L. Septimi Severi Pii Pert. Aug. Arab. Adiab. propag. imperii pont. max. trib. pot. V imp. VIII cos. II proc. p. p. filius Imp. M. Aureli Antonini Aug. frater divi M. Antonini Pii nep. divi Antonini Pii pronep. divi Hadr. abnep. divi Trajani Part. et divi Nervae adnep., 11.
- [Imp. Caes. M. Aurelius Sev]erus Alexander [Felix] Aug., 54.
- Imp. Caes. divi Pii Severi [nepos] divi Magni Antonini Pii [fil.] M. Aur. Severus Alex[an]der Pius Felix Aug. cos. II p. p., 72.
- D. n. Imp. Caes. M. Aurelius Severus [Alexander] Aug. et Julia [Mamaea mater] Aug. n. totaq. domus divina, 77.
- [D. n. i]nvinc[tissimus Imp. Caes.] M. Aureli[us Severus Alex. Pius F]elix Aug. [et Julia Mamaea Aug.

mater Aug. n. et castrorum et senatus et patriae totaque domus divina], 7.

- Imp. Caes. M. A[nt]onius Gor[dianus] invictus Pius Fel[ix] Aug. p. m. tr. pot.] V cos. II nepos di[vi] M. Antoni Gordia[ni] <s> sororis fil. di[vi] M. Ant. Gordiani ju[n]ioris fortiss[imus] et super omne[s] retro principes in[dulgentissimus], 40.
- Imp. [Caes.] C. [Mes]sius Q. [Trajanus] Decius [P. F. Aug. p. m.] procos. trib. p. II [cos. II], 113.
- Imp. Caes. C. Messius Quintus Trajanus Decius Pius Fel. Aug. pont. max. Germanicus max. tr. pot. IIII cos. III imp. II p. p. procos. et Q. Herennius Etruscus Messius Decius nobilissimus Caes. et C. Valentius Hostilianus Messius Q. nobil. Caes. [et] Herennia Etrusci[la] Aug. conjunx Aug. n., 55.
- Imp. Caes. M. Aur. Claudi[us] Pius Felix invictus Aug. pont. maximus [tribunica] potestate [II] cos. proc., 114.
- Imp. Caes. M. Claudius Tacitus ..., 73.
- D. n. [M. Aurelius] Num[erianus] Aug..., 76.
- [Dddd. nnnn. Imp. Caes. Diocletianus et] Maxim[ia]nus Augg. et Constantius et [Maximianus nobb. Caes.], 82.
- Imp. dd. nn. Diocletianus et Maximianus aeterni Augg. et Constantius et Maximianus fortissimi Caesaris principes juventutis, 81.
- Imp. Caes. Fl. Valerius Constantius invictus P. F. Vag. (*sic* pour Aug.) et Fl. Valerius Severus nobilissimus Caes., 75.

## VI. — POUVOIRS PUBLICS

### 1° Consuls.

- ...tiano (ou ...mano) cos. (XV kal. August. 122 p. C.), 83.
- C. Trebio Maximo T. Caestrio Tirone cos. (XIV kal. Dec. 122 p. C.), 84.
- Bruttio Praesente II et Condiano cos. (180 p. C.), 37.
- Mesalla et Sabino cos. (214 p. C.), 16.
- Dd. nn. Diocletiano VIII et Maximiano VII Augg. cons. (303 p. C.), 81.

### 2° Fonctions supérieures.

- Agens vices praefectorum praetorio, 81.
- Clarissimi pueri, 103.
- Consul, 1, 7.
- Consul designatus, 93.
- Legatus (Afrique), 111.
- Leg. Aug. pr. pr. (Numidie), 7, 93.
- Leg. pr. pr. (Afrique), 85.
- Praeses, 7.
- Praeses provinciae Numidiae, 81.
- Praetura, 2.

Proconsul (Afrique), 85, 111.	Prolegato (Maurétanie Tingitane), 54.
Proconsul Asiae, 1.	Tribunatus candida, 2.
Procurator Augustorum prov. Mauretaniae Caesariensis, 69.	3° <i>Fonctions inférieures.</i>
Procurator Hispaniae Tarraconensis, 69.	Mensor, 35.
Procurator Mauretaniae Tingitanae, 69.	Servus Augusti, 35.

4° *Finances*

[Procurator a ra]tionibus (?), 19.	Procurator hereditatium, 69.
Procurator Auggg. nnn. tractuus ( <i>sic</i> ) Numidia a frumentis, 105.	Procurator vigesima hereditatium, 69.
	Vilicus IIII publicorum Africae, 63.

VII. — CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. III Augusta (*miles*), 94.  
— (*praefectus*), 37-39.

2° *Ailes.*

Ala Flavia (*duplicarius, equites*), 77.  
Ala Gallorum Tauriana, 83, 84.  
Ala Gallorum Tauriana civium romanorum Torquata Victrix (*ex gre-gale*), 84.  
Ala Augusta Gemelliana civium romanorum, 84.  
Ala I Hamiorum Syrorum sagittarium, 83.  
Ala I Hamiorum Syrorum sagittarium civium romanorum, 84.  
Ala Surorum (?) (*veteranus ex decurione*), 25.  
Ala Augusta Thracum civium romanorum (?), 83.

3° *Cohortes.*

Coh. I Asturum et Gallaecorum, 84.  
Coh. III Asturum civium romanorum, 84.  
Coh. V Delmatarum civium romanorum, 84.  
Coh. III Gallorum civium romanorum, 83.  
Coh. IIII Gallorum civium romanorum, 84.  
Coh. II Hispana civium romanorum, 84.  
Coh. I Ituraeorum, 83.

Coh. I Ituraeorum civium romanorum, 84.  
Coh. I Lemavorum, 83.  
Coh. I Lemavorum civium romanorum (?), 84.  
Coh. Syrorum sagittarium, 83.  
Coh. Syrorum sagittarium milliaria, 84.

4° *Garnison de Rome.*

Coh. VI vigilum (*tribunus*), 39.

5° *Flotte.*

Classis praetoria Misenatium (*cornicularius praefecti*), 62.

6° *Grades.*

Beneficiarius, 36.  
Discens libratorum, 93.  
Praepositus limitis, 81.  
Primipilaris, 39.  
Primipilus bis, 69.  
Veteranus, 94.

7° *Particularités.*

Bellum Commagenorum, 33.  
Bellum Germanicum, 33.  
Centenarium quod Aqua Viva appellatur, 81.  
Corona muralis, 33.  
Diplômes militaires, 83, 84.  
Hasta pura, torques, 33.  
Praesidia, 63.

VIII. — ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilis (au <i>castellum Tidditanum</i> ), 8, 9.	Décrets des décurions, 4, 7, 9, 10, 11, 14, 15, 102, 103, 110.
Aedilis (à <i>Cirta</i> ), 10.	Omnibus honoribus consumtus, 74.
Curia X Caelestina (à <i>Mons</i> ), 58.	

Patronus (au *castellum Tidditanum*), 7.  
 Praefectus juris dicundi coloniae Sarniae Milev bis, 10.  
 Praefectus pro III viris (au *castellum Tidditanum*), 10.

Quaestor (au *castellum Tidditanum*), 8, 9.  
 Tables de patronat, 23, 34.  
 Triumvir (à *Cirta*), 10.  
 (Triumvir) quinquennalis (à *Cirta*), 10.

### IX. — COLLÈGES

Collegiari, 29-32.  
 Collegium Mercuri, 28, 30.

Juvenes (?), 1.  
 Juventus Cirtensis (*praefectus*), 10.

### X. — PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Actor ex dispensatore, 61.  
 Aquaeductus, 93.  
 Biga, 4.  
 Borne-limite, 35.  
 Bornes milliaires, 55, 68, 72, 73, 75, 76.  
 Collier d'esclave, 36.  
 Colloquium, 54.  
 Consociata, 49.  
 Dentes duo lucae bovis, 2, 3.  
 Dies Solis, 48.  
 Dispensator, 60, 61.  
 Ère de Maurétanie, 48, 66, 67, 70, 78.  
 Ferae dentatae vivae, 4.  
 Infidelis (?) maritus, titre d'un mime, 89.  
 Inscription en pointillé, 36.  
 Inscription peinte, 47.  
 Inscription sur des balles de fronde en plomb, 53.  
 Inscription sur un collier de cuivre, 36.

Inscriptions sur mosaïque, 6, 46, 49, 51, 56.  
 Inscriptions sur des plaques de bronze, 23, 24, 33.  
 Inscription sur une tuile, 52.  
 Leporum pernicies, 104.  
 Libertus, 18, 88.  
 Luca bos, 2, 3.  
 Mime (titre d'un), 89.  
 Negotians, 21.  
 Nundinae, 7.  
 Patroni, 88, 103.  
 (Porta) cum valvis, 12.  
 Portus, 63.  
 Rationis archeus, 56.  
 Rex, 53.  
 Signatures de mosaïstes, 6, 56.  
 Sportulae, 1.  
 Table de jeu, 107.  
 Termini repositi, 35.  
 Testamentum, 16.  
 Vicarius dispensatoris, 60.

# TABLES

## DU TOME XX DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGE
Les hôtes du tombeau de Psousennés, par P. MONTET (2 <sup>e</sup> partie).....	5
Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaléôtas et les Attalides, par Georges DAUX et Jean BOUSQUET (2 <sup>e</sup> partie).....	19
André Thevet, collectionneur de portraits, par Jean ADHÉMAR.....	41
Variété : Rome, la Grèce, et la gladiature, par Ch. PICARD.....	55
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : H. Dragendorff. — Rémy Cottevielle- Giraudet († 1940). — Charles Garnier (1915-1940). — P. Champagne de Labriolle (1874-1940). — Paul Monceaux (1859-1941). — Xavier Aubert (1872-1941). — E. Gilléron († 1940). — Léo Weber († 1940). — Joseph Strzygowski (1862-1941). — Une nouvelle grotte à gravures. — La caverne de Lascaux et les origines de l'art rupestre de l'Espagne orientale. — Une nouvelle grotte sépulcrale néolithique en Champagne. — L'allégorie en Egypte. — Problèmes de préhistoire égéenne. — La chronologie de « Troie ». — Les « deux-déeses » et l'enfant divin, à l'époque minoenne. — Classifications de la céramique mycénienne. — Marseille antique. — Les prétendus « diables » ou « cheminées mobiles » (?) de Délos. — Nouveaux restes des sculptures du temple de Zeus à Olympie. — Recherches récentes en Etolie et en Acarnanie. — Le cratère de bronze des Ménades, à Berlin. — La caverne d'Aristote. — Les « Bonshommes en or » scandinaves. — Ad R. A., 1941, II. — Opinions téméraires.....	65
<i>Illustrations</i> : Disposition des objets dans l'antichambre du Tombeau de Psousen- nés (6) ; statuettes funéraires (9) ; inscriptions de deux contemporains de Psousennés (11) ; scarabée de Siamon, inscription d'une statuette funé- raire (15) ; porteur d'un service, au temple de Medinet-Habou (17) ; détail du service : carafe et gobelet (18). — Stèle de Dionysos Sphaléôtas (21) ; <i>Inv. 1662</i> , faces A et B (23) ; dédicaces à Dionysos (28) ; <i>Inv. 6351</i> , <i>Inv. 6566</i> , fragments métriques (29) ; <i>Inv. 1831</i> , Pan, Apollon et Dionysos (38). — Le groupe d'ivoire de Mycènes (84) ; idoles en cloche de Crète (85). — Conduites creuses déliennes (89).	
Une peinture de vase lemnienne, archaïque, d'après l'Hymne de Démodocos : <i>Odys.</i> , VIII, 256 sqq., par Ch. PICARD.....	97
Le voile d'Europé, par Jean BABELON.....	125
Variété : Découvertes nouvelles à Antremont, par Raymond LANTIER.....	141
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i> , par Alf. MER- LIN.....	152
<i>Illustrations</i> : Fragment de vase d'Héphaïstia, Lemnos : Arès et Aphrodite pris au piège d'Héphaïstos (p. 100) ; cratère de Bologne : Héra enchaînée sur son trône par Héphaïstos (p. 106) ; vase de Sotadès au British Museum : la résurrection de Glaucos dans sa tombe (p. 108). — Médailles, pl. I et II (p. 128 et 130) ; bronze de la collection Lázaro : Europé sur le taureau (p. 134) ; bronzes du Cabinet des Médailles (p. 136). — Antremont : torses virils (p. 142- 143) ; fragments de hanche droite avec fourreaux d'épées de La Tène II (p. 144) ; fragment de la base d'une statue de personnage assis, les jambes repliées (p. 144) ; tête d'homme casquée (p. 145) ; tête d'homme avec ban- deau (p. 145) ; tête de femme (p. 146) ; tête de femme voilée (p. 146) ; bétyle (p. 147).	



## TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	PAGES
ADHÉMAR (J.). — André Thevet, collectionneur de portraits.....	41
BABELON (J.). — Le voile d'Europè.....	125
BOUSQUET (J.). — Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaléôtas et les Attalides (2 <sup>e</sup> partie).....	19
DAUX (G.) : cf. ci-dessus J. BOUSQUET.	
LANTIER (R.). — Découvertes nouvelles à Antremont.....	141
MERLIN (A.). — <i>Revue des publications épigraphiques</i> .....	152
MONTET (P.). — Les hôtes du tombeau de Psousennès (2 <sup>e</sup> partie).....	5
PICARD (Ch.). — Une peinture de vase lemrienne, archaïque, d'après l'Hymne de Démodocos : <i>Odys.</i> , VIII, 256 sqq.....	97
PICARD (Ch.). — Rome, la Grèce, et la gladiature.....	55

---

*Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.*

---

AUTORISATION S. 183

---

1944. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)  
C.O.L. 31.0455

Dépôt légal : 1-1944

IMP. N° 10.148

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER      CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XX

Juillet-Septembre 1942-43

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XX

JUILLET-SEPTEMBRE 1942-43

## SOMMAIRE

PAGES

Les hôtes du tombeau de Psousennés, par P. MONTET (2 <sup>e</sup> partie).....	5
Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaléotas et les Attalides, par Georges DAUX et Jean BOUSQUET (2 <sup>e</sup> partie).....	19
André Thevet, collectionneur de portraits, par Jean ADHÉMAR.....	41
Variété : Rome, la Grèce, et la gladiature, par Ch. PICARD.....	55
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : H. Dragendorff. — Rémy Cottevielle-Giraudet († 1940). — Charles Garnier (1915-1940). — P. Champagne de Labriolle (1874-1940). — Paul Monceaux (1859-1941). — Xavier Aubert (1872-1941). — E. Gilliéron († 1940). — Léo Weber († 1940). — Joseph Strzygowski (1862-1941). — Une nouvelle grotte à gravures. — La caverne de Lascaux et les origines de l'art rupestre de l'Espagne orientale. — Une nouvelle grotte sépulcrale néolithique en Champagne. — L'allégorie en Egypte. — Problèmes de préhistoire égéenne. — La chronologie de « Troie ». — Les « deux-déeses » et l'enfant divin, à l'époque minoenne. — Classifications de la céramique mycénienne. — Marseille antique. — Les prétendus « diables » ou « cheminées mobiles » (?) de Délos. — Nouveaux restes des sculptures du temple de Zeus à Olympie. — Recherches récentes en Étolie et en Acarnanie. — Le cratère de bronze des Ménades, à Berlin. — La caverne d'Aristote. — Les « Bonshommes en or » scandinaves. — Ad R. A., 1941, II. — Opinions téméraires.....	68
<i>Illustrations</i> : Disposition des objets dans l'antichambre du Tombeau de Psousennés (6) ; statuettes funéraires (10) ; inscriptions de deux contemporains de Psousennés (11) ; scarabée de Siamon, inscription d'une statuette funéraire (15) ; porteur d'un service, au temple de Medinet-Habou (17) ; détail de service ; carafe et gobelet (18). — Stèle de Dionysos Sphaléotas (21) ; <i>Inv. 1662</i> , faces A et B (23) ; dédicaces à Dionysos (28) ; <i>Inv. 6351</i> , <i>Inv. 5566</i> , fragments métriques (29) ; <i>Inv. 1831</i> , Pan, Apollon et Dionysos (38). — Le groupe d'ivoire de Mycènes (84) ; idoles en cloche de Crète (85). — Conduites creuses déliennes (89).	

## RÉDACTION

49, boulevard Saint-Michel, PARIS (5<sup>e</sup>)  
Le lundi, de 14 heures à 16 heures

## ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6<sup>e</sup>)  
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

## Abonnements 1942-43

Un an (à dater de janvier) France..... 160 »  
Étranger : tarif 1 : 200 » ; tarif 2 : 230 »  
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 50 »  
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 70 »

**AVIS IMPORTANT** : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de DEUX francs.

✓  
**REVUE**

# **ARCHÉOLOGIQUE**

**DIRECTEURS**

**RAYMOND LANTIER**

**CHARLES PICARD**



**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

**6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XX**

**Octobre-Décembre 1942-43**



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XX

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1942-43

## SOMMAIRE

	PAGES
Une peinture de vase lemnienne, archaïque, d'après l'Hymne de Démodocos : <i>Odyss.</i> , VIII, 256 sqq., par Ch. PICARD.....	97
Le voile d'Europé, par Jean BABELON.....	125
Variété : Découvertes nouvelles à Antremont, par Raymond LANTIER.....	141
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par Alf. MERLIN.....	152
<i>Illustrations</i> : Fragment de vase d'Héphaïstia, Lemnos : Arès et Aphrodite pris au piège d'Héphaïstos (p. 100) ; cratère de Bologne : Héra enchaînée sur son trône, par Héphaïstos (p. 106) ; vase de Sotadès au British Museum : la résurrection de Glaucos dans sa tombe (p. 108). — Médailles, pl. I et II (p. 128 et 130) ; bronze de la collection Lázaro : Europé sur le taureau (p. 134) ; bronzes du Cabinet des Médailles (p. 136). — Antremont : torses virils (p. 142-143) ; fragments de hanche droite avec fourreaux d'épées de La Tène II (p. 144) ; fragment de la base d'une statue de personnage assis, les jambes repliées (p. 144) ; tête d'homme casquée (p. 145) ; tête d'homme avec bandeau (p. 145) ; tête de femme (p. 146) ; tête de femme voilée (p. 146) ; bétyle (p. 147).	

## RÉDACTION

49, boulevard Saint-Michel, PARIS (5°)  
Le mardi, de 14 heures à 16 heures

## ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)  
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

## Abonnements 1944

Un an (à dater de janvier) France..... 180 »  
Étranger : tarif 1 : 220 » ; tarif 2 : 250 »  
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 60 »  
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 70 »

**AVIS IMPORTANT** : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de DEUX francs.

# Que sais-je?

• Le point des connaissances actuelles •

1. Les étapes de la biologie (M. Caullery).
2. De l'atome à l'étoile (P. Rousseau).
3. Les certitudes du hasard (M. Boli).
4. Histoire de l'Afrique (Ch.-A. Julien).
5. Comment se défend l'organisme (P<sup>r</sup> L. Binet).
6. Le peuple des abeilles (D<sup>r</sup> M. Mathis).
7. Histoire de l'électricité (P. Devaux).
8. Le système nerveux (D<sup>r</sup> P. Chauchard).
9. Les grandes religions (E. Aegerter).
10. La Corporation (H. Denis).
11. Le cancer (D<sup>r</sup> S. Laborde).
12. Les vitamines (S. Gallot).
13. L'astronomie sans télescope (P. Rousseau).
14. L'éducation nouvelle (A. Médici).
15. La tuberculose (D<sup>r</sup> J. Delarue).
16. La terre et son histoire (L. Rudaux).
17. Les premières civilisations de la Méditerranée (J. Gabriel-Leroux).
18. Histoire de l'architecture (J.-Ch. Moreux).
19. L'exploitation rationnelle des abeilles (D<sup>r</sup> M. Mathis).
20. La vie créatrice des roches (G. Deilandre).
21. Les ultrasons (F. Draveil).
22. L'alimentation humaine (R. Lalanne).
23. La terre, source de richesse (A. Goujon).
24. Les rêves (D<sup>r</sup> L. Lhermitte).
25. Histoire de l'Asie (R. Grousset).
26. Le mobilier français (G. Janneau).
27. La nouvelle organisation professionnelle (H. Culmann).
28. La peinture moderne (R. Rev).
29. Automates et automatisme (P. Devaux).
30. La télévision (P. Griwet et P. Herreng).
31. Les étapes de la médecine (D<sup>r</sup> J. Fauvet).
32. L'économie humaine (R. Sand).
33. Radium et radioactivité (G. Dupuy).
34. Histoire de Paris (M. Raval).
35. Les étapes de la chimie (L.-J. Olmer).
36. Histoire de la propriété (F. Challaye).
37. La relativité (P. Coudere).
38. Histoire des Etats-Unis (J. Canu).
39. Les hormones (P. Rey).
40. Histoire de la musique (B. Champigneulle).
41. Radionavigation et radioguidage (F. Raymond).
42. Les étapes des mathématiques (M. Boli).
43. Histoire de la navigation (A. Thomari).
44. La monnaie et le change (H. Gardel).
45. Les arts du feu (G. Janneau).
46. Les matières plastiques (M. Daumas).
47. Les grandes philosophies (P. Ducassé).
48. La lumière (P. Rousseau).
49. Le roman français depuis 1900 (R. Lalou).
50. La sexualité (L. Gallien).
51. Les migrations des animaux (R. Thévenin).
52. La force (D<sup>r</sup> J. Fretet).
53. Les microbes (D<sup>r</sup> A. Boivin).
54. Les étapes de l'archéologie (G. Daux).
55. Histoire du commerce (G. Lefraic).
56. La défense de nos cultures (P. Marais).
57. L'exploitation du hasard (M. Boli).
58. Le pèril vénérien (J. Payenneville).
59. L'équipement électrique de la France (J. Martinocourt).
60. La guerre des matières premières (H. Peyret).
61. La toxicologie (D<sup>r</sup> R. Fabre).
62. L'agriculture coloniale (A. Chevalier).
63. Le sport (J. Dauven).
64. Les radiations et la vie (D<sup>r</sup> E. Huant).
65. Les étapes de la géographie (R. Clozier).
66. Histoire de la peinture (L. Hourticq).
67. Etude physique de la terre (Ch. Maurain).
68. L'embryologie (M. Caullery).
69. La formation de la France au Moyen Age (J. Calmette).
70. Les Rayons X (A. Boutaric).
71. L'éducation des enfants difficiles (D<sup>r</sup> G. Robin).
72. La vie dans les mers (R. Legendre).
73. Les expéditions polaires (A. Thomazi).
74. Histoire de la sculpture (L. Hourticq).
75. Histoire de l'Océanie (Ch.-A. Julien).
76. Les assurances (M. Fauque).
77. Les arts d'Extrême-Orient (J. Auboyer).
78. La croissance (M. Abeloos).
79. Origine des plantes cultivées (L. Guyot).
80. La lutte pour les denrées vitales (H. Peyret).
81. Histoire du cinéma (Lo Duca).
82. La littérature symboliste (A.-M. Schmidt).
83. Les insectes et l'homme (L. Berland).
84. Le papier et les dérivés de la cellulose (L.-J. Olmer).
85. La littérature de la Renaissance (V.-L. Saulnier).
86. Les chemins de fer (P. Devaux).
87. Le tabac (A. Chevalier et F. Emmanuel).
88. Histoire de la vitessse (P. Rousseau).
89. La météorologie (A. Viaut).
90. Le coton (A. Chevalier et P. Senay).
91. Les probabilités et la vie (E. Borel).
92. Les océans (Cl. Francis-Bœuf).
93. Les produits de remplacement (R. Simonet).
94. La chimie du cerveau (P. Chauchard).
95. La littérature du siècle classique (V.-L. Saulnier).
96. Les étapes de la métallurgie (L. Guillet).
97. La mesure du temps (M. Granier).
98. L'œil et la vision (E. Devaux).
99. La T. S. F. (R. Bureau).
100. Les ports maritimes (M. Héribel).
101. La littérature allemande (J.-F. Angelloz).
102. L'adolescence (M. Debesse).
103. Le blé (M. Baumont).
104. Les colloïdes (A. Boutaric).
105. Les grands travaux (P. Devaux).
106. La genèse de l'humanité (C. Arambourg).
107. Histoire de Byzance (P. Lemerle).
108. Les étapes de la poésie française (R. Lalou).
109. Histoire de la géométrie (P. Marchal).
110. Les industries de l'alimentation (G. Ray).
111. La comptabilité (J. Fourastie).
112. La prévision économique (A. Sauvy).
113. Génétique et hérédité (M. Caullery).
114. La littérature espagnole (J. Camp).
115. Napoléon (H. Calvet).
116. La cryptographie (R. Ceillier).
117. Le parasitisme (L. Gallien).
118. Technique du cinéma (Lo Duca).
119. Les colorants (J. Meybeck).
120. La bataille des trusts (H. Peyret).
121. L'orientation professionnelle (G. Simonet).
122. Le froid (R. Simonet).
123. Le romantisme français (P. Van Tieghem).
- \*124. Le diabète (D<sup>r</sup> C. Darnaud).
125. L'organisation scientifique du travail (J. P. Palewski).
- \*126. Histoire des techniques (P. Ducassé).
127. Histoire de la Normandie (E.-G. Léonard).
128. La littérature du siècle philosophique (V.-L. Saulnier).
- \*129. La diplomatie française (C. Laroche).
130. Les étapes de la mécanique (M. Boli).
131. L'orfèvrerie (L. Lanel).
132. La vie médiévale (G. d'Haucourt).
133. Physiologie du sport (D<sup>r</sup> G. Laporte et A. Peycelon).
- \*134. Les techniques de la métallurgie (L. Guillet).
135. Les estampes (J. Laran).
- \*136. Le caoutchouc (A. Chevalier et J. Le Bras).
137. Histoire de la Justice (M. Rousselet).
- \*138. Les messages de nos sens (D<sup>r</sup> P. Chauchard).
139. Le café (A. Chevalier).
- \*140. Histoire de la Suisse (Ch. Gilliard).
141. L'origine des espèces (E. Guyénot).
- \*142. La Révolution française (P. Nicolle).
- \*143. Forêts et bois coloniaux (A. Chevalier et D. Normand).
- \*144. Histoire de l'Auvergne (R. Rigodon).
145. La littérature française du moyen âge (V.-L. Saulnier).
146. Les races humaines (H.-V. Vallois).
147. Histoire de la Bretagne (H. Waquet).
148. La population (A. Sauvy).
149. Histoire de la Provence (R. Busquet et V.-L. Bourril).
- \*150. Les grands explorateurs (M. Griaule).
- \*151. Histoire de la Savoie (R. Avezou).
- \*152. La vie des aveugles (P. Henri).
- \*153. L'afficence (Lo Duca).
- \*154. Les alcaloïdes et les plantes alcaloïfères (P. Moreau).
- \*155. L'Unité française (R. Pernoud).
- \*156. La littérature française du siècle romantique (V.-L. Saulnier).
- \*157. Les croisades (R. Grousset).
- \*158. Le pétrole (E. Dalemont).
- \*159. La littérature anglaise (R. Lalou).
- \*160. Histoire du théâtre (R. Pignarre).
161. L'occultisme devant la science (M. Boli).
162. Les constitutions de la France (M. Duverger).
- \*163. La chimie des êtres vivants (M. Javillier).
164. Histoire du travail (F. Barret).
- \*165. Les étapes de l'astronomie (P. Coudere).
166. La médecine du travail (D<sup>r</sup> R. Barthe).

Chaque volume, 15 fr. — Les titres marqués d'un astérisque sont en cours d'impression





# PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Publications récentes :

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

## GALLIA

Fouilles et Monuments archéologiques  
en France métropolitaine

TOME I — 1943

Fascicule 1, un volume in-4°, illustré .....	175 »
Fascicule 2, un volume in-4°, illustré .....	200 »

FONDATION EUGÈNE PIOT

## MONUMENTS ET MÉMOIRES

*publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres  
sous la direction de*

MM. E. MALE et CH. PICARD, Membres de l'Institut

TOME XXXIX

Un volume in-4° avec 16 planches hors-texte .....	300 »
---	-------

## MÉMOIRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN IRAN

### MISSION DE SUSIANE

*sous la direction de*

MM. DE MECQUENEM et G. CONTENAU

TOME XXIX

### ARCHÉOLOGIE SUSIENNE

*par*

R. DE MECQUENEM, G. CONTENAU, R. PFISTER  
et N. BELAIEW

Un volume in-4° illustré avec 12 planches hors-texte .....	400 »
--	-------

OCT 14 1947

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

## BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques

ANNÉES 1938-1939-1940

Un volume in-8° avec 20 planches hors-texte .....	180 »
---	-------

108, BOULEVARD S<sup>t</sup> GERMAIN, PARIS